LEUR TRACE DANS NOS MÉMOIRES

TOME 1

DEVENIR LES TÉMOINS DES TÉMOINS

PAR LES ÉLÈVES DE SECONDE 5 ET SECONDE 10
LYCÉE MONTESQUIEU
HERBLAY

En couverture : dessin de Cassandra Lobo (2de 10).

© 2019, les auteurs. *Reproduction interdite sans autorisation.*
Livre non destiné à la vente au grand public, réservé à l'usage exclusif des élèves
et du personnel enseignant du Lycée Montesquieu (95 - Herblay) ayant contribué à son élaboration.
Conception mise en page et impression artisanale réalisées en novembre et décembre 2019
dans l'atelier des Éditions Mazette (78 – Plaisir) **www.editions-mazette.fr**

LEUR TRACE DANS NOS MÉMOIRES

TOME 1

DEVENIR LES TÉMOINS DES TÉMOINS

•

PAR LES ÉLÈVES DE SECONDE 5 ET SECONDE 10

SOUS LA DIRECTION DE
JULIEN COUTANT,
PROFESSEUR DE LETTRES

ANNÉE SCOLAIRE 2019-2020

LYCÉE MONTESQUIEU
HERBLAY

Sommaire

Préface 6

Chapitre 1 - Hélène Berr, une étoile dans Paris occupé 9
Introduction 11
Abécédaire 13
Extraits et impressions 63
Correspondances 95
Poèmes, pangrammes et lipogrammes 123
Récits et articles 147

Chapitre 2 - Rencontre avec Ginette Kolinka 167
Introduction 169
Témoignages 171

Chapitre 3 - Rencontre avec Rachel Jedinak 205
Introduction 207
Témoignages 209

Remerciements 249
Index 250

« Aux élèves, je le répète : c'est la haine qui a fait ça, la haine à l'état pur. Les nazis ont exterminé six millions de Juifs. Souvenez-vous de ce que vous avez trouvé impensable. »

Ginette Kolinka avec Marion Ruggieri,
Retour à Birkenau

« Dans très peu de temps, il n'y aura plus de survivants, plus de témoins directs. Aussi longtemps que nous vivons, il nous revient de témoigner, pour que cette mémoire ne se perde pas. En la transmettant à des jeunes, je les charge en quelque sorte de la transmettre à leur tour. Je les investis d'une mission : ils deviennent des témoins du témoin que je suis. […] Le dépositaire du récit est chargé de le perpétuer à son tour. Dès lors que l'on reçoit quelque chose, on en devient le garant. »

Elie Buzyn,
Ce que je voudrais transmettre.
Lettre aux jeunes générations

Préface

L'année 2020 marque le 75e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, la victoire des Alliés sur l'Allemagne nazie et la découverte de l'horreur, celle qui s'est jouée dans le plus grand des secrets au cœur des plaines isolées et des forêts sombres de Pologne. Américains, Britanniques et Soviétiques ont en effet, parfois au détour d'une route et un peu au hasard, révélé au monde les pires crimes que l'Homme ait pu commettre contre ses semblables. Six millions d'hommes, de femmes, d'enfants ont été massacrés, non pas pour ce qu'ils avaient fait, mais pour ce qu'ils étaient. Leur crime : être né Juif dans une époque gangrénée par la haine, l'antisémitisme et le rejet.

Depuis deux ans, et mon arrivée au Lycée Montesquieu d'Herblay qui a coïncidé avec la disparition de Simone Veil et la décision du Président de la République de la faire entrer au Panthéon, je mets toute mon énergie dans la transmission de la mémoire de la Shoah, pour que les jeunes générations n'oublient jamais que l'humanité entre 1933 et 1945 a sombré dans l'obscurité la plus effrayante qui soit. C'est un combat de tous les jours car il ne s'agit pas seulement de rappeler les faits du passé, il faut aussi préparer l'avenir en enseignant, en éduquant contre la haine et toute forme de discrimination. Pour ne pas revivre l'horreur, il faut comprendre le passé, réfléchir et analyser. C'est l'objectif que je me suis fixé en construisant des projets mémoriels exigeants et ambitieux pour les élèves que j'ai chaque année dans mes classes.

Depuis deux ans, les derniers témoins disparaissent. Lorsque j'étais lycéen, au tout début des années 2000, je n'ai pas eu cette chance de rencontrer un survivant d'Auschwitz, un résistant du maquis, un enfant caché. Avec le décès en quelques mois de Simone Veil, d'Ida Grinspan, de Marceline Loridan-Ivens, il y a urgence pour faire entendre la voix de ceux qui sont revenus. C'est tout l'enjeu des efforts que je fournis pour inviter chaque année mon amie Ginette Kolinka au lycée pour qu'elle témoigne devant les jeunes. Inlassablement et avec une énergie qui force le respect, Ginette parle, raconte et transmet sa mémoire. L'expression sportive *le passage du témoin* prend ici toute sa force : à son tour, l'élève reçoit un héritage qu'il lui faudra transmettre à son tour.

Mais le témoignage n'est pas la seule façon de comprendre la Shoah. Dans le cadre du cours de français, les élèves des 2ndes 5 et 10 qui sont impliqués dans ce nouveau projet vont beaucoup lire et écrire sur cette période pour ne jamais oublier. Du *Journal* d'Hélène Berr, œuvre d'une force incroyable, d'une intelligence fine et d'une lucidité rare, à *Dora Bruder* de Patrick Modiano, il s'agira cette année de réfléchir à la question de la trace et de la mémoire. Ce que je veux montrer aux élèves qui s'emparent de ces œuvres, c'est qu'elles permettent de laisser une trace. Le projet génocidaire nazi était diaboliquement et rationnellement pensé. Rien ne devait rester du peuple juif en Europe. Et leur plan, dans certains cas, a hélas très bien fonctionné, comme en Pologne où 90% des Juifs de ce pays ont été éliminés, emportant avec eux une langue, une culture, des traditions culinaires, vestimentaires, religieuses… En France, 76 000 Juifs ont été déportés, principalement vers Auschwitz-Birkenau, représentant ainsi 25% des 300 000 Juifs vivant avant 1939 sur notre territoire. La plupart d'entre eux ne sont pas revenus. C'est le cas d'Hélène ou de Dora. Leurs destins ont été brisés, leurs vies confisquées, leur avenir pulvérisé. Et pourtant, elles n'ont pas complètement disparu. Il reste une trace et c'est cette trace qu'il faut conserver dans nos mémoires vives.

C'est en s'emparant de ces traces que les élèves comprendront et se souviendront de ce qui s'est passé. Mon but n'est pas d'être seulement dans l'émotion. Il faut aussi, pour se souvenir, raisonner et réfléchir. C'est pourquoi, les deux classes concernées par le projet ont rencontré cette année différentes personnalités : Mariette Job, la nièce d'Hélène Berr, Ginette Kolinka, survivante de Birkenau et Rachel Jedinak, enfant cachée, rescapée de la rafle du Vél'd'Hiv le 16 juillet 1942. Le voyage à Auschwitz-Birkenau, essentiel pour se rendre compte de la tragédie, a aussi permis aux élèves de mesurer l'ampleur de ce génocide. Quant aux visites du Mémorial de la Shoah à Paris et à Drancy, elles leur ont offert la possibilité de voir des lieux de mémoire et de transmission de l'histoire de la Shoah.

Toutes ces rencontres, sorties et lectures ont donné naissance à de multiples productions écrites et artistiques qui figurent dans les pages qui suivent. C'est un ensemble très riche, tant sur le fond que sur la forme, qui est ici offert au lecteur pour qu'à son tour il prenne connaissance du passé et qu'il réfléchisse sur les enjeux d'avenir portés par ce projet.

Julien Coutant,
Professeur de Lettres

À Simone Veil, mon éternelle admiration,
À mon amie Ginette Kolinka, ma profonde reconnaissance,
À tous les derniers qui inlassablement témoignent,

À tous ces jeunes qui deviennent les passeurs de mémoire.

HÉLÈNE BERR

CHAPITRE 1

UNE ÉTOILE DANS PARIS OCCUPÉ

Au cours de l'été 2019, en préparant les nouveaux cours de français de seconde, j'ai découvert que les programmes offraient la possibilité, dans le cadre du récit et des genres narratifs, d'étudier un journal. Après une brève réflexion écartant Anne Frank, que les élèves connaissent du collège, mon choix s'est arrêté sur celui d'Hélène Berr, dont j'étais quasiment certain qu'il était inconnu des jeunes lycéens. Pari gagné !

Rédigé par une jeune femme de 21 ans, agrégative d'anglais à la Sorbonne, victime des lois antisémites de Vichy, ce journal est écrit entre 1942 et 1944. Hélène est arrêtée à Paris le 8 mars 1944, déportée le 27 à Auschwitz-Birkenau et meurt à Bergen-Belsen en avril 1945. Ce journal est la trace qu'elle nous a laissée. D'une très grande finesse, tant dans le style que l'analyse, il est précieux pour comprendre l'Occupation et les difficultés quotidiennes, les angoisses des Juifs, sans cesse menacés par une rafle ou des arrestations arbitraires.

À la fin de l'été, en faisant des recherches sur la publication du journal, j'ai découvert qu'il avait été oublié pendant des décennies avant de refaire surface grâce à la ténacité et la volonté de Mariette Job, la nièce d'Hélène Berr. Donné à Jean Morawiecki, le fiancé d'Hélène juste après l'arrestation, le journal est resté en sa possession jusqu'au début des années 1990. Mariette a retrouvé la trace de Jean et a fini par être la dépositaire du manuscrit. C'est en 2008 qu'elle l'a fait éditer et préfacer par Patrick Modiano.

Dès septembre, les élèves ont donc lu le journal et les premiers travaux d'écriture ont été donnés. Tous ont d'abord choisi une lettre de l'alphabet, y ont associé un mot illustrant le journal d'Hélène Berr et l'ont justifié en une dizaine de lignes. Ce travail forme l'abécédaire qui ouvre ce premier chapitre. Puis, ils ont choisi dans une liste deux ou trois exercices, parfois plus, pour continuer à parler du journal et exprimer ce qu'ils en avaient compris et retenu. Certains ont alors choisi d'écrire leurs propres réflexions que leur inspiraient des passages marquants du journal. D'autres ont imaginé des correspondances entre Simone Veil et Mariette Job, ou entre Raymond Berr, interné à Drancy à l'été 1942, et sa famille restée à Paris. D'autres encore, sur des modèles oulipiens, ont choisi l'écriture sous contrainte : ils ont réalisé des lipogrammes faisant disparaitre le H et le B, les initiales d'Hélène Berr, des pangrammes, c'est-à-dire une phrase très courte où figurent au moins une fois toutes les lettres de l'alphabet, des acrostiches, centrés sur notre jeune étudiante. Enfin, quelques élèves se sont glissés dans la peau d'un journaliste interviewant Mariette à la sortie du livre qu'elle a fait éditer. Tous ces exercices d'écriture qui font revivre Hélène sont dans les pages qui suivent.

ABÉCÉDAIRE

A

Acharnement

Je trouve que ce mot qualifie tout à fait ce que le peuple juif a subi. C'est avec beaucoup de haine, de violence, qu'ils ont été traqués, persécutés dans leur quotidien, arrachés aux leurs, les privant brutalement de leur liberté sans aucune raison valable, qui puisse justifier de tels agissements, allant jusqu'à s'attaquer à la jeunesse innocente et désemparée. En effet, des adolescents, des enfants, des bébés ont été arrêtés jusque chez leur nourrice ! Hélène le raconte bien : « Les gendarmes qui ont obéi à des ordres leur enjoignant d'aller arrêter un bébé de deux mois, en nourrice, pour l'interner. » Et comme si cela ne suffisait pas, ces policiers français les ont humiliés et livrés à l'ennemi qui les a torturés et enfin exterminés de manière tellement cruelle et atroce.

Clara Martinat (2de 5)

Anglais

L'anglais est une langue qui passionne Hélène Berr, surtout sa littérature. On sait d'ailleurs qu'elle étudiait l'anglais à l'université de la Sorbonne et était prête à passer son agrégation pour probablement devenir professeure. Dans son journal, on peut voir qu'elle utilise des expressions anglaises dans son quotidien, comme par exemple dès la première page, le 7 avril 1942 : « There's no one to blame but you. » Parfois, comme au 11 avril, elle commence une phrase en anglais et la termine en français : « It sufficeth that I have told thee, mon bout de papier ; tout va déjà mieux. »

Au-delà de cette langue qui la passionne, c'est toute la littérature anglaise qui l'intéresse. Elle cite très souvent son poète préféré, John Keats, et mentionne plusieurs fois ses travaux de recherche sur le grand dramaturge Shakespeare.

Kela Honsai (2de 5)

Antisémitisme

L'antisémitisme est une forme de racisme contre les Juifs. Le mot fut inventé par l'Allemand Wilhelm Marr, en 1879, dix ans avant la naissance d'Hitler. Le dictateur nazi n'a donc rien inventé. Dans son journal, Hélène

Berr parle de la Seconde Guerre mondiale et des nazis qui, en plus de vouloir conquérir l'Europe et d'étendre à l'est leur espace vital, avaient pour but d'exterminer tous les Juifs. Hitler, le chancelier allemand, était antisémite et fut à l'initiative du plus grand génocide du XXe siècle.
En France, la politique antisémite de Vichy interdit aussi aux Juifs de fréquenter les lieux publics comme les parcs, les piscines, les stades. C'est ce que nous racontèrent deux survivantes de cette terrible époque. Ginette Kolinka et Rachel Jedinak furent victimes de l'antisémitisme. Hélène aussi, dans son journal, évoque ces mesures de haine comme le fait de porter l'étoile. Cet antisémitisme la conduisit à la mort.

Anaïs Simoes Cardao (2de 10)

Aubergenville

Hélène est Parisienne mais elle a passé beaucoup de temps dès son plus jeune âge au château du Vivier, à Aubergenville, dans les Yvelines avec sa famille. Elle y allait avec ses parents, Raymond et Antoinette, ses frères et sœurs, Denise, Yvonne et Jacques, et ses amis comme Jean Pineau, Jean Morawiecki ou François Job. C'est un lieu de partage où tous se rencontraient pour goûter ensemble, faire une promenade entre amis ou encore cueillir des fruits. Les journées se déroulaient parfaitement bien et Hélène y était heureuse du lever du soleil, plein de fraîcheur et de promesse, à la tombée de la nuit. C'est un lieu qui revient constamment dans les premières pages du journal, notamment pendant l'année 1942, où malgré l'Occupation et les menaces contre les Juifs, les Berr prennent du plaisir.

Oumayma Bekkali (2de 5)

Hélène Berr commence son journal avec ces deux petites phrases : « Ceci est mon journal. Le reste est à Aubergenville. »
Ce lieu, rempli de souvenirs d'enfance, Hélène le décrit comme calme, fleuri, ensoleillé. Elle le considère comme un lieu de repos, où elle peut se détendre et profiter de moments avec ses proches, sa famille, ses amis. Là-bas, les moments de calme peuvent facilement disparaître pour laisser place aux rires et à l'amusement. Soudainement aussi, ces lieux peuvent recueillir les peurs et les pleurs d'Hélène. C'est son jardin secret.
Cette idée de refuge est mise en valeur tout au long de l'année 1942. Lieu récurrent du journal, il permet au lecteur de faire des trêves dans l'angoisse qu'Hélène et sa famille vivent à Paris.

Raphaël Froment (2de 10)

B

Bibliothèque

Hélène Berr était une jeune femme passionnée de livres ; elle passait beaucoup de temps dans la bibliothèque de la Sorbonne. Elle y était devenue bibliothécaire bénévole à l'institut de la Sorbonne.
Elle passait de longs moments dans cette bibliothèque. Elle s'asseyait, travaillait ou bien s'adonnait à la lecture. Hélène Berr lisait tous types de livres. Elle les dévorait. D'ailleurs, c'est ici qu'elle retrouvait souvent J. M., son amoureux : « À la bibliothèque, j'ai revu ce garçon au yeux gris ; à ma grande surprise, il m'a proposé de venir écouter des disques jeudi. »
Dans les premiers mois du journal, ceux de l'année 1942, les moments passés à la bibliothèque sont très nombreux. Ils ponctuent sa vie.

Louna Quentin (2de 5)

Birkenau

Birkenau est une partie du camp d'Auschwitz. Il s'agit d'Auschwitz II, où se trouvent le centre d'extermination ainsi qu'un grand camp de travaux forcés. Plus d'un million de personnes, principalement juives, y sont mortes. Il a une capacité de 100 000 détenus mais il y a eu beaucoup plus de personnes dans ce camp. Fermé par 16 kilomètres de barbelés pour éviter toute évasion de prisonniers, il s'étend sur 170 hectares. Hélène Berr, qui y sera déportée avec son père et sa mère par le convoi n° 70 en mars 1944, en parle une fois dans son livre le lundi soir, 6 décembre 1943. Elle évoque alors une lettre donnée à Hélène par Mme Schwartz qui « venait de recevoir une carte de sa fille du 25 octobre de Birkenau ». Un tel courrier est extrêmement surprenant mais prouve que le nom du camp était connu en France à l'époque, avant la Libération.

Loïc Mallard (2de 10)

C

Cacher

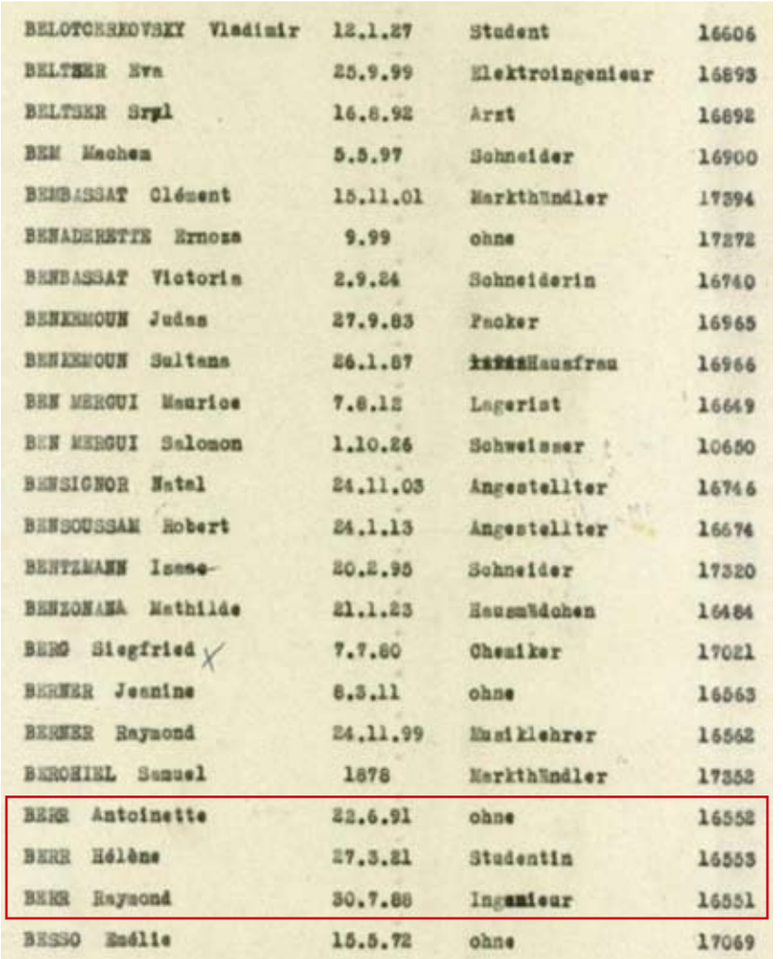
Je pense que le verbe « cacher » représente bien le journal d'Hélène Berr et l'époque dans laquelle elle a vécu. Premièrement, dans ce récit qui se passe durant la Seconde Guerre mondiale, il est expliqué que les Juifs devaient porter une étoile jaune mais Hélène ne voulait pas la cacher car elle ne voulait pas avoir honte mais être courageuse. Ensuite, dans la suite du récit, il est expliqué qu'Hélène et la plupart des Juifs étaient cachés par peur d'être dénoncés par leur voisin et de se faire attraper par la police. Et c'est donc pour toutes ces raisons que je pense que le mot « cacher » représente bien ce récit.

Mattéo Manresa (2de 5)

Convoi

Dans le *Journal* d'Hélène Berr, le mot « convoi » n'est pas utilisé mais ce terme renvoie à une notion de fin ou du moins de parcours vers la fin. Le convoi est lié à l'idée d'un « départ ». C'est le mot qu'elle utilise le 1er novembre 1943 lorsqu'elle évoque le premier convoi parti de France vers Auschwitz le « 27 mars 42 ». Hélène voyait ce convoi comme un transport vers un endroit dont on se méfiait, lié indirectement à la mort par la déportation. C'est entre la fin de 1942 et 1943 que son avis va se préciser, en partie à l'aide des informations récoltées par son père à Drancy et ses activités à l'UGIF. Ainsi, Hélène commence à apprendre que ces convois vont autre part qu'en France et dans des buts plus que suspects. Le 15 février 1944, la dernière date du journal, Hélène écrit des détails éprouvants sur le transport. Elle emploie notamment le terme « wagon à bestiaux » pour la première fois, et elle nous décrit avec horreur les informations qui lui ont été transmises : « A-t-on faim ? Dans cette atmosphère qui doit être étouffante, l'odeur des seaux, l'odeur humaine. Pas d'aération ? J'imagine. Et les crampes, tout le monde ne peut pas se coucher, ni s'assoir, à soixante dans un wagon. » Hélène sera déportée de Drancy vers Auschwitz le 27 mars 1944 avec son père et sa mère dans le convoi n°70. Elle fait donc partie des 76 000 Juifs déportés depuis la France.

Sami Haddaoui (2de 10)



BELOTCERKOVSKY Vladimir	12.1.27	Student	16606
BELTZER Eva	25.9.99	Elektroingenieur	16893
BELTZER Szyl	16.8.92	Arzt	16892
BEN Machem	5.5.97	Schneider	16900
BENBASSAT Clément	15.11.01	Markthändler	17394
BENADERETTE Ernoza	9.99	ohne	17272
BENBASSAT Victoria	2.9.24	Schneiderin	16740
BENKEMOUN Judas	27.9.83	Packer	16965
BENKEMOUN Sultana	26.1.87	Hausfrau	16966
BEN MERGUI Maurice	7.8.12	Lagerist	16649
BEN MERGUI Salomon	1.10.26	Schweisser	10650
BENSIGNOR Natal	24.11.03	Angestellter	16746
BENSOUSSAN Robert	24.1.13	Angestellter	16674
BENTZMANN Isaac	20.2.95	Schneider	17320
BENZONANA Mathilde	21.1.23	Hausmädchen	16484
BERG Siegfried	7.7.80	Chemiker	17021
BERNER Jeanine	8.3.11	ohne	16563
BERNER Raymond	24.11.99	Musiklehrer	16562
BEROHIEL Samuel	1878	Markthändler	17352
BERR Antoinette	22.6.91	ohne	16552
BERR Hélène	27.3.21	Studentin	16553
BERR Raymond	30.7.88	Ingenieur	16551
BESSO Emélie	15.5.72	ohne	17069

Liste de déportation du convoi n°70 parti de Drancy le 27 mars 1944.
À son bord se trouvaient Antoinette, Raymond et Hélène Berr.
© Mémorial de la Shoah, Paris

D

Déportation

Tout au long du journal, on peut voir que le monde d'Hélène s'écroule peu à peu. Elle commence à se poser beaucoup de questions : « Où sera-t-elle dans trois mois ? » et « Reverra-t-elle Jean ? » Elle commence à craindre pour la vie de Jean et n'ose même pas imaginer sa sœur Denise déportée. Celle-ci pense qu'Hélène est insouciante et devrait se cacher. Hélène commence à être tourmentée car elle a conscience de ce qui se passe. En travaillant à l'UGIF, elle a entendu parler de la déportation. Les rafles se multiplient. Elle a connaissance des trains et de ce qui se passe : une fois les Juifs montés à l'intérieur, les portes de tous les wagons étaient fermées et plombées. Beaucoup de personnes de l'entourage d'Hélène se feront arrêter comme son père, une première fois en juin 1942, ou encore son amie Françoise Bernheim. Finalement, Hélène sera déportée avec son père et sa mère à Drancy le 8 mars 1944 après une dénonciation. S'ensuit le 27 mars 1944, jour de son anniversaire, la déportation de Raymond Berr à Auschwitz III-Monowitz, Antoinette Berr et Hélène à Auschwitz-Birkenau. Raymond sera assassiné fin septembre 1944 par un médecin antisémite et Antoinette sera gazée le 30 avril 1944. Hélène sera finalement transférée à Bergen-Belsen le 3 novembre 1944. Seule, elle survivra quelques mois encore mais contractera malheureusement le typhus. Incapable de se lever pour l'appel, elle sera battue à mort par l'une des gardiennes en avril 1945, quelques jours avant la libération du camp.

Delfine Dos Santos (2de 5)

Destin

Hélène Berr était une brillante étudiante à la Sorbonne qui aimait le plaisir d'apprendre. Le jeudi 16 avril, elle écrit : « Ce matin, je suis allée à la Sorbonne, pour me changer les idées. » Si la guerre n'avait pas commencé, tout dans son parcours la destinait à une vie pleine de réussite et de bonheur : ses études pour passer l'agrégation d'anglais à la Sorbonne, son fiancé Jean Morawiecki, son travail en tant que bibliothécaire bénévole à la Sorbonne. Mais à cause de la guerre, des ordonnances allemandes

et des lois antisémites, puis avec la déportation des Juifs, Hélène a vécu des moments difficiles et son destin a été brisé. Tout cela a commencé avec l'obligation du port de l'étoile jaune. Hélène était une jeune femme joyeuse, pleine de vie, qui prit pleinement conscience de sa judéité le lundi 8 juin 1942, lorsqu'elle dut porter pour la première fois en public l'étoile jaune. Les personnes autour d'elle la dévisageaient, mais Hélène leur rendait leur regard avec courage : « J'ai eu beaucoup de courage toute la journée. J'ai porté la tête haute, et j'ai si bien regardé les gens en face qu'ils détournaient les yeux. Mais c'est dur. »
Les Allemands, pour seule justification qu'ils étaient juifs, ont persécuté, tué des millions de personnes, dont Hélène Berr. Hélène Berr, c'est un destin brisé et confisqué par ces êtres humains à la conscience inhumaine.

Emma Pottier (2de 10)

Drancy

D'août 1941 à août 1944, le camp d'internement de Drancy a été la plaque tournante de la politique de déportation antisémite en France. Situé au Nord-Est de Paris, dans la ville de Drancy (alors dans le département de la Seine, aujourd'hui en Seine-Saint-Denis), ce camp a été pendant trois ans le principal lieu d'internement avant déportation depuis la gare du Bourget (1942-1943) puis la gare de Bobigny (1943-1944) vers les camps d'extermination nazis, principalement Auschwitz. Neuf Juifs déportés de France sur dix passèrent par le camp de Drancy lors de la Shoah. Hélène Berr rend compte, dans son journal, de l'arrestation de son père Raymond par la police française. Le 23 juin 1942, Raymond Berr a été arrêté sous le prétexte que l'étoile jaune qu'il portait était agrafée et non cousue. Il a été libéré le 22 septembre 1942, après trois mois d'internement au camp de Drancy, suite au versement exceptionnel d'une caution par les établissements Kuhlmann. Hélène en a rendu compte dans son journal. Le 7 mars 1944, la famille Berr a décidé de rentrer à l'appartement familial pour dormir, après de longs mois à changer d'adresse pour échapper aux arrestations. Le lendemain, le 8 mars 1944 à 7 h du matin, les Berr (Raymond, Antoinette, Hélène) sont arrêtés sur dénonciation dans leur appartement de l'avenue Élysée-Reclus, à Paris, parce qu'ils sont juifs. Ils sont envoyés au camp de Drancy. Le 27 mars 1944, les Berr quittent le camp de Drancy par le convoi n°70 vers Auschwitz-Birkenau, d'où ils ne reviendront pas.

Mohamed Aziz Lahbib (2de 5)

E

Étoile

L'étoile jaune, qu'Hélène nomme « insigne » dans son journal, rabaissait tous les Juifs en les rendant différents des autres, ce qui les séparait des autres Français. Ainsi discriminés, ils étaient déconsidérés. Même les chiens étaient jugés supérieurs. En portant l'étoile, ils ne pouvaient plus aller dans des endroits publics comme des bars, des restaurants, des parcs, des cinémas, des théâtres… Ils étaient pour les nazis un virus à exterminer. Cette étoile était le fardeau qui les identifiait.

Sabri Lakhdouri (2de 5)

L'étoile renvoie à la lumière, à l'astre, qui nous guide et qui nous protège. Ne dit-on pas « naître sous une bonne étoile » ?
Le 7 juin 1942, ce n'est pourtant pas cette signification qu'on lui aurait donnée.
L'étoile juive, l'étoile jaune, l'étoile de David, l'étoile de la haine.
Cette étoile qui les faisait se sentir différents : « Le contrôleur m'a dit "dernière voiture." »
Cette étoile sur laquelle les gens se retournaient : « Il y a d'abord eu deux petites filles qui […] m'ont montrée du doigt. »
Cette étoile qui a causé l'internement de M. Berr : « Papa aurait été relâché si son étoile avait été bien cousue. »
Cette étoile qui leur attirait haine et dégoût : « J'ai entendu : "Hein, t'as vu, Juif !" »

Cette étoile que malgré tout, ils arboraient fièrement : « J'ai porté la tête haute, et j'ai si bien regardé les gens en face qu'ils détournaient les yeux. »
Cette étoile qui aura provoqué leur mort…

Lise Mathieu (2de 5)

Lorsque les Allemands parlaient d'étoile, ils ne parlaient pas de n'importe laquelle, ils parlaient bien évidement de l'étoile jaune. Cette étoile était portée par tous les Juifs d'Europe afin de les reconnaitre en tant que tels. Hélène et ses proches étaient eux aussi obligés de la porter à partir du 7 juin 1942, suite à la proclamation de la 8e ordonnance allemande. Elle devait être bien mise, et ne devait pas être de travers sinon les Allemands étaient furieux et punissaient toutes les personnes l'ayant mal mise en les emmenant dans des camps d'internement, comme par exemple le père d'Hélène qui s'est fait arrêter à cause de la fameuse étoile mal placée. L'étape suivante était le camp d'extermination.

Mohcine Tamim (2de 10)

Écriture

L'écriture était fondamentale dans la vie d'Hélène. C'est d'abord une passion, un loisir comme en témoignent ses premiers textes, ses premières histoires qu'elle prend plaisir à inventer. Mais l'écriture lui permet aussi de nous transmettre son histoire. Avec sa plume ou son crayon, sur ses feuillets, sur des pages de cahier, elle nous décrit des moments heureux, tristes de sa vie avec tant de détails que l'on peut ressentir ses émotions. Son style d'écriture, remarquable pour une femme si jeune et si rayonnante, est simple, naturel, sans effet, contrairement à celui d'André Gide, qu'elle n'aime pas et qu'elle critique à la date du 1er novembre 1943 : « Le style me parait, à tort ou à raison, recherché, prétentieux et vieilli. Il y a des tournures de phrases qui me font sursauter à chaque instant par leur manque de naturel. »
Pour elle, l'écriture était aussi un moyen de témoigner des événements de l'époque et faire ainsi que les personnes de notre génération s'en souviennent. C'est ce qu'elle dit le 10 octobre 1943 : « Il faudrait donc que j'écrive pour pouvoir plus tard montrer aux hommes ce qu'a été cette époque. » C'était aussi un moyen pour Hélène de supporter toutes ces épreuves difficiles, horribles de sa vie que personne ne voudrait vivre ou même voir de ses propres yeux.

Ana Ribeiro Da Costa (2de 5)

F

Famille Berr

Dans son journal, Hélène Berr, une jeune femme d'une vingtaine d'années issue de la bourgeoisie française israélite déportée à Auschwitz-Birkenau puis à Bergen-Belsen, nous fait part de sa vie familiale.

Raymond Berr (30 juillet 1888 - 27 septembre 1944) était son père. Il a été arrêté par la police française à Paris au siège des établissement Kuhlmann le 23 juin 1942. C'était sa première arrestation. Puis, il a été dénoncé et déporté pour la deuxième fois le 8 mars 1944 avec Hélène et Antoinette, sa femme.
Antoinette Berr (22 juin 1891 - avril 1944) était la mère d'Hélène. Tous les trois vivaient dans un appartement à Paris au 5 avenue Élisée-Reclus, près du Champ-de-Mars à Paris.
Hélène Berr (27 mars 1921 - avril 1945) avait des frères et sœurs. Yvonne (1917- 2001), selon ce qu'elle nous raconte dans son journal, a quitté Paris en 1940 avec son mari. Denise (1919-2011) s'est ensuite mariée le 12 août 1943 avec François Job et a eu des enfants, dont Mariette Job.
Jacques Berr (1922-1998), le petit frère d'Hélène, absent de Paris pendant l'Occupation, est revenu plus tard vivre dans le domicile familial.
Mariette Job (née en 1950) est la fille de Denise Berr et François Job. Elle est donc la nièce d'Hélène Berr et elle a décidé en 2008, après des années de recherches, de publier le journal d'Hélène.

Maëva Martins (2de 5)

Fuir

Durant les années 40, Hélène Berr cherche à fuir les évènements qui assombrissent terriblement sa vie de jeune étudiante. Le jardin du Luxembourg, au cœur du quartier Latin, par ses couleurs chatoyantes, lui fait oublier tous les problèmes du quotidien.
En 1942, l'année la plus noire pour les Juifs de France, elle s'y réfugie très souvent. La lecture, elle aussi, lui permet de fuir certains moments douloureux : se plonger dans Shakespeare, Keats, Martin du Gard ou Dostoïevski lui offre une échappatoire pour oublier ces moments. Les amis qui font partie intégrante de sa vie, par leur présence et les discussions, les activités partagées avec eux dans la maison d'Aubergenville lui permettent aussi d'oublier et de fuir les souffrances vécues. Enfin, fuir les angoisses journalières avec Jean Morawiecki, son fiancé, la comble de bonheur.
Même si, hélas, elle n'a pas réussi à fuir concrètement les Allemands et la police française, elle a réussi à me convaincre que chaque chose peut être oubliée par la seule force de notre esprit et de notre volonté.

Romain Gasiglia (2de 10)

G

Gérard

Dans son journal, Hélène parle avec discrétion et sincérité de ses amours. Elle évoque Jean naturellement, mais aussi Gérard. Avant de rencontrer Jean, Hélène a une relation à distance avec Gérard Lyon-Caen qui a rejoint l'Afrique du Nord, chemin qu'empruntera aussi Jean quelques mois plus tard.

Pendant l'absence de Gérard, Hélène fréquente ses parents et joue notamment de la musique avec celui qui pourrait devenir son beau-père. Elle se sent mal à l'aise. Le 28 avril 1942, elle écrit : « Alors, j'ai réalisé que j'allais chez ses parents, chez lui, et brusquement j'ai eu peur. » Le lendemain, elle avoue avoir « rêvé de Gérard » et est « très heureuse ».

Mais pour Hélène, leur relation ressemblait plus à une amitié amoureuse. Ils s'échangeaient des lettres dont la jeune étudiante parle plusieurs fois au début du journal et qu'elle ne comprend pas toujours. Elle se pose des questions, elle doute. Le 29 avril, elle écrit : « Toute la journée, pour la première fois depuis longtemps, j'ai été, en un sens, à lui. Est-ce pour de bon ? Est-ce une illusion ? » Mais au fil du temps, elle se détache de Gérard et la rencontre avec Jean va lui montrer qu'elle ne ressent plus rien pour son premier prétendant. Nous ne connaissons les sentiments de Gérard que par les réactions d'Hélène, il ignore ce qui se passe dans le cœur d'Hélène. En effet, dans le journal elle nous fait comprendre qu'elle n'aime plus Gérard.

Macha Lekami (2de 10)

Gérard Lyon-Caen, né le 4 octobre 1919 et mort le 13 avril 2004 à 84 ans, est juriste, professeur de droit social et auteur de huit livres. Il est issu d'une famille juive non pratiquante, tournée vers les idéaux républicains. Il a pu échapper aux lois antisémites de Vichy car il se trouvait en Algérie dans les FFL, pays depuis lequel il correspondait avec Hélène Berr. Quelque temps avant sa mort, il a pu lire le journal.

Lorsque commence le journal en avril 1942, Hélène évoque sa correspondance avec Gérard, mais elle semble déjà détachée. Lasse de cette relation « fausse » selon elle, leurs échanges deviennent de plus en

plus chaotiques : « Gérard me vexe par ses moqueries. Je sens une espèce d'hostilité en lui, et en moi aussi. Cela finira mal. »

Ils se séparent le 5 août 1942. À ce moment, Hélène ressent un peu d'attachement mais elle a aussi l'impression de n'avoir eu aucun contrôle sur cette relation : « Tantôt [...], je m'aperçois que je suis très attachée, malgré moi. Ce lien est fondé sur cette correspondance de cet hiver. Tantôt, à l'autre extrémité, je le vois comme un étranger. » Elle doute et aime de moins en moins sa façon d'agir et d'écrire. Progressivement, elle se tourne vers « J. M. », Jean Morawiecki.

Illana Teixeira (2de 10)

H

Hélène

Hélène Berr était une jeune étudiante à l'université de la Sorbonne. Elle a commencé à écrire son journal le 7 avril 1942 et l'a achevé le 15 février 1944, quelques semaines avant son arrestation et son internement à Drancy. Elle avait un rêve comme tous les jeunes adultes de son âge : devenir professeure d'anglais. L'anglais était l'une de ses matières préférées. Cette jeune étudiante avait aussi plusieurs autres passions comme par exemple la littérature, la musique classique… En effet, elle aimait bien lire et écrire et elle jouait du violon. Hélène Berr vivait avec ses parents, Antoinette et Raymond, et sa sœur Denise à côté du Champ-de-Mars au 5 avenue Élisée-Reclus. Hélène, en tant que bénévole, travaillait aussi à la bibliothèque de la Sorbonne, où elle étudiait. Elle passait également de très bons moments avec ses amis au jardin de Luxembourg, dans le quartier Latin… Hélène avait enfin une maison de campagne à Aubergenville. Là-bas, elle pouvait retrouver tous les membres de sa famille et pouvait goûter avec des amis. Parfois, elle partait cueillir des fruits avec son fiancé, Jean Morawiecki. Hélène Berr fut arrêtée sur dénonciation le 8 mars 1944 dans son appartement avec ses parents et ils ont tous été tués dans des camps d'extermination, à Auschwitz-Birkenau pour Antoinette et Raymond, et de concentration, à Bergen-Belsen, pour elle.

Arjun Radjasegar (2de 10)

Hélène naît le 27 mars 1921 à Paris et meurt en avril 1945 à Bergen-Belsen, un camp de concentration en Allemagne. Dans son journal, Hélène nous raconte sa vie pendant l'Occupation allemande. Plusieurs moments difficiles sont évoqués comme le port de l'étoile jaune, obligatoire à partir du 7 juin 1942 suite à la huitième ordonnance allemande. Elle écrit à ce sujet : « Maman est venue m'annoncer la nouvelle de l'étoile jaune, je l'ai refoulée, en disant : "Je discuterai cela après." »

Le mardi 15 février 1944, c'est le récit d'une jeune femme pleine d'ambition qui s'achève tragiquement.

Jawed El Ouair (2de 5)

Horror

Hélène Berr a terminé son journal par trois mots anglais : « *Horror ! Horror ! Horror !* ».

Ces mots sont tirés de la pièce de Shakespeare, *Macbeth*. Ils sont aussi dans le roman *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad. Hélène Berr, agrégative d'anglais, empruntait souvent des phrases ou des expressions venues de Shakespeare, qu'elle admirait et étudiait.

Ce qui précède ces trois mots dans son journal, c'est une horrifiante description de ce que faisaient subir les Allemands aux malades : « Chaque matin, les Allemands allaient achever à coups de revolver ceux qui ne pouvaient plus se lever. Alors, les malades, pour ne pas subir ce sort, se faisaient soutenir sous les bras par leurs camarades valides pour être dans les rangs. Les Allemands donnaient des coups de crosse sur les mains de ceux qui les soutenaient. Les malades tombaient, ils les entassaient sur des charrettes, en les dépouillant de leurs bottes et de leurs vêtements, les menaient jusqu'à une fosse où ils les déchargeaient sur des fourches à fumier, et les jetaient dans la fosse pêle-mêle avec les cadavres, un peu de chaux vive là-dessus. Et c'était fini. »

Elle décrit les conditions inhumaines dans lesquelles ils ont vécu et nous fait prendre conscience qu'il est important de savoir tout cela, de se souvenir, et de transmettre.

Ce qui se dégage de cette dernière page du journal, avec les trois mots de la fin, c'est l'impression qu'Hélène savait ce qui allait lui arriver. Ces mots annoncent ce qui l'attend et sont donc prémonitoires.

Ornella Neri (2de 10)

I

Incompréhension

Pourquoi fait-on autant de mal à des gens qui ne demandent qu'à vivre ? Considérés par les nazis comme « une sous-race », les Juifs étaient même inférieurs aux chiens sur les écriteaux leur interdisant l'accès aux restaurants ou aux parcs. Soi-disant incompatibles avec les autres, ils ont été les victimes d'une idéologie qu'on peut considérer comme de la pourriture et de la moisissure.

Hélène Berr est connue pour avoir vécu les années d'occupation. Elle était vue et remarquée dans les endroits qu'elle fréquentait. Il lui était difficile de se déplacer sans entendre aucune remarque sur sa personne. Cette jeune femme était stigmatisée, rejetée en marge de l'espèce humaine. Elle devait être isolée dans le métro, loin des hommes et femmes non juifs.

Ces lois, ces ordonnances, étaient pour elle incompréhensibles. Pour ses amies qui l'observaient, c'est sa douleur qu'elles ne percevaient pas : « Je crois qu'aucune ne comprenait ma souffrance. »

Axel Hotte (2de 5)

Injustice

Le mot « injustice » n'est pas directement écrit dans le journal d'Hélène Berr, mais il est sous-entendu.

La vie d'Hélène est au départ joyeuse car c'est une élève studieuse, elle aime la musique et joue du violon avec bonheur. Elle apprécie de retrouver ses amis au jardin du Luxembourg.

Mais sa vie, un jour, va être chamboulée par le port de l'étoile jaune qui doit être obligatoirement cousue sur le côté gauche de la veste pour montrer qu'elle est juive. Lorsqu'elle sort ou prend le métro, les gens la regardent mal, lui font comprendre qu'elle n'est pas comme eux parce qu'elle est juive, ce qu'elle ressent comme une profonde injustice, elle doit faire face au regard dénigrant des gens et à leurs humiliations : « Ce matin, je suis partie avec Maman. Deux gosses dans la rue nous ont montrées du doigt en disant : "Hein ? T'as vu ? Juif !" ». Cette citation montre bien que les lois antisémites des nazis devaient marginaliser les Juifs et les rendre différents des autres.

En d'autres termes, le mot « injustice » illustre bien ces évènements insupportables qu'Hélène a dû subir tout au long de l'Occupation et qu'elle décrit dans son journal.

Loan Ousset (2de 5)

Internement

Hélène Berr est une jeune femme française juive née le 27 mars 1921.

Elle est âgée de seulement 21 ans lorsqu'elle commence le récit de sa vie, dans son journal. Aimant la littérature et la musique, elle profite de la vie. C'est le mardi 23 juin 1942 que son père, Raymond Berr, est arrêté une première fois dans son entreprise pour avoir son étoile jaune agrafée et non cousue à son costume : « Il est en effet allé rue de Greffulhe, et ensuite avenue Foch où un officier (moi, j'ai compris "un soldat") boche s'est jeté sur lui en l'accablant d'injures (*schwein* [sale porc], etc) et lui a arraché son étoile en disant : "Drancy, Drancy." »

Il sera interné au camp de Drancy en France, où il écrira des lettres pour sa femme et sa fille. Le 22 septembre 1942, trois mois après son internement, les établissements Kuhlmann versent une caution pour libérer son père. Dans le journal, à cette date, Hélène et sa mère sont impatientes de le retrouver : « Papa est là, dans la maison. [...] Mais il a si peu changé physiquement, que c'est un réconfort de le regarder. »

Lorsqu'elle est âgée de 23 ans, le 8 mars 1944 au matin à 7 h 30, elle est arrêtée avec sa mère, Antoinette Berr, et son père, Raymond Berr. Ils seront emmenés et internés tous les trois à Drancy avant d'être déportés à Auschwitz-Birkenau, en Pologne. Son père et sa mère seront malheureusement assassinés là-bas, tandis qu'Hélène quittera la Pologne en janvier 1945 et finira sa vie à Bergen-Belsen, où elle attrapera le typhus et sera battue à mort par une gardienne en avril 1945.

Amandine Dauchelle (2de 10)

J

Job

« Job » est un nom de famille qui revient souvent dans le journal. On découvre un certain François Job, qui deviendra le mari de Denise et le père de Mariette, une femme née en 1950 à l'histoire surprenante.

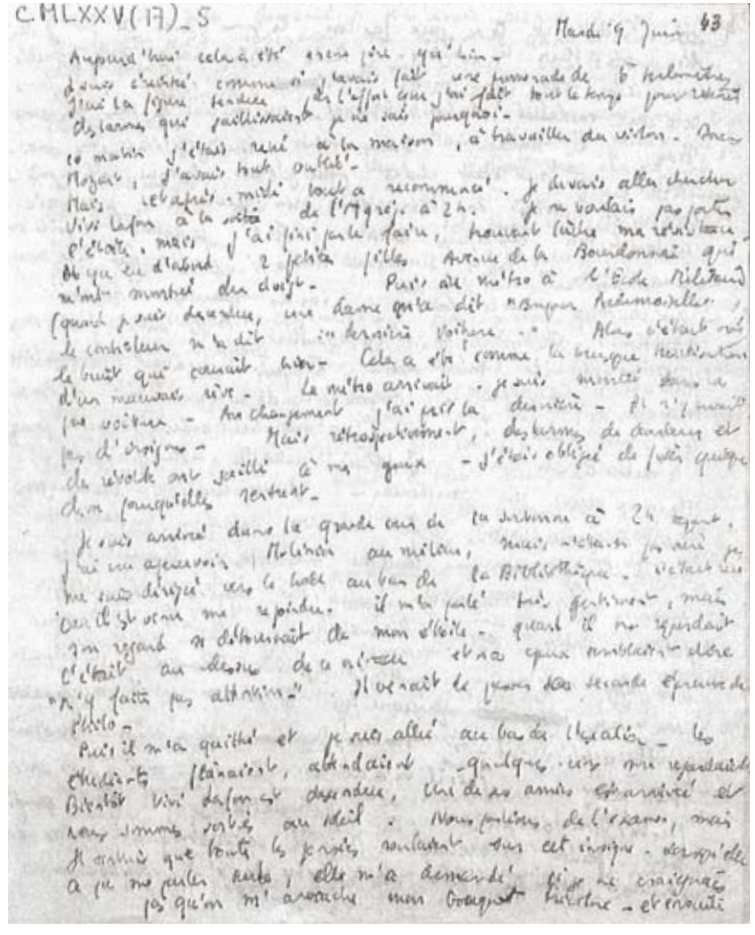
Sans elle, nous ne serions pas là à travailler sur ce journal. Sans sa détermination et sa volonté, qui, hormis ses proches, aurait connu l'existence d'Hélène Berr ? Grâce à Mariette Job et à ce qu'elle a fait, nous avons pu prendre connaissance de la vie d'Hélène. Ce qu'elle était, ce qu'elle faisait, comment réagissait le reste de la population, mais surtout, ce qu'il se passait dans les années quarante à Paris. La publication de ce journal a pris peut-être un certain temps, mais grâce à Mariette Job, nous travaillons tous pour que la mémoire d'Hélène soit toujours présente et qu'elle soit transmise par de nombreuses personnes. Ainsi, Hélène revit grâce à la parole de Mariette, qui a témoigné devant nous le 30 septembre 2019. Elle revit aussi à travers nous, les élèves, les professeurs, qui nous font travailler, mais aussi à travers les textes et les dessins que nous produisons. C'est maintenant à nous de transmettre le journal pour qu'Hélène Berr soit sans cesse présente dans nos vies.

Marie-Émilie Guillou (2de 10)

Journal

Le 7 avril 1942, une jeune fille nommée Hélène Berr a commencé à écrire son propre journal intime. À cette période-là, la France était sous occupation allemande et un premier convoi de Juifs était déjà parti le 27 mars au camp d'Auschwitz-Birkenau, en Pologne. Devant cette sombre époque, elle justifie son choix d'écriture le 24 juin 1942 en écrivant : « Je me force à le faire, parce que je veux me souvenir de tout ».

Dans ce journal, nous vivons avec elle sa vie d'étudiante à l'université de la Sorbonne, sa vie familiale, sa vie dans la zone occupée à Paris, ses histoires d'amour avec Gérard puis Jean, et sa passion pour la lecture et la littérature. De plus, on ressent ses sentiments lors de l'arrestation de son père, ses ressentis lors du port de l'insigne : « Je ne croyais pas que ce serait si dur », avoue-t-elle le 8 juin.


CMLXXV(17)_5

Mardi 9 Juin 43

Page manuscrite du journal d'Hélène Berr. © Mémorial de la Shoah, Paris

Il faut aussi savoir que pendant neuf mois, du 28 novembre 1942 au 25 août 1943, nous n'avons aucune information sur elle. Elle ne tient plus son journal jour après jour. Personne ne saura donc ce qu'il s'est passé pendant cette période. Mais elle veut laisser un témoignage et elle est consciente de l'importance de révéler les faits, toujours plus terribles.

Grâce à cette volonté d'écrire et de décrire cette époque, nous pouvons de nos jours connaître cette histoire. On peut également retrouver le manuscrit de son journal intime au Mémorial de la Shoah à Paris.

Basmala Moharam (2de 10)

Hélène Berr a écrit ce journal pour se confier sur sa vie intime, personnelle, sur ses amours compliquées avec Gérard, sur sa rencontre avec Jean Morawiecki ou encore sur ses études d'anglais à la Sorbonne. Elle parle aussi fréquemment de sa famille et plus particulièrement de ses parents. Elle a écrit ce journal pour elle, sans savoir qu'après sa mort, il deviendrait un témoignage historique. Hélène a commencé à écrire et se confier dans son journal le mardi 7 avril 1942 à 4 heures pour raconter sa rencontre avec la concierge de Paul Valéry, grand écrivain français qui lui a dédicacé un livre. Au 18 juillet 1942, elle justifie l'écriture du journal, avec cette phrase : « je note les faits hâtivement pour ne pas les oublier, car il ne faut pas les oublier. » Elle montre donc déjà l'importance du devoir de mémoire. À son arrestation, le journal sera confié à la cuisinière de la famille Berr puis transmis à Jean. Ce n'est qu'au début de années 1990, grâce à Mariette Job, la nièce d'Hélène Berr, que le journal sera retrouvé. Publié seulement en 2008, il est préfacé par Patrick Modiano, romancier Prix Nobel de littérature, dont toute l'œuvre est traversée par les thèmes de l'Occupation et de la déportation, du souvenir, de la mémoire et de la trace.

Maëva Petitjean (2de 5)

Juifs

Hélène Berr et sa famille sont juifs.

Être une femme juive en 1939-1945 est très dur car vous n'êtes même pas considéré comme un être humain. Le journal d'Hélène Berr n'évoque pas la vision du monde nazie, la pyramide des races, le juif vu comme un virus à éliminer. Mais de nombreux passages évoquent la vie des Juifs sous l'Occupation. À partir du 29 mai 1942, « la huitième ordonnance allemande concernant les mesures contre les juifs » leur impose en public le port de l'étoile jaune dès l'âge de 6 ans. » Mais Hélène Berr n'a pas l'air d'être trop dérangée par rapport à cela : « Je savais que quelque chose de désagréable était *at the back of my mind* [me préoccupait confusément]. » Indignée face à ces règles injustes, elle critique « l'insigne » et se montre « décidée à ne pas le porter. Je considérais cela comme une infamie et une preuve d'obéissance aux lois allemandes. » Elle finit par le porter se demandant cependant où cela « pouvait la mener ». En 1944, ces mesures contre les Juifs la mènent avec ses parents à Drancy puis à Auschwitz-Birkenau.

Antonin Brunard (2de 5)

K

KEATS

« Keats est le poète, l'écrivain et l'être humain avec lequel je communique le plus immédiatement et le plus complètement. Je suis sûre que j'arriverais à le comprendre très bien. »

Voilà ce qu'écrit Hélène sur ce poète anglais le mardi 12 octobre 1943. Étudiante en anglais à la Sorbonne, Hélène Berr lit et étudie en détail l'œuvre de ce romantique pour mieux le comprendre car c'est l'un de ses écrivains préférés. Le jeudi 15 octobre 1942, elle écrit avoir rencontré son professeur Cazamian pour lui proposer d'écrire une « thèse sur Keats », car les lois antijuives de Vichy lui interdisent de passer son agrégation. Hélène écrit souvent plusieurs citations de Keats, lorsqu'elle a des doutes et envisage de réfléchir dessus, notamment des passages d'*Hypérion*. Le 1er novembre 1943, en étudiant Keats, elle se laisse « enthousiasmer comme autrefois ». C'est donc un auteur capital dans sa vie.

Antoine Richard (2de 5)

John Keats était un poète britannique considéré comme un romantique. Il est né le 31 octobre 1795 à Moorgate au Royaume-Uni et est mort le 23 février 1821 à Rome en Italie. Keats est très présent dans l'esprit d'Hélène Berr et remplit sa vie. Hélène y fait référence à de nombreuses reprises dans son journal :

« Mais je ne veux pas qu'elles soient comme la main de Keats. »

« Ce n'est pas un penchant morbide en moi, ce n'est pas comme la chanson dans Keats :

"Come then, Sorrow !
Sweatest Sorrow !"

car personne ne peut nier que cela aura été une réelle souffrance. »

Hélène a étudié l'œuvre de Keats. En octobre 1942, ne pouvant préparer le concours de l'agrégation dont l'exclut la législation anti-juive de Vichy, Hélène dépose un projet de thèse de Doctorat de Lettres, consacré à l'influence de l'inspiration grecque sur Keats. Dans son journal, Hélène nous fait régulièrement voyager dans le monde de Keats.

Cela lui permettait de vivre quelques moments de joie en « s'échappant » quelques heures de son quotidien si difficile. Par exemple, quand Hélène relit *L'ode à l'automne*, ce poème résonne encore en elle bien après sa lecture. Keats est la personne avec qui Hélène « communique le plus immédiatement et le plus complètement », comme elle l'écrit le 12 octobre 1943. Elle sent qu'elle peut le comprendre et peut s'en inspirer dans ses propres essais où elle se dévoilerait. La journée du 12 octobre se conclut sur une phrase sur laquelle elle aimerait disserter et qui souligne la profondeur de son intelligence : « L'excellence d'un art, c'est l'intensité. »

Maxime Vandemal (2de 10)

L

Luxembourg

Le Jardin du Luxembourg se situe dans le quartier Latin entre les rues de Vaugirard, de Guynemer, et du boulevard Saint-Michel, dans le 6e arrondissement de Paris.

Hélène Berr aimait passer du temps avec ses amis près du bassin du Luxembourg. Ici, tout était réuni pour qu'elle soit heureuse et comblée de bonheur. À la date du 16 avril 1942, elle écrit : « Au Luxembourg, nous nous sommes arrêtés au bord du bassin, où voguaient des dizaines de bateaux à voile ; je sais que nous avons parlé, mais je n'ai plus qu'un souvenir de la fascination qu'exerçait sur moi l'étincellement de l'eau sous le soleil, le clapotis léger et les rides qui étaient pleines de joie, la courbe gracieuse des petits voiliers sous le vent, et par-dessus tout, le grand ciel bleu frissonnant. »

Ce lieu paisible sera de moins en moins évoqué dans le journal, notamment en 1943 et 1944, années synonymes de danger et de déportation imminente.

Mariam Fofana (2de 5)

Le jardin du Luxembourg est situé dans le 6e arrondissement de Paris, au cœur de la ville. Il est d'une superficie de 25 hectares, le jardin est constitué d'une partie à la française et l'autre à l'anglaise. Il y a également une forêt et un grand bassin. On y trouve aussi un verger où sont cultivées des variétés de pommes anciennes et oubliées. On peut y trouver des ruches et des serres avec une collection d'orchidées et une roseraie.

Le jardin compte 106 statues dispersées dans le parc, il est souvent décrit comme un musée de sculptures. C'est un lieu ouvert à tout le monde et où des activités sont proposées pour toute la famille. Des artistes peuvent exposer leurs œuvres photographiques et il y a également des concerts dans les kiosques à musique.

Ce jardin était un des endroits préférés d'Hélène, qui l'évoque souvent dans son journal, car elle aime y lire, se reposer et retrouver ses amis.

Enzo Pierre (2de 10)

M

Morawiecki

Hélène, dans son journal, parle pour la première fois le lundi 27 avril 1942 de cet homme qui est entré dans sa vie fin 1941, pendant un cours à la Sorbonne : « À la bibliothèque, j'ai revu ce garçon aux yeux gris. […] Je sais son nom. Il s'appelle Jean Morawiecki. »

Elle en parlera très régulièrement dans son journal, le décrit comme un homme à « l'air slave, l'air d'un prince slave », très attentionné, protecteur et attentif. Ils étaient amoureux l'un et l'autre. Partageant le même goût pour la musique, ils ont passé des heures ensemble à écouter les chefs-d'œuvre classiques.

Nous pouvons connaître l'existence de l'histoire d'Hélène grâce à Jean Morawiecki, puisqu'il a hérité du journal après la guerre, l'a conservé, rangé précieusement dans une armoire. En effet, Hélène avait indiqué que celui-ci devait être transmis à Jean si elle était déportée.

Charles Maillard (2de 5)

Musique

Hélène Berr est une jeune israélite française. Elle étudie la littérature anglaise à la Sorbonne. Elle tient également un journal intime, dans lequel elle évoque de nombreuses personnes ou événements, comme sa famille, ses promenades, ses loisirs comme la musique.

En effet, durant son temps libre, Hélène lit beaucoup et aime jouer de la musique classique. Elle écoute Mozart et Bach. Douée et travailleuse, elle joue du violon et forme un trio composé avec deux de ses amis : Jean et Job. Malheureusement, elle remarque très vite que ce trio ne fonctionne pas car tout le monde n'a pas l'oreille musicale.

Arrêtée puis déportée, Hélène a dû abandonner son violon. Cela a dû être terriblement triste pour elle, car la musique avait une place importante dans sa vie.

Lorsque le violon fut retrouvé, il fut remis à Denise Job, la mère de Mariette Job. Étonnement, Il fut très difficile de vendre son violon. Il a finalement été acheté aux enchères par une personne dont on ignore l'identité, si ce n'est qu'elle habitait à Vichy. Drôle de hasard…

Peut-être est-ce un signe que ce violon si cher à Hélène Berr, et qui lui fit passer de merveilleux moments, se retrouve à Vichy, la ville symbole de la collaboration dans l'assassinat des Juifs de France.

Clémence Bianchin (2de 5)

Hélène adore jouer de la musique classique, notamment du Bach, du Beethoven, mais surtout du Mozart. Elle écoute ces morceaux de musique avec Jean Morawiecki principalement. Mais elle aime également en écouter seule. Pour elle, la musique est un vrai plaisir, une libération de tous ses maux car cela lui permet d'oublier tous ses problèmes, la guerre, les nazis, l'étoile...

Elle passe la plupart du temps à la Maison des lettres avec Jean Morawiecki à écouter de la musique, comme elle l'écrit dans son journal : « Jusqu'à six heures trente, j'ai écouté des disques […]. J'ai entendu un quintette de Jean-Chrétien Bach, le début de la *Huitième Symphonie* […], deux préludes de Bach et l'*Ode funèbre* de Mozart, un morceau magnifique. »

Hélène joue également du violon, elle en fait quelquefois avec ses amis : « Nous avons essayé la *Symphonie concertante* de Mozart, c'était trop difficile […], nous avons joué le concerto de Bach à deux violons. »

Elle adore jouer de la musique avec son violon car ça lui procure également du plaisir et elle se sent libérée.

Laurine Nicolas (2de 10)

N

Nazis

Dans le journal d'Hélène Berr, le mot « nazi » n'est pas cité mais, écrit jour après jour, il nous a démontré assez de choses pour pouvoir en parler.

À la dernière page du journal, mardi 15 février 1944, l'étudiante décrit les nazis comme des monstres qui « ont un but : exterminer ». Pour elle, le nazisme s'est emparé des Allemands. Ce ne sont pas les Allemands qui sont devenus nazis, c'est un fanatisme qu'elle ne peut pas comprendre, comme elle l'exprime le 24 janvier 1944 : « Je n'arrive pas à concevoir comment d'hommes libres, ayant une âme et une conscience, et un jugement, on arrive à faire des fanatiques et des automates. » Petit à petit, on peut comprendre que les nazis sont des hommes sans cœur, ils ne pensent qu'à améliorer la race des « Aryens ».

À partir de 1942, les nazis instaurent plusieurs lois pour rendre la vie impossible aux Juifs. Les nazis ne font qu'obéir aux ordres de leurs supérieurs mais quand ils n'ont pas d'ordres, ils sont perdus, ils ne font pas attention aux Juifs dans la rue comme nous pouvons le lire à la fin du journal : « Pourquoi alors le soldat allemand que je croise dans la rue ne me gifle-t-il pas, ne m'injurie-t-il pas ? Pourquoi souvent me tient-il la porte du métro, ou me dit-il pardon quand il passe devant moi ? Pourquoi ? Parce que ces gens ne savent pas, ou plutôt qu'ils ne pensent plus ; ils sont pour l'acte immédiat qu'on leur demande. »

Kilian Gross (2de 5)

Nièce

La nièce d'Hélène Berr, Mariette Job, est à l'origine de la publication du *Journal* de sa tante.

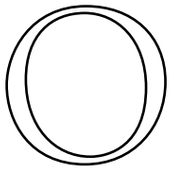
Mariette connaît très bien le journal, il a toujours été dans sa famille sous forme dactylographiée. Elle est allée chercher le journal original, afin qu'il ne se perde jamais, chez Jean Morawiecki qui le détenait depuis l'arrestation d'Hélène en mars 1944.

Pour elle, ainsi que pour Jean, cette rencontre fut remplie d'émotions et ils ont partagé beaucoup d'histoires. Après cela, Mariette a pris du temps pour savoir si elle devait rendre public le journal.

Le manuscrit du journal est déposé en 2002 au Mémorial de la Shoah, et il est ensuite publié en 2008, suivant la volonté de Mariette.

Mariette explique qu'il a été publié pour que l'âme d'Hélène vive pour toujours et que les générations puissent connaître son histoire et qu'ainsi elles diffusent à leur tour la mémoire d'Hélène Berr, comme les travaux que nous faisons actuellement en tant qu'élèves de seconde.

Olivia Garcia (2de 10)



Occupation

L'Occupation a commencé en juin 1940 en zone nord, à partir du moment où l'Allemagne nazie occupe militairement le territoire. Puis, tout le pays a été occupé après le 11 novembre 1942. Elle s'achève en août 1944.

Hélène Berr a pu voir le début de l'Occupation mais n'a malheureusement pas pu en voir la fin. Hélène était joyeuse, souriante, elle arrivait à garder sa joie de vivre même pendant l'Occupation : « J'ai ensuite descendu le boulevard Saint-Michel inondé de soleil, plein de monde, retrouvant ma joie familière, merveilleuse. »

L'Occupation de Paris, devenue très oppressante pour tous ces Juifs qui n'avaient jamais rien demandé et subissaient l'antisémitisme, lui a gâché sa vie. Les Juifs ne pouvaient plus sortir, ils ne pouvaient plus aller au cinéma, faire des sorties culturelles et profiter de la vie. Faire leurs courses était autorisé uniquement de 15 à 16 h. L'occupation leur a enlevé leur liberté et tout espoir.

Le 3 juillet 1942, alors que son père est interné à Drancy, elle écrit : « Ils nous prennent ce que nous estimons le plus : notre fierté, notre dignité, notre esprit de résistance. » Cela nous prouve bien que pour tous ces Juifs, l'Occupation a été très difficile.

Julien Pepillo (2de 5)

Ordonnance

Une ordonnance est une mesure prise par un gouvernement dans des matières relevant normalement du domaine de la loi. Pendant la Seconde Guerre mondiale, et plus précisément au cours de l'Occupation en France, des ordonnances ont souvent été proclamées par les nazis.

La première ordonnance prise par les Allemands et appliquée par le régime de Vichy gouverné par le maréchal Pétain est arrivée lors de l'été 1940. Cette ordonnance en question visait la confiscation des objets d'arts et documents de valeur appartenant à des Juifs.

Lors du mois d'octobre 1940, une autre ordonnance visa les Juifs de la zone occupée, qui durent aller se faire enregistrer dans les commissariats et se faire apposer en rouge le tampon « Juif » sur leur carte d'identité.

La première ordonnance qui est évoquée dans le journal est celle de la « spoliation », ce qui veut dire la confiscation des propriétés et entreprises juives. On parle aussi de l'aryanisation. Le père d'Hélène, Raymond Berr, a reçu un avis de spoliation comme elle l'écrit le samedi 11 avril 1942 : « Déjà ce soir, Papa a reçu un avis de spoliation. »

Une autre ordonnance, datée du 29 mai 1942 et entrant en vigueur le 7 juin, est évoquée quelques semaines plus tard dans son journal. C'est celle de « l'insigne » qui obligeait tous les juifs âgés de plus de six ans à porter l'étoile jaune, solidement cousue au vêtement. Le lundi 1er juin, elle écrit en effet : « Maman est venue m'annoncer la nouvelle de l'étoile jaune. » Quelques jours plus tard, il lui faudra la porter à chaque sortie dans la rue.

Noa Mirra (2de 5)

P

Paris

Hélène Berr est née le 27 mars 1921 dans la magnifique ville de Paris, dans une famille juive. En juin 1940, Paris est occupé par les troupes allemandes. Elle vit alors au 5 avenue Élisée-Reclus, avec ses parents, dans le 7e arrondissement et les beaux quartiers de l'ouest parisien, dans un appartement en face de la Tour Eiffel.

Elle fait ses études dans le quartier latin, à la Sorbonne, une grande université du 5e arrondissement de la capitale où elle étudie l'anglais et la littérature. Elle rencontre Jean Morawiecki lors d'un cours fin 1941 dans le grand amphithéâtre et le revoit souvent à la bibliothèque de sa faculté. À ses côtés, elle est heureuse et épanouie. Ce quartier la réjouit comme elle l'écrit à la date du 16 avril 1942 : « J'ai ensuite descendu la boulevard Saint-Michel inondé de soleil, plein de monde, retrouvant ma joie familière, merveilleuse, en approchant de la rue Soufflot. À partir de la rue Soufflot, jusqu'au boulevard Saint-Germain, je suis en territoire enchanté. »

Elle passe aussi de longs moments dans le beau jardin du Luxembourg, l'un des plus beaux endroits de Paris où elle apprécie le calme et la beauté de la nature.

Mais Paris est aussi associé à l'Occupation. Quand elle marche dans la ville avec son étoile jaune en juin 1942, elle se sent, pour la première fois, différente des autres qui la regardent, la montrent du doigt, détournent le regard ou au contraire lui sourient et lui témoignent de la compassion.

Malheureusement, en mars 1944, elle est arrêtée et quitte Paris avec sa famille. D'Auschwitz où elle est déportée, elle ne reviendra pas.

Giulia Frugolo (2de 5)

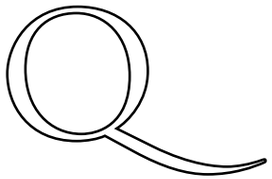
Peur

Dès le début du journal, Hélène se remet souvent en question, elle a peur de décevoir ses proches : « J'ai été folle, je crois, aujourd'hui. J'ai été complètement exaltée. J'ai dit des choses à Nicole que je n'aurais dû dire. » Après cela, la peur s'accentue et change de dimension, car il en va de sa vie. Tout commence à partir du lundi 1er juin, où Hélène apprend

par sa mère la loi sur l'étoile jaune. À partir de là, Hélène se rend vraiment compte de l'antisémitisme qui s'exprime dans Paris. Elle a peur du regard des autres, de leurs réactions face à cette étoile mais elle estime que c'est une preuve de lâcheté de ne pas la porter : « Ce soir, tout a changé à nouveau : j'estime que c'est une lâcheté de ne pas le faire, vis-à-vis de ceux qui le feront. »

Je trouve qu'Hélène est courageuse car elle porte avec fierté cet insigne : « Je veux faire la chose la plus courageuse. Ce soir, c'est de le porter. » Cette peur s'exprimera jusqu'à la fin du journal, notamment lorsque les rafles et les arrestations se feront de plus en plus nombreuses.

Johan Emmanuelli (2de 10)



Quarante

Dans les rues, pendant ces années noires, ces années quarante, erraient la Gestapo et la police.
Je vivais alors, comme n'importe quelle autre Française, mise à part l'étoile qui depuis juin quarante-deux nous différenciait.
Les forces nazies voulaient notre mort et décidèrent de nous envoyer à Birkenau.
M'étant faite recenser dès quarante-et-un, je pensais pouvoir y échapper.
Malheureusement, à mon plus grand regret, je finis par me faire dénoncer en mars quarante-quatre.
La police, vêtue de grands manteaux de cuir, vint à la maison et commit alors le pire :
Nous saisir et nous livrer à l'ennemi.

Matéo Joao (2de 10)

Quartier parisien

Hélène était Parisienne. Dans son journal, elle évoque différents quartiers. Bien sûr, il y a d'abord celui où elle vivait avec ses parents. Elle habitait au 5 avenue Élisée-Reclus dans le 7e arrondissement, à côté du Champ-de-Mars et de la Tour Eiffel. Quartier bourgeois et résidentiel, elle faisait partie de ces Juifs de France parfaitement assimilés depuis des siècles dans la société française. Elle étudiait à la Sorbonne au cœur du quartier latin, à deux pas du Panthéon et du Jardin du Luxembourg.
Aujourd'hui, sa mémoire est entretenue dans ces différents quartiers. Sur son ancien domicile, sa nièce Mariette Job a fait apposer une plaque commémorative. Son nom figure aussi à l'entrée du grand amphithéâtre Richelieu de la Sorbonne. Enfin, une médiathèque porte également son nom dans le 12e arrondissement. Elle est située rue de Picpus, au n°70. La première fois que je m'y suis rendu, en août 2019, j'ai tout de suite été frappé par ce numéro et sa portée symbolique, car c'est par le convoi n°70 qu'Hélène, sa mère Antoinette et son père Raymond ont quitté, avec 1000 autres personnes, le camp de Drancy pour Auschwitz-Birkenau.

Julien Coutant

Quitter

Ce mot illustre bien le journal d'Hélène Berr. Il va la faire terriblement souffrir, car elle va être privée de nombreuses choses. Étant juive sous l'Occupation allemande, elle va perdre par exemple sa liberté, sa vie sociale, ses loisirs. Même ses études seront ruinées à cause de l'étoile jaune qui va être la cause du refus des gens de rentrer en contact avec Hélène Berr. Elle note à ce sujet le mardi 9 juin 1942 : « Il me semblait brusquement que je n'étais plus moi-même, que tout était changé, que j'étais devenue étrangère. » Ainsi, les multiples ordonnances allemandes la conduisent à quitter son confort quotidien à la Sorbonne, au jardin du Luxembourg.
Ce verbe « quitter » renvoie aussi au moment où elle quittera son appartement du 5 avenue Élisée-Reclus, à Paris, laissant derrière elle son quartier et son pays, pour partir en déportation, d'abord à Drancy puis vers Auschwitz-Birkenau. Elle quitte donc la vie qu'elle avait jusque-là.

Adriano Petolla (2de 5)

(à gauche) Dans l'amphithéâtre Richelieu, la Sorbonne se souvient d'Hélène Berr.
(à droite) Façade de la Médiathèque Hélène Berr, Paris XIIe.

R

Rafle

Une rafle est une opération policière d'interpellation et d'arrestation de masse de personnes prises au hasard en lieu public ou non.

Hélène les redoutait par-dessus tout. Elle avait toujours une angoisse cachée au fond d'elle lui disant qu'un jour peut-être, cela lui arriverait aussi d'être déportée à cause de ses origines juives. Elle en avait peur mais ne le montrait pas et faisait mine que tout allait bien, comme une sorte de carapace protectrice.

Ainsi, la rafle du Vél'd'Hiv, qui fut la plus grande arrestation de Juifs réalisée en France les 16 et 17 juillet 1942, entraîna avec elle près de treize mille personnes dont une majorité de femmes et d'enfants. Moins d'une centaine reviendront.

Les conditions de vie dans le Vélodrome d'Hiver étaient intenables. Hélène nous en fait part dans cet extrait de son journal : « Il y a des femmes qui accouchent, des enfants qui hurlent, tout cela couchés à terre, gardés par des Allemands. » Seulement elle se trompait. Ce n'était pas des Allemands mais bien la police française qui agissait.

Cette grande rafle a été une étape décisive dans la « Solution finale de la question juive » décidée et mise en place par les nazis avec l'aide de l'État français. Des milliers de Juifs ont été assassinés dans les centres de mise à mort. L'aide de Vichy a donc beaucoup arrangé les Allemands dans leur processus d'extermination.

Lucie Jahan (2de 10)

Raymond

Raymond Berr, né le 30 juillet 1888 à Paris, mort assassiné le 27 mars 1944 à Auschwitz III-Monowitz, est le père d'Hélène. Polytechnicien, ingénieur du corps des mines, il est décoré aussi de la croix de guerre pour ses services rendus à la France pendant la Grande Guerre.

Vice-Président Directeur Général des établissement Kuhlmann, il est d'abord protégé par sa réussite sociale après la première proclamation du statut des Juifs le 3 octobre 1940. Mais en juin 1942, il est arrêté pour ne pas avoir bien cousu son étoile jaune sur sa veste et interné à Drancy.

Le patron de l'entreprise Kuhlmann paye une caution dont on ignore le montant pour le libérer. Désormais libre, il peut rentrer chez lui au 5 avenue Élisée-Reclus, près du Champ-de-Mars et de la Tour Eiffel. Mais deux ans plus tard, en mars 1944, il est déporté avec son épouse Antoinette et Hélène sa fille, à Auschwitz-Birkenau.

Séparé d'elles, il ne les reverra jamais. Il avait cinq enfants : Jacqueline (1915-1921), Yvonne (1917-2001), Denise (1919-2011), Hélène (1921-1945) et Jacques (1912-1998).

Wael Khamis (2de 5)

S

Shoah

« Shoah » est le terme utilisé en France depuis le film de Claude Lanzmann – *Shoah*, sorti en 1985 – pour désigner l'extermination systématique par l'Allemagne nazie de cinq à six millions de Juifs, soit les deux tiers des Juifs d'Europe et environ 40% des Juifs du monde, pendant la Seconde Guerre mondiale.

La Shoah traverse le journal d'Hélène Berr. Sans qu'elle ne la nomme jamais, toutes les étapes de cette tragédie sont évoquées dans son texte. En effet, elle évoque les lois antisémites édictées presque toutes les semaines pour nuire aux Juifs et elle en subit les retombées, comme le fait de porter l'étoile jaune, les interdictions faites aux Juifs d'aller dans les lieux publics, le devoir de faire ses courses entre 15 et 16 h…

Elle évoque les rafles, les spoliations, les arrestations, la vie à Drancy. Toutes ces étapes mènent à la déportation. Elle évoque une fois Birkenau dans son journal. Elle-même sera victime de la Shoah puisque, arrêtée en mars 1944, elle est déportée à Auschwitz-Birkenau et meurt en avril 1945 à Bergen-Belsen, en Allemagne.

Fatma Khorchani (2de 10)

Sorbonne

Après l'obtention de ses deux bacs en 1937 et 1938, Hélène Berr entre à la Sorbonne, comme étudiante en littérature anglaise. Le début de son journal est rythmé par sa vie d'étudiante : « J'ai travaillé aussi toute l'après-midi », « ce matin, je suis allée à la Sorbonne pour me changer un peu ». On comprend très vite qu'Hélène est très brillante. En 1941, elle réussit sa licence d'anglais avec mention Très bien. En 1942, après la remise d'un mémoire intitulé *L'interprétation de l'Histoire romaine dans Shakespeare*, elle obtient un diplôme d'études supérieures de langue et littérature anglaise.

Elle va ensuite suivre les cours de Louis Cazamian, professeur à la Sorbonne : « Le cours de Cazamian comportait un exposé d'un garçon qui a l'air futé et drôle, sur le lyrisme de Shelley. Je n'ai pas très bien suivi, mais je sentais que ce qu'il disait était plein de flamme et de poésie. La

louange de Cazamian a confirmé mon intuition. » Sur son temps libre, Hélène est bibliothécaire à la Sorbonne. C'est donc un lieu de savoir qui est au cœur de la vie de cette jeune femme talentueuse.

Thomas Picard (2de 10)

La Sorbonne est l'université qu'Hélène Berr fréquentait et où elle étudiait l'anglais. Elle y réussit en 1940 et 1941 sa licence d'anglais avec la mention Très bien. En juin 1942, après la remise d'un mémoire intitulé *L'interprétation de l'Histoire romaine dans Shakespeare*, elle obtient son diplôme d'études supérieures de langue et littérature anglaise avec la note de 18/20. Mais les lois antisémites du régime de Vichy lui interdisent de passer l'agrégation. Dans cette université, elle fut aussi bibliothécaire bénévole, et elle fréquenta Jean Morawiecki. Cet endroit lui permettait aussi d'oublier le monde extérieur. La Sorbonne était pour elle un lieu fondamental : « Je pensais au mal que je me donnais pour essayer de m'agripper encore un peu à cette vie de Sorbonne qui m'était si essentielle. »

Ethan Celik (2de 5)

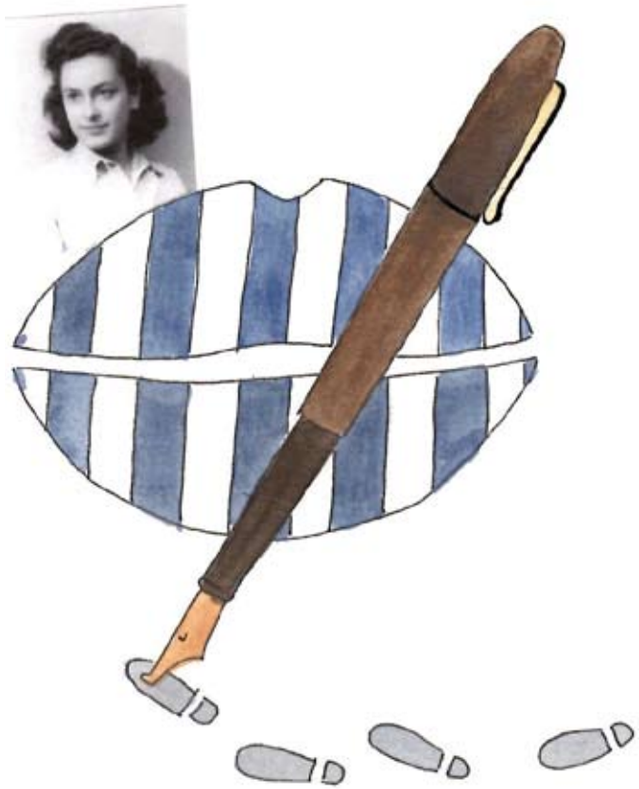
Souffrance

Dans son journal, Hélène Berr parle beaucoup de ses sentiments, elle raconte son ressenti face aux épreuves qu'elle a dû affronter. Elle a beaucoup souffert à cause de la guerre et de l'antisémitisme. Sa souffrance a commencé par sa prétendue différence : elle était juive. Exclue de la société, marquée par une étoile, elle a perdu toute sa personnalité. Puis les hommes, les femmes et les enfants la différenciaient des autres et l'humiliaient. Elle avait la sensation de ne pas être comme les autres, de ne pas avoir les mêmes droits que les autres et de ne plus pouvoir marcher dans la rue sereinement. Les personnes la regardaient avec mépris. Cependant, il restait des âmes charitables qui lui témoignaient de la compassion : « Dans le métro, encore une femme du peuple m'a souri. Cela a fait jaillir les larmes à mes yeux. »

Le mercredi 27 octobre 1943, Hélène Berr détaille en plusieurs pages ses pensées et son chagrin. Elle écrit que Jean est le centre de sa souffrance : « La vérité est que je souffre depuis un an de l'absence de Jean. » Puis, elle ajoute que l'arrestation de Françoise est, en grande partie, à l'origine de son mal-être car, pour elle, Françoise « est d'une essence trop rare ». Elle ressentait la souffrance d'autres gens, de ceux qui l'entouraient, de ceux qu'elle ne connaissait pas et elle ressentait aussi le désespoir du monde en

général. Ce jour-là, Hélène Berr était au plus mal psychologiquement, elle disait être angoissée et elle avait constamment à l'esprit la pensée qu'une nouvelle épreuve l'attendait. Elle parlait d'un « immense passage noir » et d'un « désordre intérieur ». Avec une intelligence rare, Hélène sut très vite mettre des mots sur la situation dramatique que traversait la France et la tragédie que vivaient les Juifs d'Europe.

Cassandre Lefèvre (2de 10)



T

Trace

Le *Journal* d'Hélène Berr laisse une trace, car il nous permet d'avoir encore plus de renseignements sur les victimes de la Shoah. Mais aussi, le fait d'éditer un journal, qui décrivait la vie des Français entre 1942 et 1944, permettra aux générations futures d'avoir un témoignage écrit de ces années noires. En effet, nous serons bientôt les derniers à avoir entendu un témoignage oral d'Auschwitz-Birkenau et de ce qu'était la vie des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Nos enfants ou petits-enfants n'auront que ces livres comme témoignage.

Ce journal nous permet et permettra aux générations futures de donner un avertissement sur ce qui s'est passé et comment éviter que cela se reproduise. Ces traces sont une forme d'éducation sur les dangers du racisme et de la critique de la différence.

Cela permettra aussi aux enfants, plus tard, de se poser des questions sur leur famille : d'où viennent-ils ? Comment leurs arrière-grands-parents ont-ils vécu ces années ? Quelle était leur religion ? Ont-ils eu de la famille qui est allée à Drancy ou à Birkenau et s'en sont-ils sortis ? Mais surtout ce journal laisse pour toujours la trace d'Hélène Berr car son histoire est racontée et conservée grâce à ce livre.

Ce livre est la trace de sa vie. Gardons-la à tout jamais.

Perrine Barthel (2de 10)

Témoignage

Le journal d'Hélène Berr est selon moi un témoignage très touchant.

Au départ, ce n'était qu'un journal intime d'une jeune femme, qui devait rester personnel et maintenant, grâce à elle, nous pouvons réellement constater à quel point cette période a été horrible.

Certes, nous savions déjà que ces années noires furent affreuses, mais, étant le premier témoignage que j'ai pu lire, il m'a encore plus montré à quel point l'Occupation fut très compliquée pour certaines personnes.

Peut-être était-il là, le but d'Hélène Berr : montrer à tout le monde le calvaire qu'ont subi les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale.

« Je note les faits, hâtivement, pour ne pas les oublier, parce qu'*il ne faut pas* les oublier », écrit Hélène le samedi 18 juillet 1942, au lendemain de la rafle du Vél'd'Hiv. Cela me fait penser que ce journal est bel et bien un témoignage, à très haute valeur historique.

Cloé Tranchant (2de 5)

U

UGIF

L'Union Générale des Israélites de France (UGIF) est un organisme créé par une loi française du 29 novembre 1941 à la suite d'une demande allemande au cours de la Seconde Guerre mondiale. Le 6 juillet 1942, Hélène se présente au siège de l'Union Générale des Israélites de France dans l'objectif d'être recrutée comme assistante sociale bénévole. La fonction de cette organisation est d'assurer la représentation des Juifs de France auprès des pouvoirs publics. La mission première de l'UGIF est l'assistance aux populations juives et aux orphelins juifs. C'est cette raison qui l'a motivée. Elle était tous les jours en contact avec des familles démembrées par les arrestations. Hélène a déclaré qu'elle voulait « être au plus près du malheur ».

Un jour, un des responsables de l'UGIF lui a dit : « Vous n'avez rien à faire ici ! Si j'ai un conseil à vous donner, partez. » Mais sans aucune hésitation, et même après ces mots douloureux, elle s'est imposée et est restée ! C'était une jeune femme courageuse et limpide car même si elle pressentait le caractère fatal de sa démarche, elle le faisait pour la bonne cause et dans l'idée d'aider les autres. Son but : sauver un maximum d'enfants.

De plus, par son rôle d'assistance, et notamment sur le plan financier, l'UGIF a permis à nombre de familles de survivre, et beaucoup de Juifs lui ont été redevables pour cela. De plus, des maisons d'enfants ont été créées au moment de la Rafle du Vél' d'Hiv les 16 et 17 juillet 1942 afin de regrouper tous les enfants isolés, notamment ceux dont les parents ont été internés ou déportés. D'autre part, la façade de l'UGIF a servi de couverture à de nombreux membres d'organisations de la résistance juive, mais pratiquement toujours à l'insu des dirigeants de cette institution qui refusèrent de se compromettre dans des actions illégales.

Cependant, son rôle lors de la Seconde Guerre mondiale a suscité beaucoup de questionnements car cet organisme était quand même rattaché au régime de Vichy.

Cassandra Lobo (2de 10)

Université

Dans son journal, Hélène nous raconte qu'elle est étudiante à la Sorbonne. Cette université se trouve dans le quartier latin dans le 5e arrondissement de Paris et elle étudie la littérature anglaise. En 1940 et 1941, elle y obtient sa licence d'anglais avec la mention Très bien. En juin 1942, elle obtient un diplôme d'études supérieures de langue et littérature anglaise avec la note de 18/20.

En plus d'aller à l'université, Hélène va au cours de Louis Cazamian. Dans cette université, Hélène travaille aussi en tant que bibliothécaire : « J'ai essayé de travailler tout en étant bibliothécaire. »

Toujours en 1942, Hélène veut passer l'agrégation mais le régime de Vichy lui interdit. Le statut des Juifs et les ordonnances allemandes ne lui permettant plus d'étudier à l'université, elle se présente donc au siège de l'Union Générale des Israélites de France, où elle est recrutée comme assistante sociale : « Nous sommes allées, Denise, Nicole et moi rue de Téhéran [siège de l'UGIF, à Paris]nous faire inscrire à ce patronage. »

Julie Rafaillac (2de 5)

La Sorbonne.

V

Vél'd'Hiv

Dans son journal, Hélène Berr évoque la rafle du Vélodrome d'hiver, nommée aussi rafle du Vél'd'Hiv, qui s'est déroulée les 16 et 17 juillet 1942. Elle en parle surtout dans les pages 104 à 106, ce qui correspond à ses écrits du 15 et du 18 juillet. Le 15 juillet, Hélène sent que « quelque chose se prépare, quelque chose qui sera une tragédie, la tragédie peut-être ». Et cette tragédie, cette rafle, provoque « une vague de terreur qui saisit tous les autres gens ». Ce qui est étonnant, c'est la clairvoyance d'Hélène qui pressent la catastrophe à venir.

En effet, cette rafle a provoqué l'arrestation de 12884 personnes (3031 hommes, 5802 femmes, 4051 enfants). Ses écrits du 18 juillet racontent que plusieurs personnes de son entourage se sont fait arrêter. Par exemple, elle évoque une certaine Mme Bédier en disant que « cette femme, sa sœur qui a quatre enfants, a été emmenée ». Ce jour-là, elle justifie la nécessité d'écrire : « Je note les faits, hâtivement, pour ne pas les oublier, parce qu'*il ne faut pas* oublier. » Cette citation évoque donc une fonction principale du journal : se souvenir, participer au devoir de mémoire.

Diego Carvalho Dos Santos (2de 10)

Vichy

Le régime de Vichy dirigé par Philipe Pétain contrôle la zone libre de la France durant la Seconde Guerre mondiale (10 juillet 1940-20 août 1944). Pétain et le régime de Vichy entrent dans une politique de collaboration avec les nazis, des milliers de juifs se font recenser, puis arrêter et déporter, dont Hélène et ses deux parents, Raymond et Antoinette.

Elle a aussi beaucoup souffert des mesures très strictes mises en place par Vichy visant à restreindre les libertés des juifs. Raymond Berr, par exemple, se fait arrêter le 23 juin 1942 pour ne pas avoir respecté l'ordonnance obligeant les juifs de porter l'étoile jaune. Hélène souffre de son côté de devoir monter dans la dernière rame du métro : « Le contrôleur m'a dit "Dernière voiture." […] Des larmes de douleur et de révolte ont jailli à mes yeux, j'étais obligée de fixer quelque chose pour qu'elles rentrent. »

Mathias Collas-Jourdan (2de 5)

Violon

Hélène Berr adorait la musique classique. C'est une passion qu'elle partageait avec l'homme qu'elle aimait, Jean Morawiecki. Elle était aussi musicienne et jouait du violon. Le 28 avril, chez M. Lyon-Caen, le père de son premier fiancé, Gérard, elle fait du « deux-violons ». Elle n'est pas très à l'aise mais se laisse emporter par les notes et la mélodie : « La musique m'a absorbée et je n'y ai plus pensé. »

Le 13 juin, elle ne note que quelques phrases qui concernent cette passion : « À la musique, nous avons joué le *Quatrième quatuor* de Beethoven, un trio à cordes de Beethoven. J'ai joué tout l'après-midi, et le soir j'étais éreintée. » La musique occupe une place centrale dans sa vie et son violon est si précieux qu'il est l'un des seuls objets qu'ele souhaite conserver et préserver en cas d'arrestation.

Le mercredi 27 octobre 1943, alors que l'étau se resserre – elle se fera arrêter quatre mois et demi plus tard – elle écrit : « Lundi matin, vingt-cinq familles ont été arrêtées boulevard Beaumarchais, sans le moindre "motif". […] Si cela arrive ici, j'aurais voulu sauver mon violon, le sous-main rouge où j'ai mis les lettres de Jean et ces feuilles, et les quelques livres dont je n'ai pu me séparer. »

Ce violon a bien été sauvé et c'est la sœur d'Hélène, Denise Job, la mère de Mariette, qui en a hérité. L'instrument, précieux et de grande valeur, est resté pendant bien longtemps dans une armoire. Il était bien difficile de s'en séparer et impossible de le donner à n'importe qui. Comme personne dans la famille ne se destinait à devenir violoniste professionnel, Denise et ses proches ont décidé de le vendre aux enchères en 2006. Après plusieurs tentatives infructueuses, il a été proposé dans une vente internationale et il a été vendu à… Vichy ! C'est un courtier américain qui a acheté ce violon. Actuellement dans le monde, sans que le propriétaire ne le sache, le violon d'Hélène fonctionne encore et fait probablement résonner les plus beaux morceaux de la musique classique, qu'elle aimait tant.

Julien Coutant

W

Wagon

Le mot « wagon » renvoie à la déportation. Les idées qui se rapportent à ce mot dans le journal d'Hélène Berr concernent les rafles, première étape avant les départs vers l'est. En juillet 1942, elle évoque la rafle du Vél'd'Hiv, qui fut menée les 16 et 17 juillet et demeura la plus grande arrestation massive de Juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le soir du samedi 18 juillet 1942, quelques heures après la rafle, Hélène, qui a eu vent des atrocités, des arrestations et des conditions de détention des Juifs étrangers, en parle dans des pages bouleversantes. Femmes qui accouchent, enfants qui hurlent... Ensuite, les Juifs sont internés à Drancy, puis mis dans des trains et déportés dans les camps d'extermination. Dans chaque convoi, il y avait environ mille Juifs mais toutes ces personnes, qui ignoraient où elles allaient, n'arrivaient pas à destination à cause du manque d'hygiène, de nourriture, de place. Des odeurs nauséabondes, dues aux excréments ou aux corps morts, régnaient dans les wagons. Hommes, femmes, enfants, peu importe l'âge ou le sexe, tout le monde était déporté. Pas de place pour la pitié. Comme l'écrit Hélène Berr à la fin du journal, alors qu'elle ignore encore son sort, tout n'est que « *Horror !, Horror !, Horror !* » Cette citation de *Macbeth* de Shakespeare est significative de ce qui se passait dans ces wagons et, plus tard, à Auschwitz-Birkenau.

Théo Couespel (2de 5)

Condamnée et déportée jusqu'à ces trains.
Emmenée et transportée de force jusqu'à ces wagons.
Écrasée, piétinée et serrée jusqu'à plus en pouvoir respirer ni bouger.
Délaissée, abandonnée et oubliée dans ces convois.
Fatiguée, épuisée et excédée face à ce combat.
Écœurée et découragée par ces conditions de voyage.
Attristée, déboussolée et chagrinée par cette triste fin.
Brisée, effondrée et exténuée par ce malheureux destin.
Telle fut Hélène Berr quittant Drancy dans ces wagons à bestiaux,
en partance pour la mort.

Océane Da Veiga (2de 10)

X

X

Dans le langage scientifique, la lettre X est le symbole de l'inconnu. Bien sûr, Hélène Berr n'étudiait pas les mathématiques mais la lettre, dans ce contexte, peut prendre une dimension symbolique. Dans son journal, elle se pose un très grand nombre de questions, tant sur sa vie personnelle, notamment sur sa relation avec Gérard, que sur la situation historique que traversent les Juifs de France.

L'inconnu est partout. Ainsi, le 4 juin 1942, lorsqu'elle apprend qu'il lui faudra porter l'étoile jaune, suite à la huitième ordonnance allemande, elle écrit : « Seulement, où cela peut-il nous mener ? » Elle l'ignore.

Lorsque son père est interné à Drancy, il lui faut aller chercher un de ses costumes dans la maison de campagne. Elle note alors : « Cet après-midi, j'irai à Aubergenville chercher le costume gris que Papa demande. Est-ce que je comprendrai le sens de ce voyage ? » Là, encore, c'est l'ignorance.

Après la rafle du Vél'd'Hiv, les questionnements se font de plus en plus grands. Dès le lendemain, le 18 juillet, elle inscrit dans le journal : « Quelles sont les conséquences lointaines de cette chose arrivée avant-hier soir, au petit jour ? » Qu'advient-il des familles arrêtées, raflées dans Paris ? Elle n'en a aucune idée.

Enfin, à la toute fin du journal, lorsque les conditions de déportations dans les trains lui reviennent par des bruits qui courent, elle s'interroge encore : « A-t-on faim ? Dans cette atmosphère qui doit être étouffante, l'odeur des seaux, l'odeur humaine. Pas d'aération ? J'imagine. […] Qui vide les seaux hygiéniques dans le wagon (cela me tracasse) ? » Elle n'aura naturellement aucune réponse claire, avant de vivre, hélas, cette situation le 27 mars 1944 et les jours suivants, en partant dans le convoi n°70, vers Auschwitz-Birkenau.

Julien Coutant

Y

YVELINES

Aubergenville est la petite commune des Yvelines qui abrite la maison de campagne des Berr. C'est une ville située sur les bords de Seine, à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Paris. Les Berr y possédaient le château du Vivier, tant de fois évoqué dans le *Journal*.

C'est un très bel endroit avec un beau parc. La famille vient y chercher refuge, loin de l'agitation parisienne. À « Auber », comme l'écrit parfois Hélène, les Berr sont heureux. Le dimanche 14 juin, Hélène s'y trouve « avec Simone et Françoise ». Elles sont « excitées » et s'amusent : « Nous avons mangé des cerises. Dit des inepties. Taquiné les unes et les autres au sujet de Jean Pineau et de Jean-Paul. Nous étions tout à fait *cracked* [toquées]. »

Le 3 août, elle note : « Hier, à Aubergenville, cela a été la plus belle journée de ma vie. Elle a passé comme un rêve. » C'est donc un lieu où les émotions ressenties sont intenses. Dans les années 1943 et 1944, les évocations d'Aubergenville et de ce petit bout de paradis des Yvelines seront de moins en moins nombreuses.

Julien Coutant

Z

ZÉLÉ

« L'inspecteur a affirmé que Papa aurait été relâché si son étoile avait été bien cousue. » Les Juifs devaient coudre l'étoile jaune sur leurs vêtements mais le père d'Hélène Berr avait jugé plus judicieux de l'attacher à l'aide d'agrafes et de pressions pour pouvoir la mettre sur tous ses costumes. Ils sont beaucoup à se faire arrêter pour presque rien, la police est formelle et applique les règles avec zèle. Il n'y a pas d'assouplissement possible.

Ce zèle se retrouve au sommet de l'État français. Pierre Laval, dans son obsession de la reconnaissance de la souveraineté française, prendra l'initiative zélée d'arrêter les Juifs et d'organiser des rafles. Dans la police française, on se « dévoue pour sa patrie », un zèle que subiront les Juifs et qui les conduira à la mort.

Pierre Albucher (2de 10)

ZONE

Le 22 juin 1940, la France signe l'armistice avec l'Allemagne à Rethondes. Dans les conditions d'armistice, la France est alors divisée en deux zones : la zone occupée – au nord et sur la côte atlantique, où les troupes allemandes stationnent – et la zone libre – dite aussi zone sud, qui sera occupée à partir du 11 novembre 1942. Cette zone est gouvernée par le maréchal Pétain et la capitale est Vichy.

Hélène Berr et sa famille habitent à Paris, dans le 7e arrondissement, en zone occupée. C'est à son domicile qu'elle se fera arrêter et interner au camp de Drancy, à douze kilomètres de la capitale.

Vivre en zone occupée est difficile pour Hélène. Dès juin 1942, elle est pointée du doigt dans la rue, à cause de son « insigne » : « Ce matin, je suis partie avec Maman. Deux gosses dans la rue nous ont montrées du doigt en disant : "Hein ? T'as vu ? Juif." »

En 1943 et 1944, les zones ont disparu. Les nazis dominent complètement le territoire et sont toujours plus menaçants pour les Juifs. Sur les deux zones, entre 1942 et 1944, 76 000 Juifs de France seront déportés.

Hugo Soullard (2de 5)

Hélène Berr commence à écrire son journal le 7 avril 1942, à Paris, dans la zone occupée, qui correspond à la moitié nord et à la côte atlantique de la France. Après leur victoire sur les troupes françaises en juin 1940, les Allemands se sont emparés de cette partie du territoire.

La zone libre, qui est constituée de la moitié sud du pays, était dirigé par le régime de Vichy, gouverné par le maréchal Pétain. Les Berr décident de ne pas écouter ceux qui les pressent de se rendre en zone libre, ils restent à Paris et vivent donc les restrictions et les interdictions faites aux Juifs.

Le 11 novembre 1942, tout le pays est finalement occupé. Après le débarquement du 6 juin 1944, la France sera progressivement libérée. Mais Antoinette, Raymond et Hélène Berr ne verront pas la disparition et l'effondrement de ces deux zones : ils sont déportés à Auschwitz-Birkenau le 27 mars 1944.

Alice Zhou (2de 5)

EXTRAITS & IMPRESSIONS

Quand je lis la première page du journal, je pense aux premiers vers de la chanson de Charles Trenet, *Y a d'la joie* :

« Y a d'la joie bonjour, bonjour les hirondelles
Y a d'la joie dans le ciel par-dessus les toits
Y a d'la joie et du soleil dans les ruelles
Y a d'la joie partout, y'a d'la joie »

Je trouve que cette chanson illustre parfaitement la première journée du journal, le mardi 7 avril. Elle raconte ce qu'elle a fait durant sa journée, elle évoque la météo de cette journée de printemps : « Le soleil brillait ; il n'y avait pas de menace de giboulée », ce qui est signe de bonheur et donc de joie. Par ailleurs, le fait qu'elle aille chercher un livre dédicacé chez Paul Valéry, un de ses auteurs préférés, est également un signe de bonheur. Peut-être qu'Hélène connaissait cette chanson écrite en 1936, et chantée par Trenet en 1938, un an avant la guerre.

Dans le journal, il y a une phrase qui m'a beaucoup marquée à la date du 15 avril 1942 :

« J'écris ici, parce que je ne sais pas à qui parler. »

Cette phrase signifie qu'Hélène est « seule », qu'elle n'a personne à qui se confier, qu'elle n'a aucun repère, aucune personne de confiance, à qui parler de ses amours parfois compliquées, de ses études à la Sorbonne et de sa famille, enfin de sa vie en général. Alors, elle se confie à son journal. C'est en écrivant qu'elle se libère de ses nombreuses souffrances, elle souffre d'être seule et de ne pas pouvoir se confier.

Maëva Petitjean (2de 5)

« Au camp de Drancy, elles sont cousues. »

La police cherche une raison, même minime, pour arrêter les Juifs. On ne fait même pas d'effort pour trouver un prétexte sérieux, on ne cherchera bientôt même plus de prétexte… L'objectif est clair : se débarrasser des Juifs, comme s'ils étaient un objet inutile et usagé, un déchet… Mais on parle d'êtres humains, de nos semblables.

« Il y a eu un moment ce soir où j'ai commencé à réaliser.
À réaliser l'affreuse tristesse de ce qui se passe. »

Les Juifs sont les victimes d'une période trouble. Ce sont des frères, des sœurs, des parents, des enfants… Ce sont des familles brisées, ahuries de souffrance et d'ignorance ; des plaies pour l'éternité.

« Mon dieu, je ne croyais pas que ce serait si dur. J'ai eu beaucoup de courage toute la journée. J'ai porté la tête haute, et j'ai si bien regardé les gens en face qu'ils détournaient les yeux. Mais c'est dur. D'ailleurs, la majorité des gens ne regarde pas. Le plus pénible, c'est de rencontrer d'autres gens qui l'ont. »

Dans ce passage, Hélène Berr nous parle de la souffrance d'être stigmatisée par cette étoile jaune qui focalise la haine et la bêtise contre sa communauté. J'ai décidé de choisir l'étoile jaune (ci-contre) comme image, car c'est le symbole de la discrimination et du marquage de la communauté juive.
Elle rappelle le calvaire des Juifs de devoir la porter, de devoir la coudre sur leurs vêtements et la souffrance de se faire différencier des autres… On ne considère plus les Juifs comme des êtres humains à part entière mais comme une chose à identifier.
On les dénigre dans le bus, dans la rue ou le métro, car ils portent l'étoile jaune. On va jusqu'à entendre des termes choquants.
Cette attitude m'inspire du dégoût et de l'incompréhension.

Pierre Albucher (2de 10)

•

« Pleuré après le dîner. »

Cette phrase du 16 novembre 1943 m'a réellement touchée car Hélène était tellement froide dans ses paroles qu'on aurait dit quelque chose de banal, sans aucune importance.
Elle a écrit cette courte phrase comme si elle avait écrit une simple liste de choses à faire durant la journée, cela donne l'impression que c'est écrit sans émotion, avec froideur, alors qu'Hélène est profondément sensible.

« Nouvelle ordonnance, la neuvième : interdiction d'entrer dans les magasins, sauf entre trois et quatre heures (heure à laquelle toutes les boutiques sont fermées). »

C'est choquant de lire cette phrase. Cela me fait penser que cette ordonnance a été mise en œuvre pour empêcher les Juifs de pouvoir se nourrir correctement. Les Juifs avaient donc beaucoup plus de mal à se nourrir que les « aryens » qui, eux, pouvaient se nourrir convenablement.

Cloé Tranchant (2de 5)

Un passage qui m'a particulièrement marqué dans le journal d'Hélène Berr est la lettre de Raymond Berr a sa famille quand il est interné à Drancy en juillet 1942.Vu comment Hélène résume et rapporte certains éléments de cette lettre, on peut très bien imaginer ce que décrit Raymond dans cette lettre. Ses journées « sont lamentablement vides. Le matin, réveil, et il met à côté un point d'interrogation car il ne doit pas beaucoup dormir, à sept heures. Appel à huit heures. [...] L'après-midi est ce qu'il y a de plus long parce qu'il ne veut pas faire de sieste pour garder son sommeil pour la nuit. Il joue aux dames, au Diamino, au Bridge. » En lisant la lettre, Hélène décrit les sensations et émotions qu'elle a en la lisant et les souvenirs avec son père qui ressurgissent de sa mémoire :

> *« Il y a des petits mots humoristiques que Papa emploie, mais qui dans ces circonstances sont déchirants. Plus loin il parle de "potatoes". Je l'entends encore prononcer le mot, à Aubergenville. C'est à la fois consolant, parce que cela nous fait sentir tout proche, et poignant. »*

Johan Emmanuelli (2de 10)

•

> *« Si cela arrive, si ces lignes sont lues, on verra bien que je m'attendais à mon sort ; pas que je l'avais accepté d'avance, car je ne sais pas à quel point peut aller ma résistance physique et morale sous le poids de la réalité, mais que je m'y attendais. »*

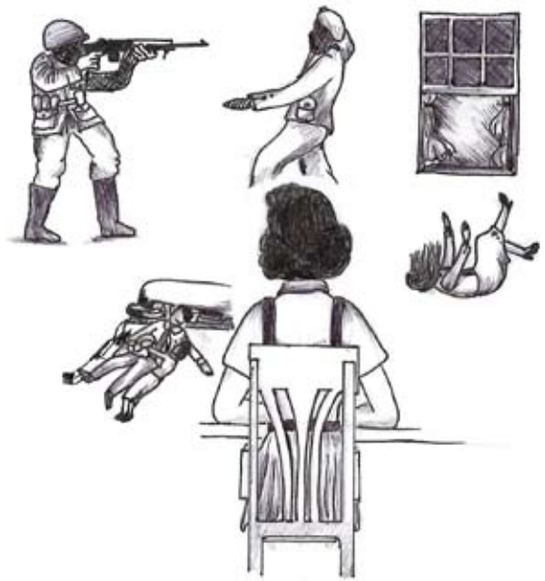
Dans ce passage, Hélène Berr nous montre qu'elle est prête à être arrêtée, déportée et à mourir. Elle s'y attend et l'accepte car elle ne sait pas si elle peut tenir physiquement et mentalement à cause de toutes les restrictions et des lois antisémites que subissent les Juifs.
Cela prouve l'horrible traitement subi par les Juifs dans les années 40 sous le régime de Vichy. Elle accepte de vivre dans la peur, d'être arrêtée à n'importe quel moment et d'être séparée de sa famille. Elle accepte son sort.

Ethan Celik (2de 5)

> *« Dans le quartier de Mlle Monsaingeon, une famille entière, père, mère et cinq enfants se sont suicidés au gaz pour échapper à la rafle. Une femme s'est jetée par la fenêtre. Plusieurs agents ont été, paraît-il, fusillés pour avoir prévenu les gens de s'enfuir. On les a menacés de camps de concentration s'ils n'obéissaient pas. »*

J'ai choisi ce passage du journal qui est vraiment triste à mes yeux. Tout d'abord, nous avons cette famille qui s'est suicidée, qui a préféré s'ôter la vie grâce aux gaz, plutôt que d'être arrêtée par la police française. Se faire arrêter est donc si horrible aux yeux de la famille que se suicider semble être la meilleure solution. Puis, nous avons les agents qui ont été fusillés pour avoir prévenu les Juifs qu'il fallait s'enfuir. Les agents français qui ont pour mission d'arrêter les Juifs sont mort fusillés car ils ont eu de l'empathie envers ceux qu'ils devaient arrêter, ils voulaient simplement aider. En prévenant les Juifs, ils minimisaient les arrestations, mais à cause de leurs actes, ils sont tués. On est donc arrivé à un stade où la mort est la solution de tout. Si vous n'obéissez pas correctement aux ordres des Allemands, vous mourrez ; si vous ne suivez pas les agents, vous mourrez et si vous les suivez, vous serez sûrement mort. Si seulement ils avaient su que dans tous les cas, ils finiraient par mourir, peut-être auraient-ils résisté davantage ?

Marie-Émilie Guillou (2de 10)



« J'en perds la tête, parce que je n'arrive pas à concevoir comment d'hommes libres, ayant une âme et une conscience, et un jugement, on arrive à faire des fanatiques et des automates. Ce qu'on a fait sur Jean Neveux, c'est en petit ce que le nazisme a fait sur les Allemands. »

Hélène Berr écrit ces mots le mercredi 24 janvier 1944, un mois et demi avant de se faire dénoncer et arrêter. Ce qui me frappe en lisant et relisant ces phrases, c'est la lucidité d'Hélène, la profondeur de ses analyses, la finesse de ses jugements. Tout au long du journal, sa réflexion s'affine et s'assombrit. À partir d'un cas particulier, celui de Jean Neveux, jeune Français enrôlé dans les rangs de l'ennemi et dont les parents sont venus dîner chez elle, elle constate les ravages de la fanatisation, de la radicalisation et de ce qu'Hannah Arendt appellera plus tard « la banalité du mal ». Un homme ordinaire peut basculer dans la déraison s'il est habilement manipulé.
Moi qui suis au contact de la jeunesse tous les jours, je mesure les dangers auxquels sont confrontés les élèves, jeunes esprits malléables qu'il faut former aux dangers du net, des réseaux sociaux. La radicalisation est malheureusement tristement d'actualité. Il faut la combattre. L'École de la République est en première ligne pour mener cette lutte.

« Nous allons au Luxembourg ? »

Cette phrase du journal, je l'ai moi-même souvent prononcée.
Comme Hélène, j'ai été étudiant en Lettres à la Sorbonne. C'était en 2006, plus de soixante ans après elle.
Comme Hélène, je me suis installé dans les amphithéâtres pour suivre mes cours. Peut-être sans le savoir me suis-je assis au même endroit qu'elle.
Comme Hélène, j'aimais entrainer les copains au Luxembourg – au « Luco », comme on disait – pour profiter de ce grand espace vert au cœur de la capitale.
Comme Hélène, j'aimais et j'aime encore plus que tout, m'installer dans ces chaises longues pour m'y détendre et lire les grands textes de notre littérature.

Un matin de septembre, alors que le calme du Jardin du Luxembourg n'était troublé que par la course hâtive des sportifs du dimanche, je me suis laissé aller à rêver d'Hélène. J'étais sur les lieux qu'elle avait fréquentés.

Soudain, j'ai vu cette chaise disposée devant le Sénat. Et j'ai tout de suite imaginé Hélène lisant une pièce de Shakespeare ou des sonnets de Keats. J'ai pris la photo, que j'ai ensuite modifiée. Une partie en noir et blanc, c'est l'époque d'Hélène, c'est l'Occupation. Une partie en couleurs, c'est mon époque, l'année 2019. Entre-temps, la France s'est transformée. Entre-temps, les blessures du passé ont cicatrisé. Mais entre-temps, la mémoire d'Hélène n'a pas été oubliée. Elle et moi, à travers cette photo symbolique, sommes réunis à jamais.

Julien Coutant

•

« "Les Allemands vont gagner la guerre." J'ai dit : "Non !" […] *"Mais qu'est-ce que nous deviendrons si les Allemands gagnent ?"* […] *"Bah, rien ne changera." »*

J'ai choisi ce passage car il exprime bien la peur qu'ont les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale et la confiance qu'ils ont envers la France. Plus loin, nous pouvons lire : « Mais ils ne laissent pas tout le monde jouir de la lumière et de l'eau », ce qui signifie qu'ils craignent les Allemands car ils supposent qu'ils ne leur laisseront pas beaucoup de droits et de nourriture.

Mattéo Manresa (2de 5)

« Chacun dans sa petite sphère, peut faire quelque chose.
Et s'il le peut, il le doit »

Cette phrase a profondément touché ma conscience lorsque je l'ai lue. À sa lecture, je me suis sentie concernée et quelque chose m'a poussée à la relire plusieurs fois, tant cette citation est forte et puissante.

Si j'avais vécu dans ces années noires, à la place d'Hélène, j'aurais peut-être écrit, tous les soirs, dans un journal ce que je venais de faire dans la journée. Cependant, je pense que la colère et la révolte auraient pris le dessus car il n'est jamais facile de subir. Les Juifs pendant l'Occupation étaient en effet sous une sorte de soumission et d'impuissance face aux forces françaises et allemandes qui ne les traitaient pas comme des êtres humains. Par exemple, dans le *Journal*, Hélène écrit que la 9e ordonnance allemande du 9 Juillet 1942 interdit à tout Juif de fréquenter les lieux publics comme les salles de cinéma, les musées, les stades, les jardins publics ou encore les restaurants.

D'autre part, la deuxième partie de cette loi antisémite correspond au fait que les Juifs n'ont plus le droit de se rendre dans les magasins et les commerces qu'entre 15 et 16 h. Or, les nazis ordonnent que pendant ces soixante minutes, tous les commerces doivent être fermés, tout cela dans le seul et unique but d'empêcher les Juifs d'acheter de quoi se nourrir. C'est ici l'image du comportement de l'être humain qui a une capacité aggravante à nuire et à faire appel à la cruauté envers ses confrères, alors que finalement, tous ensemble, nous formons l'Homme.

Lorsque de tels événements se déroulent, certains pensent à écrire pour espérer laisser une trace de soi et faire connaître aux autres la dure vérité de certaines périodes de l'Histoire qui nous touchent. C'est ce qu'Hélène nous demande de faire à travers cette phrase. Chaque personne voit le jour différemment et a quelque chose d'unique à nous raconter. Nous, en tant qu'humain et en tant que témoins de certaines cruautés faites aux personnes du monde entier, nous devons agir. Tout(e) seul(e) ou à l'aide des autres, nous pouvons arriver à faire quelque chose de quelque manière que ce soit.

Rossana Faruque (2de 10)

« Une jeune fille marche dans le Paris de 1942. »
(Extrait de la préface de Patrick Modiano)

Delfine Dos Santos (2de 5)

« Il s'agit de l'arrestation de son père, livré par la police française aux "questions juives" à la Gestapo, puis transféré à la préfecture de police avant d'être interné à Drancy.
Motif : son étoile jaune n'était pas cousue à sa veste. »

(Extrait de la Préface de Patrick Modiano)

Après cet événement, j'imagine qu'Hélène Berr est dans l'incompréhension et l'étonnement. Elle ne comprend pas comment il est possible d'être arrêté uniquement pour une étoile mal cousue !
Hélène regrette que la Préfecture de police ne fasse guère la différence entre les juifs « français » et les juifs « étrangers ». Malheureusement, cette situation s'envenimera au fil du temps. Dès lors, l'esprit d'Hélène Berr est brisé, sa vie tranquille d'étudiante est déchirée. La vision de son père vu comme un criminel la hante.

Axel Hotte (2de 5)

•

« Je recommence ce journal ce soir, après un an d'interruption. Pourquoi ? »

Hélène s'interroge sur la raison qui la pousse à continuer son journal après neuf mois d'arrêt. Mais en vérité, elle-même le sait, elle veut que les évènements qui se passent en France se sachent. Je pense qu'Hélène se doute des risques de se faire arrêter et donc souhaite écrire le plus d'informations par rapport aux arrestations des Juifs. Elle veut dire la vérité. On peut sentir qu'après son interruption, quelque chose a changé chez elle, on ne retrouve pas sa joie d'écrire dans son journal, cela ressemble plus à un devoir, une obligation :

« Écrire toute la réalité et les choses tragiques que nous vivons en leur donnant toute leur gravité nue sans déformer par les mots, c'est une tâche très difficile et qui exige un effort constant. »

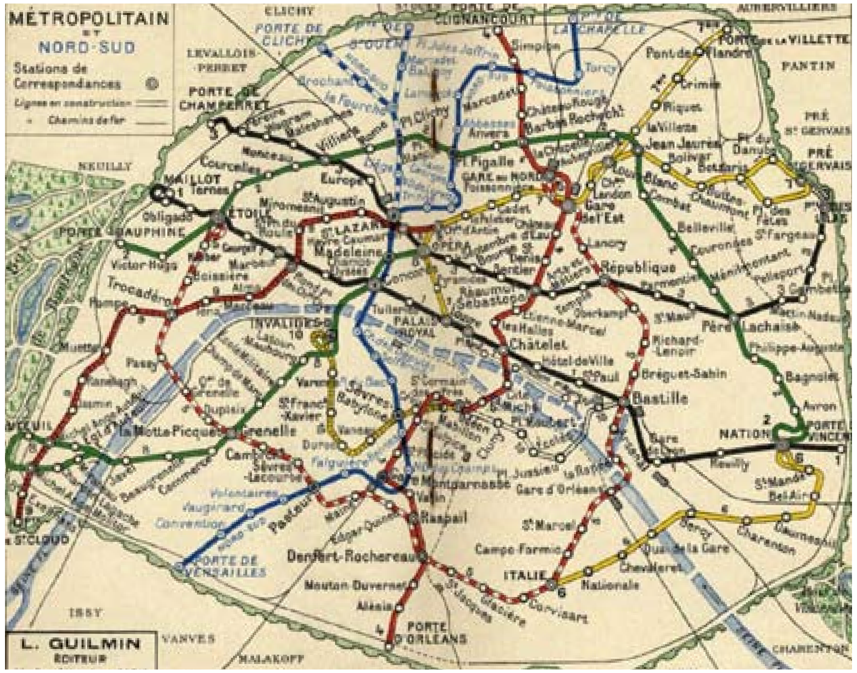
Je peux comprendre qu'écrire reste une difficulté pour Hélène et j'en conclus qu'elle semble être paralysée entre l'envie de continuer ou d'arrêter ce journal. Pourquoi l'écrirait-elle si au final personne n'est lecteur ?

J'ai choisi de dessiner Jean Morawiecki car il est une personne très importante dans la vie d'Hélène Berr, il va la soutenir pendant les difficultés qu'Hélène va traverser.
Hélène et Jean se sont rencontrés en novembre 1941 dans un amphithéâtre de la Sorbonne et se découvrent des points communs, dont leur goût pour la musique. Il sera son second fiancé. On peut aussi observer le développement de leur relation au fur et à mesure de la lecture du journal. Quand Jean s'engage dans la résistance en Algérie, Hélène se sent très seule, Jean est un pilier pour elle. C'est pour tout cela qu'Hélène décide de léguer son journal à Jean si elle se fait déporter.

Olivia Garcia (2de 10)

« Le contrôleur m'a dit : "Dernière voiture."
Alors, c'était vrai le bruit qui avait couru hier. »

À partir de 1942, date à laquelle elle commence son journal, Hélène Berr parle des restrictions que les Juifs subissent : ils n'ont plus le droit de fréquenter des lieux publics comme le théâtre, le cinéma ou les salles de sport. Malgré les restrictions, Hélène reste digne et franchit l'interdiction lorsqu'elle se rend au Luxembourg. Les transports en commun sont également réglementés. Par exemple, les Juifs sont obligés de tous se placer dans une seule rame de métro, « la dernière », ce qui les exclut et les marginalise davantage.
Un jour, Hélène décida de prendre le métro mais elle fut obligée de quitter la rame principale et d'aller rejoindre la rame du fond. Elle fondit en larme.
Le plan du métro ci-dessous rappelle le Paris dans lequel Hélène a vécu et les stations de métro qu'elle fréquentait souvent comme « Sèvres-Babylone », « La Muette », « La Motte-Picquet » ou encore « Odéon » et dans lesquelles elle prenait toujours la dernière voiture, avec les autres « étoiles jaunes ».



Plan du métro parisien en 1942. © Mémorial de la Shoah, Paris

« Les soucis reviennent peu à peu comme des nuages noirs. »

Cette phrase m'inspire le malheur. D'abord, la couleur noire est une couleur triste, sombre souvent associée au mal, au désespoir ou à la souffrance. De plus, Hélène Berr traverse une époque sombre, nourrie par des idées noires : non seulement la guerre fait rage en Europe, nuit considérablement aux Français et aux Parisiens, mais une partie entière de la population est aussi martyrisée. Les nuages, eux, se multiplient aussi vite que des bactéries, souvent le ciel en est rempli. Les Juifs eux aussi sont considérés comme des « bactéries » dans la vision du monde nazie, la *Weltanschauung*. Hélène a réussi à surmonter certains de ses problèmes quotidiens, mais d'autres, bien pires, se profilent à l'horizon, petit à petit, comme « des nuages noirs ».

Romain Gasiglia (2de 10)

•

« Quand j'ai lu la suscription "Berr Raymond, matricule 11943, Camp de Drancy", je n'ai pas compris – par moments, il y avait des éclairs de compréhension. »

Cet extrait m'a marqué car le propos est violent. En le lisant, je pense avoir réagi de la même manière qu'Hélène, je suis resté abasourdi et après plusieurs relectures du passage, j'ai compris. Son père vient de se faire arrêter. La façon dont elle a réagi montre à quel point elle a été bouleversée et qu'elle ne s'attendait pas à cette nouvelle.

« La première fois où je me suis éveillée et que j'ai vu la lumière du matin à travers les volets, brusquement l'idée que papa n'aurait pas son petit déjeuner […] *m'a causé une peine immense. »*

Ce moment a été comme un électrochoc pour elle, c'est là qu'elle a compris la dure réalité de l'Occupation. Ce n'est pas parce qu'elle fait partie d'une classe sociale aisée qu'elle ne risque pas l'arrestation et la déportation.

Mathias Collas-Jourdan (2de 5)

« Et toujours j'essaie de faire ce pénible effort de raconter. Parce que c'est un devoir, c'est peut-être le seul que je puisse remplir. Il y a des hommes qui savent et qui se ferment les yeux, ceux-là, je n'arriverai pas à les convaincre, parce qu'ils sont durs et égoïstes, et je n'ai pas d'autorité. Mais les autres, ceux qui ne savent pas, et qui ont peut-être assez de cœur pour comprendre, ceux-là, je dois agir sur eux. »

J'ai choisi ce passage pour le message qu'il transmet et les mots forts utilisés qui personnellement m'ont touché. Hélène explique clairement dans ce paragraphe que ce journal possède maintenant un objectif bien différent de celui du départ, car il a pour objectif de raconter l'atrocité de cette période et de sensibiliser ses futurs lecteurs, de leur faire prendre conscience. Pour représenter ce passage du texte selon ma vision, j'ai dessiné une métaphore de ce passage. Nous trouvons en effet différents éléments métaphoriques dans ce dessin : l'oiseau symbolise Hélène, peut-être même son âme, et le morceau de papier, son journal, autrement dit sa mémoire. L'étoile accrochée à son ventre renvoie à l'étoile jaune imposée le 7 juin 1942, symbolisant ses origines juives. On peut mettre en parallèle la chaine accrochée à la patte de l'oiseau, montrant son manque de liberté, dont il se défait malgré tout en prenant son envol.

« Ce n'est pas par la guerre que l'on vengera les souffrances : le sang appelle le sang, les hommes s'ancrent dans leur méchanceté et dans leur aveuglement. »

Cet extrait nous donne une vision propre de la méchanceté humaine et la manière dont elle naît et perdure dans le temps. Selon moi, le mal peut venir et évoluer à partir de différentes choses. Le plus simple des prétextes peut conduire à de très graves conséquences.
Le mal naît de la haine, de l'entêtement, de l'aveuglement et de la colère, il nous écarte du bien en nous corrompant par de mauvaises idées, des allusions et des critiques vis-à-vis des autres. Mais le mal n'a pas de conséquences seulement sur la personne mais également sur son entourage et sur ses victimes. Il peut faire naître des querelles qui peuvent devenir meurtrières selon le degré de souffrance qu'elles engendrent.
Comme nous l'a très bien présenté Hélène, nous ne pouvons pas guérir une blessure en en faisant une autre, cela n'a pour seul effet que d'augmenter cette colère et cette haine. Nous ne finissons pas une guerre en en créant une autre mais en instaurant une paix durable. Car c'est ainsi que nous évoluerons ensemble et que nous pourrons vivre paisiblement.

Sami Haddaoui (2de 10)

•

« La bibliothèque était morose et froide. Impression de solitude. Il n'est pas venu, et cela m'a donné un avant-goût de ce que ce serait quand il ne serait plus là. »

Cette phrase m'inspire beaucoup de chagrin pour Hélène Berr car son fiancé ne l'a pas rejointe. C'est un moment de solitude qu'éprouve Hélène. Sans J. M., la bibliothèque est morose et froide à ses yeux. Ça me fait beaucoup de peine pour Hélène car les moments de solitude ne sont pas souvent les meilleurs surtout quand on était impatient de retrouver une personne qui finalement ne vient pas. Donc je comprends parfaitement le ressenti d'Hélène, sa déception, sa tristesse, son angoisse…

Louna Quentin (2de 5)

« L'inspecteur a affirmé que Papa aurait été relâché si son étoile avait été bien cousue. […] *J'ai protesté. Maman aussi ; elle a expliqué qu'elle l'avait installée à l'aide d'agrafes et de pressions pour pouvoir la mettre sur tous les costumes.*
L'autre a continué d'affirmer que c'était cela qui avait causé l'internement. »

En lisant le journal d'Hélène Berr, j'ai voulu représenter le moment où son père, Raymond Berr, se fait arrêter par la police française car il avait juste agrafé son étoile jaune alors que les lois allemandes imposaient de coudre l'étoile au costume.
Il a donc été arrêté le 23 juin 1942 à Paris au siège des établissements Kuhlmann, où il travaillait en tant que vice-président directeur général, puis envoyé à Drancy.
J'ai voulu représenter ce moment car, selon moi, c'est l'un des moments forts du journal car la famille Berr a ensuite eu une autre vision du monde et du danger auquel ils étaient désormais sans cesse confrontés.
Par conséquent, j'ai dessiné au premier plan le visage de Raymond Berr avec à sa droite un panneau indiquant « Drancy ». Et au second plan, j'ai dessiné l'étoile jaune qui représente la cause de son arrestation.

Maëva Martins (2de 5)

« Chez Mme Jourdan, j'ai rencontré […] *avec qui nous avons discuté la question de l'insigne. À ce moment-là, j'étais décidée à ne pas le porter. Je considérais cela comme une infamie et une preuve d'obéissance aux lois allemandes.*

Ce soir, tout a changé à nouveau : je trouve que c'est une lâcheté de ne pas le faire, vis-à-vis de ceux qui le feront. Seulement, si je le porte, je veux toujours être très élégante et très digne, pour que les gens voient ce que c'est. Je veux faire la chose la plus courageuse. Ce soir, je crois que c'est de le porter. Seulement, où cela peut-il nous emmener ? »

Mon choix s'est porté sur ce passage car je trouve intéressantes et honorables les raisons pour lesquelles Hélène Berr a brutalement changé d'avis sur le port de l'étoile jaune.
Déterminée à ne pas subir cette humiliation, ce déshonneur de devoir s'identifier par une étoile, elle compte tout d'abord s'y opposer, mais après discussion, son ouverture d'esprit l'amène à changer d'opinion, elle décide brusquement, grâce à sa force de caractère et ses valeurs, d'être solidaire des siens, tout en restant fière de ce qu'elle est. Ainsi, elle portera l'étoile tout en s'interrogeant malgré tout sur l'issue de ce geste.

« Car comment guérira-t-on l'humanité autrement qu'en lui dévoilant d'abord toute sa pourriture, comment purifiera-t-on le monde autrement qu'en lui faisant comprendre l'étendue du mal qu'il commet ? »

Cette phrase illustre très bien ce qu'Hélène Berr a réussi à faire grâce à son livre. Elle nous fait partager son quotidien à travers son journal, toute l'atrocité que le peuple juif a subi, mais vu de l'intérieur.
Elle témoigne de son histoire, du mal qui a été fait pour que les consciences se réveillent, afin que plus jamais, cela ne se reproduise et que chacun réalise le mal qui a été fait au peuple juif, avec l'espoir que le fait de montrer, de témoigner de toute cette atrocité, puisse apaiser et quelque part soigner les victimes et les populations à ne jamais réécrire cette histoire.

Clara Martinat (2de 5)

« Les amitiés qui se sont nouées ici, cette année, seront empreintes d'une sincérité, d'une profondeur et d'une espèce de tendresse grave que personne ne pourra jamais connaître. C'est un pacte secret, scellé dans la lutte et les épreuves. »

J'ai réalisé le dessin ci-contre qui, selon moi, illustre très bien cette citation. Sur ce dessin, nous pouvons observer un chemin représentant la vie. La lutte et les épreuves par lesquelles nous avons pu passer sont représentées par les pierres et les barrières qui nous ont parfois empêchés d'avancer.
À droite du chemin, on voit un panneau qui représente les questionnements qui peuvent nous traverser tout au long de notre vie. Plus loin, le long de la route, nous pouvons apercevoir deux mains s'effleurant. Elles représentent deux amis et l'idée du pacte. De plus, la complémentarité et la complicité sont représentées par le yin et le yang sur les ongles des mains.
Ensuite, au bout de ce sentier, nous pouvons apercevoir un cœur mélangé au symbole infini. Ce dessin représente l'amitié tendre, sincère, profonde et éternelle, scellée à jamais. Enfin, nous pouvons lire trois citations qui signifient beaucoup pour moi :

« Ce qui importe dans une amitié, c'est la sincérité. »
« Les vrais amis sont comme les étoiles, on ne les voit pas tout le temps, mais on sait qu'ils sont toujours là. »
« L'amitié améliore le bonheur, apaise la misère, double la joie et divise la peine. »

Ces citations sont très fortes et représentent parfaitement les vertus de l'amitié.

Cassandra Lobo (2de 10)

•

« Je n'ai pas peur de la mort, en ce moment, parce que je pense que quand je serai devant, je ne penserai plus. »

On peut ressentir qu'elle a perdu sa peur de la mort, de se faire tuer, tellement ce qu'elle vit est horrible. Je me rends compte de tous les traitements ignobles qu'elle subit à cause des Allemands.

Sabri Lakhdouri (2de 5)

« Ce matin, Papa a envoyé son étiquette vestimentaire. Maman a lu la liste en pleurant, car il demande beaucoup de tricots et de grosses choses. Plus elle descendait, plus sa voix se brisait, c'était désespérant. »

J'ai choisi ce passage du mardi 30 juin 1942 parce qu'il m'a beaucoup touché. Ces lignes nous donnent une idée générale sur la souffrance des Juifs à cette époque à Drancy.
Chaque semaine, il y avait des dizaines de Juifs arrivant à Drancy, en attente d'un départ vers Auschwitz. Les internés ont dû s'habituer à vivre cette douleur et cette souffrance. Dans les chambrées, entassés par dizaines, ils étaient couchés sur des planches ou à même le ciment, sans paillasse ni couverture. En guise d'alimentation, ils recevaient chaque jour 250 grammes de pain et de la soupe sans légumes, bue dans des récipients de fortune qu'ils partageaient à plusieurs.
Les internés n'avaient aucune activité, sauf quelques corvées exigées pour l'entretien du camp. Les sorties de la chambrée étaient réduites à une heure par jour, escalier par escalier. Les conditions sanitaires étaient rudimentaires, la dysenterie rôdait. Pour se laver, les détenus n'avaient que vingt robinets à leur disposition. La vermine se multipliait, les internés étaient dévorés par les poux et les punaises. Les fenêtres fermaient mal et le vent s'engouffrait dans les chambrées. En hiver, le chauffage était nettement insuffisant. Pour tout acte d'indiscipline, un interné pouvait être condamné à quelques jours de cachot après avoir eu la tête rasée. C'était une situation désespérante, dans l'attente d'un enfer encore plus effroyable.

Mohamed Aziz Lahbib (2de 5)

•

« J'ai eu un mot malheureux en disant que cela se paierait, elle a répondu : "Oui, mais ceux qui sont morts ne revivront pas." »

J'ai choisi cette phrase car Hélène dit cela sur le coup de l'énervement et de la colère. En prononçant cette phrase, elle blesse moralement son amie et celle-ci lui répond que c'est trop tard, ils ne reviendront pas, les mort sont morts et les venger ne les fera pas revenir.

« Je me force à le faire, parce que je veux me souvenir de tout. Je note les faits, hâtivement, pour ne pas les oublier, parce qu'il ne faut pas les oublier. »

Cette phrase est mise en évidence au dos du livre, sur la quatrième de couverture et elle explique pourquoi Hélène Berr a écrit ce journal. Et grâce à ce livre qui a été écrit au moment des faits, pendant près de deux ans, on peut s'imaginer à quelle point la vie d'un Juif était dure et difficile.

J'ai réalisé le dessin ci-dessous pour représenter cette phrase. Ce dessin représente Hélène Berr en train d'écrire son journal par plaisir, pour raconter son histoire ou pour ne pas oublier tout ce qui se passe autour d'elle, toutes ses épreuves.
À l'origine, Hélène Berr n'écrit pas son journal pour nous, mais simplement pour se souvenir de ce qui lui arrive au moment où elle écrit comme elle dit dans son journal « Je note les faits, pour ne pas les oublier. »

Loïc Mallard (2de 10)

Les passages qui m'ont le plus marquée dans ce livre sont ceux des derniers jours qu'Hélène et Jean passent ensemble avant son départ pour rejoindre les F.F.L. :

> *« La bibliothèque fermait lorsque Jean a surgi sur le seuil, c'était comme un rêve.* [...] *Nous allons nous voir trois jours de suite. »*

> *« Lettre de Jean. Il n'est parti que ce matin. Il aurait pu venir me voir lundi. »*

Tout ce moment du journal me fait penser à une chanson que j'écoute souvent, son nom est *Before our spring*, interprétée par Jong-hyun. Certaines paroles de cette chanson m'ont beaucoup fait penser à ces passages du livre tels que : « Avant que le printemps n'arrive, avant qu'il ne fasse chaud, nous reverrons-nous ? » ou encore « Avant que le jour n'arrive, quand tout le monde est endormi, voyons-nous ». J'ai choisi ces passages de la chanson car, même si le sens de cette chanson n'a rien à voir avec le contexte du journal, ces paroles me font penser à cette période de la vie d'Hélène où elle se demandait si elle allait revoir Jean avant qu'il ne parte, ou si elle le reverrait tout simplement un jour, après la guerre.

Fatma Khorchani (2de 10)

•

> *« Mon Dieu, je ne croyais pas que ce serait si dur.*
> [...] *J'ai porté la tête haute, et j'ai si bien regardé les gens en face qu'ils détournaient les yeux. Mais c'est dur. »*

Je trouve cette phrase, qui montre le premier jour d'Hélène lorsqu'elle porte l'étoile jaune, très marquante. Hélène est une jeune femme très courageuse, qui comme elle le dit elle-même, garde la tête haute et continue de vivre sa vie dignement malgré cette période si sombre. Elle reste fière d'être juive, d'être ce qu'elle est. Elle se forge une carapace, fait comme si elle portait un masque en guise de protection face aux regards des autres.

Amandine Dauchelle (2de 10)

> *« Nous vivons heure par heure, non plus semaine par semaine. »*

Cette phrase m'a beaucoup touchée car on sent l'impact des évènements sur sa vie quotidienne mais elle arrive à trouver par l'écriture un moyen de supporter les épreuves qu'elle endure. Hélène veut faire comprendre au lecteur qu'elle s'attend au pire et à tout moment. C'est-à-dire que les Allemands, d'après elle, mais en vérité aussi la police française, viennent les chercher et les déporter, sort qu'ils réservaient à tous les Juifs. Cependant, elle vit normalement tout en faisant attention. Elle nous dit que sa vie pendant cette période avait deux aspects : d'un côté la beauté et la fraîcheur incarnée par des matinées limpides ; de l'autre, la barbarie et le mal incarnés cette fois-ci par les Allemands, l'étoile jaune...

> *« Au Luxembourg, nous nous sommes arrêtés au bord du bassin, où voguaient des dizaines de bateaux à voile. »*

J'ai choisi la photo ci-dessus, prise par mon professeur de français, Monsieur Coutant, lors d'une promenade dominicale, car nous avions évoqué en cours de français ce passage pour parler des plaisirs quotidiens d'Hélène. Cette image montre bien qu'aujourd'hui encore, comme à l'époque d'Hélène, des enfants poussent sur l'eau des petits voiliers. Le Jardin du Luxembourg occupe une place centrale dans la vie d'Hélène, elle y ressent plus que jamais la beauté du monde. On voit au premier plan une petite fille qui joue avec ces fameux « bateaux à voiles ». On remarque également que le temps est radieux, comme aimait Hélène.

Basmala Moharam (2de 10)

« Écrire, et écrire comme je le veux, c'est-à-dire avec une sincérité complète, en ne pensant jamais que d'autres liront, afin de ne pas fausser son attitude, écrire toute la réalité et les choses tragiques que nous vivons en leur donnant toute leur gravité nue sans déformer par les mots, c'est une tâche très difficile et qui exige un effort constant. »

Hélène Berr exprime dans cet extrait de son journal ce qu'est, pour elle, un écrivain. Il ne doit pas chercher à être écrivain, en déformant les choses ou sa manière de penser, il doit écrire avec pureté et sincérité, et transmettre de réelles émotions et de réels sentiments à travers des mots. Hélène Berr avait tout d'une écrivaine, dans chaque mot qu'elle écrivait de sa belle plume se dégageait une profonde honnêteté et humanité.
Peut-être que pour certaines personnes, être écrivain se résume à écrire tout et n'importe quoi sans même mener une réflexion pure sur un sujet, mais pour Hélène ce n'est pas cela. Ça ne doit pas être ça.

Ce tableau de Wehrschmidt illustre, selon moi, la définition d'Hélène. En effet, par le titre du tableau, nous pouvons déduire que la femme peinte écrit une lettre d'amour, elle a l'air de chercher les bons mots pouvant exprimer sa pensée.

The love letter. Tableau de Daniel Albert Wehrschmidt.

L'amour est un sentiment vif, pur et sincère. Une lettre d'amour doit donc faire ressentir ce sentiment si unique à travers des mots. Mais il faut bien choisir ces mots-là, pour que le lecteur se sente concerné.
C'est ainsi que devraient écrire tous ceux qui se disent écrivains, car rien n'est plus vrai que ce que l'on ressent. Les mots choisis pour émouvoir le lecteur doivent avoir leur importance.

« Car comment guérira-t-on l'humanité autrement qu'en lui dévoilant d'abord toute sa pourriture, comment purifiera-t-on le monde autrement qu'en lui faisant comprendre l'étendue du mal qu'il commet ? »

Cette phrase d'Hélène Berr mérite d'être relevée. Hélène Berr écrit souvent qu'il est important d'écrire, de laisser une trace aux autres et à ceux qui arriveront après elle.
Il est important de se souvenir, d'avoir un devoir de mémoire, de savoir ce qui doit être su. Certains humains sont cruels, par leurs actes ou par leurs personnalités. Ceux-là, Hélène refuse d'essayer de les changer, elle ne s'en sent pas capable. Mais elle sait qu'elle peut changer d'autres personnes dans ce monde qui peuvent avoir assez de cœur pour se souvenir. Pour que l'humanité devienne réellement humaine, il faut lui faire prendre conscience de ce qu'elle fait, en lui montrant que chaque acte a ses conséquences et que ces conséquences peuvent être affreuses.

C'est important de laisser une trace, mais il faut qu'elle change quelque chose dans ce monde. Hélène Berr a laissé une trace, et elle a changé l'état d'esprit de beaucoup de personnes et a témoigné des affreux événements de la Seconde Guerre mondiale.
Elle est immortelle et continuera de marquer les esprits car, comme elle l'écrit le 30 novembre 1943 :

« La seule expérience de l'immortalité de l'âme que nous puissions avoir avec sûreté, c'est cette immortalité qui consiste en la persistance du souvenir des morts parmi les vivants. »

Ornella Neri (2de 10)

« À ce moment-là, j'étais décidée à ne pas le porter. Je considérais cela comme une infamie et une preuve d'obéissance aux lois allemandes. Ce soir, tout a changé à nouveau : je trouve que c'est une lâcheté de ne pas le faire, vis-à-vis de ceux qui le feront. »

J'ai choisi cet extrait du journal car c'est l'un des rares passages du début du livre où Hélène parle de la façon dont les Allemands traitent les Juifs.
Elle est tiraillée entre deux sentiments : ne pas obéir aux ordres des Allemands pour ne pas montrer à ses amis qu'elle est juive, ou être solidaire envers le peuple juif. Elle choisit finalement de porter l'étoile, en espérant rester digne et élégante. Je trouve que c'est courageux de sa part car elle fait preuve d'audace en soutenant les siens. Je pense que certaines personnes n'auraient pas eu le même courage qu'Hélène et qu'elles auraient choisi de ne pas porter l'étoile pour ne pas faire face au regard des autres.
Je trouve que l'image ci-contre illustre bien cet extrait, car on pourrait penser que les deux filles portant l'étoile au devant de l'image sont Hélène Berr et sa mère entendant la phrase écrite dans le journal :

« Ce matin, je suis partie avec Maman. Deux gosses dans la rue nous ont montrées du doigt en disant : "Hein ? T'as vu ? Juif." »

Ce qui prouverait qu'Hélène a décidé de porter l'étoile pour soutenir les autres Juifs malgré les regards déplacés qui pourraient se poser sur elle.
Au deuxième plan de l'image, on peut voir une femme, non juive, qui a l'air d'être une femme aisée, qui se retourne pour regarder les deux femmes juives. On peut imaginer qu'elle les critique en disant qu'elles n'avaient pas le droit d'être là parce qu'elles étaient juives, car dans son journal, Hélène nous raconte que beaucoup de personnes l'ont dévisagée et l'ont montrée du doigt, comme dans ces extraits :

« J'ai entendu "C'est écœurant". Il y a eu d'abord deux petites filles avenue de La Bourdonnais qui m'ont montrée du doigt. Puis, au métro à l'École Militaire, le conducteur m'a dit "Dernière voiture". »

Mais les jeunes filles gardent le sourire et rigolent entre elles car elles veulent montrer que les regards et les critiques ne les atteignent pas, comme l'a fait Hélène Berr.

Laurine Nicolas (2de 10)

Femmes juives portant l'étoile jaune obligatoire à Vienne, Autriche, 1941.

•

« Quinze mille hommes, femmes et enfants au Vél' d'Hiv, accroupis tellement ils sont serrés, on marche dessus. »

« Il y a là des malades arrachés à l'hôpital, des tuberculeux avec la pancarte "contagieux" autour du cou.
Les femmes accouchent là. »

Ces extraits du mardi 21 juillet 1942 m'ont marqué et choqué.
Je les ai choisis car ils me permettent de me mettre à la place des personnes qui sont parties dans des camps et de voir l'horreur endurée. Je pense que ces passages représentent bien l'aspect du devoir de mémoire que représente ce journal. Il ne faut jamais oublier ces hommes, ces femmes, ces enfants qui ont péri.

Diego Carvalho Dos Santos (2de 10)

Vue du Palais du Luxembourg, siège du Sénat.

« Après le cours, nous sommes allés rue de l'Odéon puis au Luxembourg ; jusqu'à cinq heures, je suis restée assise sur un banc sous les marronniers de la grande allée. »

Cette phrase m'inspire de la joie parmi de nombreux moments de tristesse et de peur. Hélène se permet tout de même un peu de liberté et d'évasion après les cours.
Elle va au Luxembourg avec Jean Morawiecki, son fiancé rencontré à l'université. Hélène aime bien venir dans ce jardin public pour passer un bon moment, discuter avec ses amis ou boire une citronnade. Jean et Hélène se comportent comme de jeunes gens heureux, affichent leur joie de vivre malgré leurs angoisses quotidiennes.
Ils adorent parler pendant des heures de la nature, leur passion commune pour la littérature et la musique qu'elle prend plaisir à écouter, à jouer et à partager. Ils profitent pleinement de ces rares moments de liberté et de complicité.

« Nous sommes allées, Denise, Nicole et moi rue de Téhéran nous faire inscrire à ce patronage. »

Ce passage m'a beaucoup marquée car Hélène Berr a toujours fait preuve de courage, de lucidité, de bravoure. J'admire sa force de caractère, son envie de vivre malgré cette période très sombre de l'histoire. Elle reste lucide car elle sait que la menace est là, elle sait aussi que de plus en plus de gens qu'elle connaît sont déportés ou morts.
Au lieu de fuir, elle reste et s'engage encore plus dans le bénévolat afin d'apporter son aide et son soutien aux personnes qui en ont besoin. Elle se consacre au sauvetage des enfants orphelins ainsi qu'à leur placement dans des familles. Elle est déterminée, elle croit toujours que le bien triomphera sur le mal. Elle ne se plaint jamais et n'abdique pas.

Julie Rafaillac (2de 5)

•

« Si cela m'arrive, si ces lignes sont lues, on verra bien que je m'attendais à mon sort ; pas que je l'avais accepté d'avance, car je ne sais pas à quel point peut aller ma résistance physique et morale sous le poids de la réalité, mais que je m'y attendais. »

Cette phrase soulève chez moi beaucoup de sentiments. Je ressens de la tristesse, de l'empathie et je trouve cela très touchant car nous savons le destin d'Hélène et ce qu'il s'est passé.
Dans cette phrase, elle dit qu'elle ne l'a pas accepté d'avance, donc Hélène profite de chaque moment présent. Elle emploie aussi un mot poignant qui est « mon sort ». Ce terme signifie qu'elle n'a plus d'espoir et que son destin est de mourir. Comme dans une tragédie, elle est écrasée par ce sort.
Hélène mentionne aussi qu'elle ne sait pas jusqu'où peut aller sa résistance physique et morale. Cette phrase a une résonnance toute particulière, lorsqu'on sait qu'Hélène meurt malade et épuisée à Bergen-Belsen où elle contracte le typhus. Un matin, ne pouvant pas se lever à l'heure de l'appel, elle est battue à mort par une gardienne.

Hugo Soullard (2de 5)

« Mon Dieu, je ne croyais pas que ce serait si dur.
J'ai eu beaucoup de courage toute la journée. J'ai porté la tête haute, et j'ai si bien regardé les gens en face qu'ils détournaient les yeux. Mais c'est dur. »

J'aimerais vous parler de ce passage marquant dans le *Journal* d'Hélène Berr. Pour moi, le port de l'étoile jaune fait partie des choses horribles mises en place par les nazis et appliqué par le régime de Vichy. Pour moi, catégoriser une partie de la population comme inférieure est une chose inhumaine car tous les hommes naissent libres et égaux et devraient pouvoir faire librement ce qu'ils veulent. Ce signe distinctif marque et expose les Juifs à une forte discrimination.
À partir du 7 juin 1942, ils étaient obligés de coudre l'étoile sur le côté gauche de leur vêtement au niveau du cœur, sous peine d'amendes et de sanctions qui pouvaient les mener à la déportation. Cette étoile jaune a permis aux nazis de pouvoir influencer les Français non juifs sur l'opinion qu'ils avaient des Juifs et de les rejeter. On le voit bien dans les réactions qu'entend Hélène comme cette phrase des enfants qui la montrent du doigt en disant : « Hein ? T'as vu ? Juif. »
Je trouve aussi remarquable que certaines personnes aient eu le courage de mettre leur vie en danger afin de pouvoir aider, sauver des Juifs et ainsi préserver une part d'humanité.

Maxime Vandemal (2de 10)

« L'inspecteur a affirmé que Papa aurait été relâché si son étoile avait été bien cousue, car l'interrogatoire avenue Foch s'était bien passé. J'ai protesté. Maman aussi ; elle a expliqué qu'elle l'avait installée à l'aide d'agrafes et de pressions pour pouvoir la mettre sur tous les costumes.
L'autre a continué d'affirmer que c'était cela qui avait causé l'internement : "Au camp de Drancy, elles sont cousues."
Alors, cela nous a rappelé qu'il allait à Drancy. »

Lorsque j'ai lu ce passage, j'ai pensé à la chanson *Bird set free* de Sia qui, selon ma propre interprétation, parle d'un oiseau que l'on a rabaissé, qui « avait une voix, mais qui ne pouvait pas chanter » (« Had a voice, had a voice but I could not sing »), qui « ne veux pas mourir » (« I don't wanna die, I don't wanna die »).
Cette chanson m'a fait penser au père d'Hélène dans le sens où l'Oiseau de la chanson serait Raymond Berr, lors de son internement à Drancy. Les internements et déportations des Juifs les ont rabaissés, traités comme des moins que rien, alors qu'ils sont des êtres humains comme les autres.
Raymond Berr avait un poste haut placé dans son entreprise, ce qui implique qu'il avait « une voix », mais cela ne lui a pas permis de se défendre, de chanter comme l'Oiseau (« But I could not sing »). Au fur et à mesure du temps qui passe à Drancy, Hélène nous décrit que son père est de moins en moins optimiste, je pense qu'à ce moment il a peur d'être déporté, il sait qu'il peut l'être à n'importe quel moment, mais qu'il ne veut pas mourir. Ce qui explique la citation de la chanson de Sia, « I don't wanna die, I don't wanna die » (« Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir »).

Emma Pottier (2de 10)

CORRESPONDANCES

Portrait d'Hélène Berr.

Lettre de Jean Marowiecki à Hélène Berr

Chère Hélène,

Je t'écris ces mots maintenant, pour te dévoiler ce que j'ai pensé de toi la première fois où j'ai croisé ton regard...
Je me baladais dans les rues de Paris un beau jour ensoleillé, le vent soufflait vers le nord, les enfants aux visages souriants couraient dans les parcs, je me dirigeais vers la Sorbonne, pour suivre mes cours.
Je trouvais cette journée banale, jusqu'au moment où je t'ai vue, avec tes yeux marrons, ta jolie tenue et tes cheveux soyeux. J'ai été chamboulé d'émotions : j'ai ressenti de la joie et de l'émerveillement en moi à ce moment-là. Voir une femme, aussi souriante, gracieuse et pleine de charme, a égayé ma journée.
Je suis donc venu te parler. Nous avons discuté un petit moment, tu m'as fait part de tes projets d'études, de tes objectifs dans la vie pour devenir professeure et ce que tu aimais faire de tes journées comme le violon, l'anglais et plein d'autres choses encore.
Tu es une femme ambitieuse et indépendante, c'est ce que j'ai vraiment apprécié chez toi. Tu étais tellement gentille et bienveillante, que je ne voulais plus te quitter, je voulais rester avec toi le plus longtemps possible. J'ai vu en toi une femme extraordinaire qui méritait d'être aimée sincèrement.
Le temps a fait que nous avons dû nous quitter mais je me demande encore si tu penses à moi, comme je le fais. Chaque jour, chaque nuit depuis notre première rencontre, je ne cesse de me rappeler ta douce beauté.
J'espère te revoir bien vite.

Jean Morawiecki

Giulia Frugolo (2de 5)

Lettre de Jean Marowiecki à Hélène Berr

Chère Hélène,

J'ai aimé passer du temps avec toi hier. Notre première rencontre s'est déroulée il y a peu de temps. Depuis ce jour, je ne rêve que de ce magnifique visage ébloui par la lumière du jour.

Tu as raison, les mots manquent, le cœur est rempli d'amour. Je cherchais cette jeune fille intelligente, tendre et cultivée, et comme par enchantement, tu es apparue ! Dans tes yeux, je voyais à quel point tu aimais mon beau visage et mes yeux gris. Et ces adieux l'autre soir dans le métro m'ont fait comme une déchirure dans le cœur.

Lorsque tu recevras cette lettre, tu entendras ces chants d'oiseaux, qui te feront penser à l'amour que je ressens pour toi. Je veux que tu saches que ton joli prénom est ma force et mon bouclier de tous les jours. Ce prénom, Hélène, résonne un peu plus chaque jour dans mon âme.

Je veux passer du temps avec toi, me promener avec toi, rire avec toi et te regarder pendant des heures. Je veux te sentir à mes côtés le jour comme la nuit, car je veux tant que tu sois heureuse.

Jean

Macha Lekami (2de 10)

Lettre de Jean Marowiecki à Hélène Berr

à Paris, le 20 avril 1942,

Chère Hélène,

Je vous écris pour vous dire que j'ai passé une agréable journée à vos côtés. Les chances de se croiser étaient infimes mais cela est arrivé et j'en suis ravi.
Surtout heureux de vous avoir proposé d'écouter de la musique. Cette cantate de Bach, ce concerto pour clarinette et surtout ce magnifique orchestre de Mozart que nous avons écoutés sont et resteront les œuvres de notre rencontre, tout comme ce lieu, la Maison des lettres, à la Sorbonne, rue Soufflot.
Vous savez, Hélène, dès le premier instant où j'ai croisé votre regard, j'ai immédiatement su que la femme qui saurait me rendre heureux, était là devant moi en train de réviser ses cours.
Vous me faites tout bonnement penser à un lys blanc, vous savez, cette fleur douce comme la clarté de votre peau. Son élégance est pareille à votre manière de vous exprimer et enfin sa pureté est tout comme votre bel état d'esprit.
Quand je suis avec vous, j'oublie un peu la guerre et ses privations. Votre sourire me remplit de joie et de lumière. Je n'ai point de mots tant mon attirance pour vous est grande. Il me tarde d'en connaître davantage à votre sujet.
J'aimerais fort vous revoir et espère une prochaine rencontre.

Bien à vous.

Jean M.

Lucie Jahan (2de 10)

Lettre de Jean Marowiecki à Hélène Berr

30 avril1942,

Chère Hélène,

Je t'écris cette lettre pour te dire ce que je n'ai pas osé te dire en face, tout à l'heure à la bibliothèque.
Tu étais assise à une table en train de lire un petit livre en anglais, tu étais si prise dans ta lecture que tu n'avais même pas remarqué que je te regardais depuis longtemps. Je vais être honnête, je t'admirais pendant tout ce temps.
Ta façon si délicate de tourner les pages de ton livre, ton regard si émerveillé par la riche histoire que tu lisais me fascinaient. Ta peau avait l'air si douce et si lisse comme du velours.
J'ai donc eu le courage de venir enfin te voir, tu étais encore plus belle et parfaite de près, je n'avais jamais vu une si belle jeune femme. Ta voix est angélique, elle pourrait m'endormir comme une berceuse que l'on chante aux enfants. J'aime aussi la façon dont tu souris légèrement quand tu rougis. Je t'ai trouvée parfaite au premier regard je n'ai jamais ressenti cela auparavant
Tu es si intelligente, si cultivée que j'en suis chaque jour plus impressionné. Quand tu es avec moi, j'ai la sensation de voir un ange.
Je vais arrêter cette lettre ici même si je pourrais continuer encore longtemps à te décrire.

Je pense bien à toi et je me languis déjà de te revoir.

Jean

Ana Ribeiro Da Costa (2de 5)

Lettre de Jean Marowiecki à Hélène Berr

Paris, le 2 mai 1942,

Chère Hélène,

La dernière fois, lorsque nous nous sommes rencontrés, je vous ai trouvée, pour être honnête, très charmante. J'ai aimé votre sourire angélique et vos traits juvéniles. De plus, vous êtes une femme intéressante, intelligente et avec qui parler de culture est très agréable car la vôtre est exemplaire.

De plus, nous avons en commun cette passion pour la lecture, ce qui me ravit au plus haut point. Je trouve que le courant est très bien passé entre nous et que nous avons beaucoup de points en commun.

J'ai passé un très bon moment en votre compagnie à Aubergenville et j'espère avoir le plaisir de vous revoir très bientôt.

Amitiés,

Jean

Adriano Petolla (2de 5)

Lettre de Jean Marowiecki à Hélène Berr

le 10 juillet 1942,

Ma chère Hélène,

En cette mauvaise période, il y a une lumière qui s'illumine et scintille chaque jour dans Paris et cette lumière, c'est vous. Depuis que je vous ai vue à la Sorbonne, je ne pense qu'à vous, je sais que vous êtes juive et je n'ignore pas que votre père s'est déjà fait arrêter.
Je serai toujours là pour vous, je veux vous aider et ne pas vous perdre. Je tiens énormément à vous. Je sais ce que vous pensez et vous allez me dire de ne pas me presser trop vite. Je vois en vous une beauté et un charme que je n'ai jamais perçus chez aucune autre femme. Vous êtes resplendissante, intelligente, tout ce que j'aime. Vous êtes passionnée de littérature, de musique et de la nature, tout comme moi. Je veux le meilleur pour vous.
J'aimerais qu'on se revoie car qui sait de quoi sera fait demain ? Je veux être avec vous et rien que vous.
Je vous adresse mes plus sincères pensées et j'espère obtenir de vous une réponse favorable, pour que l'on se revoie prochainement.

Jean Morawiecki

Anaïs Simoes Cardao (2de 10)

Portrait de Raymond, père d'Hélène Berr,
interné au camp de Drancy sous le matricule 11943.

Lettre de Raymond Berr à sa famille

Camp de Drancy,
mercredi 30 Juin 1942,

Ma chère petite famille,

Aujourd'hui, j'ai encore vécu la même journée ennuyeuse qu'hier.
Le matin, réveil à 7 h avec mes camarades de chambre. Appel à 8 h dans la grande cour qui est entourée de trois grands immeubles. Il y a deux jours, M. Muller (un camarade de chambre) était fiévreux et ne pouvait pas se lever. Les Allemands n'ont pas cherché à comprendre et l'ont directement déporté. Autant dire qu'ils ne blaguent pas ici.
De 8 h à 11 h, on se promène et on discute tranquillement car il n'y a véritablement rien à faire. Pendant la promenade, nous observons toutes sortes de fleurs et surtout, nous épluchons des *potatoes*.
À 11 h 30, nous mangeons de la soupe. Aujourd'hui, c'était soupe de tomate. Les gardiens ne nous donnent pas d'eau car, disent-ils, « il y a de l'eau dans la soupe, ne vous plaignez pas ».
Après avoir mangé, et jusqu'à 17 h 30, en attendant le dîner, je joue aux dames, au Diamino et au Bridge même si je n'aime pas ça. Si je fais une sieste, je n'aurai pas envie de dormir et je serai fatigué le lendemain.
Le coucher s'effectue à 20 h 30, j'ai dû m'habituer aux ronflements et à l'absence de volets. Jusqu'ici, j'étais aveuglé par le clair de lune mais maintenant je commence à m'en accomoder.

J'espère que je ne vous manque pas trop. En tout cas, pour ma part, il n'y a pas une seconde où je ne pense pas à vous.
J'espère naturellement vous revoir bientôt.

D'ici là, portez-vous bien, je vous embrasse fort.

Raymond Berr

Johan Emmanuelli (2de 10)

Lettre de Raymond Berr à sa famille

Camp de Drancy,
30 juin 1942,

À ma femme Antoinette
et ma fille Hélène,

Cela dure maintenant depuis plus d'une semaine, mes journées sont longues, fatigantes et déprimantes. Vous me manquez aussi terriblement, vous ma famille, et Aubergenville, notre foyer.
Ce camp a une apparence sinistre et lugubre qui est amplifiée par la noirceur et le constant sentiment de remords ainsi que la sensation d'être une créature à la vue de tous depuis les miradors. Le bâtiment est en forme de U, dont les deux pointes sont reliées par un long et grand grillage sécurisé par de nombreux gardes français et allemands nous insultant, nous dévisageant et nous dévalorisant sans cesse, interdisant l'accès vers l'extérieur.
Lors de mon arrivée dans cette prison, on m'a retiré toutes mes affaires jugées dangereuses ainsi qu'une partie de mon argent, puis on m'a présenté une caisse possédant quelques maigres provisions, comme des pommes de terre, des *potatoes* à éplucher et des biscuits gelés immangeables, qui pourraient à peine faire tenir l'un d'entre nous plus d'une semaine.
Je réside actuellement dans une chambre vide aux murs faits de béton, avec bon nombre de mes semblables avec lesquels nous avons pu discuter de notre vie passée. Nous sommes confinés à environ cinquante internés dans des chambres aux maigres propriétés.
Je ne dors que très peu la nuit, à cause des douleurs que me procurent mon dos au contact du sol, ainsi que les gémissements et les ronflements de mes camarades. Les volets sont en piteux état, donc il fait froid à en devenir malade et la lumière de la lune ne cesse de m'aveugler. De plus, nous dormons sur des planches, voire même parfois sur du ciment froid.
Le matin, le réveil est à sept heures. Un appel est effectué à huit heures, puis une promenade est permise de huit heures à dix heures ; les sorties en dehors de notre chambre sont très peu fréquentes.

Il arrive de plus en plus souvent que des hommes meurent de faim, de froid ou de maladies causées par le manque de soin, et des suicides ont déjà eu lieu. Des hommes sautent de leur fenêtre par crainte de ce qui pourrait leur arriver… Lorsqu'on ne reste pas confinés dans notre chambre à jouer pour faire passer le temps, aux dames, aux dominos, ou encore au bridge, on nous fait faire des tâches d'entretien du camp, car ce camp est infâme.
Je vis dans une saleté et une puanteur constantes. Le manque d'hygiène est déplorable. J'ai déjà eu l'occasion d'apercevoir une grande quantité de rats et d'insectes se déplaçant librement dans nos couloirs, nos chambres et la cour. Pour nous laver, nous avons un accès limité une fois par semaine aux robinets, ce qui déclenche des bagarres ou des disputes, sans oublier le fait qu'ils sont mixtes et à découvert. De même, les toilettes possèdent des heures fixes d'ouverture et de fermeture.
Notre premier repas est à onze heures. Suite à ça, nous avons une heure au grand maximum de sortie dans la cour et à dix-sept heures, il y a notre dernier repas de la journée, toujours maigre et non équilibré. Puis, vers vingt heures, c'est le couvre-feu. Des rondes sont effectuées pendant la nuit par des gardes français dans les chambres, des rumeurs circulent dans le camp disant qu'ils abuseraient de certains d'entre nous et vendraient du tabac aux internés. Je suis très fatigué mais je tiens le coup et j'ai réussi à trouver des personnes à qui parler et qui me permettent de me sentir moins seul. Donc je garde la tête haute.
J'aurais également une demande. Si possible, peut-on m'envoyer des groseilles ? J'en ai aperçues dans des paquets pour des internés de ce camp. Et si possible des vêtements pour tenir l'hiver au cas où je resterais longtemps ici. Les miens s'usent vite…
Et vous, de votre côté, vous en sortez-vous ? Faites très attention à ne pas être arrêtées. Les femmes de ce camp sont encore moins bien traitées que les hommes. Je ne sais pas quand je sortirai d'ici, mais le plus vite possible serait le mieux car je ne pourrai pas supporter très longtemps cet endroit.
Vous me manquez terriblement et je pense à vous tous les jours…

Raymond Berr

Sami Haddaoui (2de 10)

Lettre de Raymond Berr à sa famille

Chère Antoinette, ma chérie,
ma petite Hélène,

Les journées au camp sont lamentablement et désespérément vides.
Le matin, à sept heures, on se réveille après une nuit souvent mauvaise. Je dois hélas m'habituer à dormir avec les ronflements des autres hommes.
Un appel est effectué à huit heures. De huit à dix heures, on se promène, puis à onze heures et demi, on nous sert une soupe. Le déjeuner sans vous autour de moi me manque terriblement.
L'après-midi, c'est ce qui est le plus long. Moi qui occupais mon temps à travailler inlassablement à mon bureau, je le passe maintenant en jouant aux dames, aux dominos, au bridge. Toutes les longues journées passent ainsi.
Fais attention à toi ma chérie. Hélène, ma petite – je sais que ce terme va te gêner mais pour moi tu resteras toujours ma petite – j'espère que tu continues à travailler ton concours et sois sûre qu'un jour tu auras ton diplôme.

En tout cas, je pense à vous tout le temps. Portez-vous bien et faites attention à vous.
Je vous aime très fort.

Votre bien-aimé mari et papa

Oumayma Bekkali (2de 5)

Lettre de Raymond Berr à sa famille

Ma très chère famille,

Voilà ma deuxième lettre depuis mon départ pour Drancy.
Une semaine a déjà passé depuis mon arrestation. La vie est difficile ici, plus que je n'aurais pensé, pour tout vous dire.
Le camp est assez grand, beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé. Tout autour du camp il y a de grandes rangées de fils barbelés, les bâtiments de quatre étages entourent l'immense cour dans laquelle nous ne passons que très peu de temps dans la journée, une heure tout au plus, mais on se sent tout de même tout petit face à l'immensité de l'endroit.
On nous a pris toutes nos affaires en arrivant au camp, ils ont dit qu'on n'en avait plus besoin, soit. Les lits sont assez peu confortables, en fer, les « nuits » sont donc peu reposantes. Mon camarade de chambre ronfle assez fort et il n'y a pas de volets pour nous protéger de la lumière. Nous passons des journées lamentables, longues et inutiles, nous nous occupons comme nous pouvons avec des jeux de dames, ou bien encore en jouant au bridge.
Le chef du camp, Theodor Dannnecker, est un vrai tyran. Il a ordonné de ne donner aux internés de Drancy que peu de nourriture pendant les repas et a réglementé beaucoup de choses, telles que la restriction de temps dans la cour à une ou deux fois par jour, ou bien à l'écriture des lettres limitées à une toutes les deux semaines.

J'espère que malgré tout vous allez bien depuis mon départ, vous me manquez beaucoup. J'espère beaucoup vous revoir prochainement.
Je vous embrasse.

Raymond

Fatma Khorchani (2de 10)

Lettre de Raymond Berr à sa famille

Drancy, le 4 juillet 1942,

Ma chère famille adorée,

Je suis encore à Drancy, je n'ai toujours pas plus d'informations sur ce qu'il va m'arriver. Les internés emploient sans cesse le terme de « Pitchipoï » mais je ne sais pas ce que cela signifie.

Les journées sont longues. Le matin, je me réveille à sept heures. Nous sommes appelés à huit heures. Nous devons absolument nous lever et être présents à l'appel, sinon cela peut engendrer de gros problèmes.

De huit à dix heures nous avons la possibilité de faire quelques pas au milieu des bâtiments et nous sommes bien évidemment surveillés par des gardes français pour éviter toute tentative d'évasion. À onze heures et demie et à dix-sept heures trente, comme d'habitude, nous mangeons la soupe préparée par des détenus.

Nous passons la plupart de nos journées dans un bâtiment de quatre étages, surnommé le « Fer à cheval », car il a une forme en U. Nous nous rendons dans la cour sur autorisation, elle est assez longue et large. Tout au long des murs, il y a des barbelés pour éviter qu'un détenu essaye de s'enfuir. L'après-midi, nous pouvons retourner nous allonger mais je garde mon sommeil pour la nuit. La chambre n'est pas grande, nous sommes pourtant quatre dedans. Les lits sont posés à même le sol, ce qui n'est pas confortable pour dormir et explique pourquoi je ne dors pas assez.

Du coup, on s'occupe comme on peut par des jeux de cartes et on se raconte des histoires parfois plus ou moins drôles. La tristesse n'est jamais loin… Lorsque le jeu désigne un perdant, celui-ci doit réaliser un gage facile et drôle. Ces quelques bons moments de la journée, nous permettent de nous changer les idées et de penser à autre chose.

Hier soir, deux camarades de chambre ont fait un écart de comportement, du coup un gendarme français est intervenu et il nous a tous rasé la tête car il ne voulait pas chercher à comprendre qui avait fait quoi. Ce fut une punition collective mais aussi très humiliante car les gens nous regardent avec insistance quand ils nous voient.

J'espère que vous allez tous bien. Prenez soin de vous. J'espère vous revoir bientôt et que cette lettre vous rassurera.

Je vous aime !

Raymond Berr

Loan Ousset (2de 5)

Lettre de Raymond Berr à sa famille

Lundi 5 juillet 1942,

Ma chère et tendre famille,

Voilà presque deux semaines que je suis ici et c'est tous les jours la même chose. Je n'arrive pas à dormir, d'ailleurs, je ne comprends pas comment les autres y arrivent dans cet endroit cruel. Tous les matins, appel à huit heures. Tout le monde doit être présent car sinon on finit comme M. Muller : l'autre jour, il était malade et est resté dans notre chambrée mais quelqu'un l'a dénoncé et il a été déporté, il avait 58 ans.

Ensuite, la promenade. On reste dehors à tourner en rond pendant deux heures. Je croise souvent les mêmes personnes qui sont de plus en plus épuisées au fil du temps. À onze heures et demie, le repas est servi – enfin si on peut appeler ça un repas. On dirait de la bouillie toute liquide qui n'a pas de goût, et on en a qu'une petite louche avec un tout petit bout de pain. Et à dix-sept heures trente la même chose. Mais bon, nous sommes bien obligés de manger pour ne pas mourir de faim. L'après-midi, on a le droit de se reposer mais moi je ne veux pas parce que sinon je ne dors plus le soir. Donc je passe le temps, en jouant aux dames, au Diamino et même au bridge. Je sais que cela peut vous paraître étrange car à la maison je ne jouais jamais avec vous et je préférais travailler mais là je n'ai rien d'autre à faire.

Cette semaine, j'ai revu M.Basch, il n'avait pas très bonne mine. Il m'a dit que son voisin de chambrée lui avait refilé une sorte de rhume sévère. Le pauvre, ça doit être encore plus épuisant pour lui ! J'ai vu également Maurice, il m'a expliqué avec un peu de mal, et je le comprends, qu'un ami de sa chambrée est mort dans la nuit, sûrement de fatigue et de faim. J'étais triste pour lui car ça doit être horrible de voir quelqu'un mort, surtout dans ses conditions. Et j'ai aussi vu Jean Bloch qui m'a raconté qu'il allait sûrement être déporté dans les prochaines semaines car il se rapprochait de plus en plus du bâtiment de droite.

Vendredi, je suis allé chez le dentiste. À ma grande surprise, c'était un ami de ma chambrée. Il m'a soigné et nous n'avons discuté qu'un bref moment car il avait d'autres clients à voir.

D'ailleurs, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais le bâtiment est en forme de U et lorsque l'on arrive dans le camp, on va dans le bâtiment de droite et toutes les semaines on se décale un peu vers le bâtiment du fond puis celui de gauche. Et comme pour Jean, lorsqu'on est à l'extrémité du bâtiment de droite, c'est qu'on va bientôt être déporté.

Et je ne sais pas si je vous en ai parlé dans ma dernière lettre, mais un homme de ma chambrée m'a dit que la veille de mon arrestation, un convoi est parti en direction de la Pologne avec uniquement des hommes venant de Drancy et apparemment les femmes viendraient d'un autre camp. Ils étaient 1000 dans le convoi, cela doit être vraiment atroce et invivable. J'espère ne pas en arriver là !

Je vous embrasse chaleureusement et pense beaucoup à vous.

Raymond Berr

Laurine Nicolas (2de 10)

Lettre de Raymond Berr à sa famille

À Hélène, Denise, et Antoinette,

22 juillet 1942, il est 7 h 28.
J'entends des voix et des pas s'approcher puis s'éloigner, sûrement de nouveaux arrivants. Il y a des bus qui arrivent quasiment tous les deux jours. Avec des convois qui se préparent à partir à l'est et ces nouvelles arrivées, les va-et-vient n'en finissent plus ici. Il me semble que le prochain convoi part ce soir, je me demande quand viendra mon tour.
La nuit a été courte mais reposante, il y a pas mal de courant d'air dans les dortoirs, cela ne nous empêche pas de dormir mais certaines nuits sont quand même fraîches.

10 h 06.
En rentrant dans le dortoir, j'ai vu un groupe d'enfants qui passaient le temps en jouant aux cartes. Ils étaient si petits… Les gens semblent tous si matures. Mais certaines choses m'échappent. Pourquoi ont-ils arrêté des enfants ? Certains ont à peine trois ans, ça ne semble pourtant pas les déranger.
Sinon, je me porte bien, je suis en bonne santé contrairement à M. Basch, il tousse beaucoup et est très fatigué. Il est physiquement et moralement épuisé, j'espère que cet état ne me gagnera pas.

16 h 34.
M. Basch ne va pas mieux, son état empire et je commence à m'inquiéter. J'ai bavardé avec un vieil homme tout à l'heure, il m'a dit qu'il partait dans le convoi de demain, il n'a pas peur. Il m'a dit être sans nouvelle de ses deux fils depuis plusieurs mois, il estime n'avoir plus rien à perdre, je ne souhaiterais pas être à sa place mais malgré tout, il dégageait force et courage. Il m'a impressionné et m'a redonné courage.
J'ai apprécié ce moment, même s'il fut court.

18 h 51.
La journée se termine, j'en suis bien content, elle fut affreusement longue. Une femme s'est faite frappée tout à l'heure, pour je ne sais quelle raison, j'en suis toujours horrifié. Ces gens n'ont-ils aucune pitié ?
« Des patates et encore des patates », répétait un enfant, il m'a fait sourire, c'est vrai qu'on en mange beaucoup ces temps-ci mais ça ne me déplaît pas. Tout à l'heure, j'ai entendu une jeune fille chanter une chanson, elle avait une jolie voix, encore enfantine, elle ne devait pas avoir plus de sept ans. Sur le moment, j'ai cru te voir, Hélène, quand tu étais petite, cette gaieté suspendue à ses lèvres.

Qu'en est-il pour vous ? Est-ce que tout se passe bien ?
Hélène, continues-tu toujours d'aller en cours ?
Prenez bien soin de vous, profitez de votre liberté même si elle est de plus en plus restreinte mais soyez prudentes.

Je pense très fort à vous. Rien ne me rend plus heureux que de vous savoir ensemble, en sécurité. Ne vous en faites pas, je ne manque de rien, faites attention à vous.

Je vous embrasse mille fois.

Votre père et mari,
Raymond

Lise Mathieu (2de 5)

Lettre de Raymond Berr à sa famille

Ma chère famille,

Je vous écris une nouvelle fois du camp de Drancy et plus précisément du dortoir. Nous sommes cinquante à soixante par dortoir et dormons sur des lits en fer où je dors tout habillé tellement il fait froid. Mes journées se ressemblent toutes. Le matin, réveil à 7 h, puis appel à 8 h. Ensuite, je fais une longue promenade dans la cour. D'ici, on peut observer plusieurs gardes français faisant les cents pas, fusil à l'épaule sur les toits et derrière les barbelés. Les gens que je croise ont l'air d'être faibles, tristes, dépourvus et sans espoir. Ils se promènent seuls ou en groupe, en espérant rencontrer quelqu'un qu'ils connaissent. Parfois cela arrive, vu qu'il y a des gens ramassés dans tous les coins de France.
À 11 h, les gardes français, car il n'y a pas d'Allemands ici, nous offrent un « copieux » repas constitué d'une *potatoes* et d'un morceau de pain. Je passe mes après-midi à jouer au Diamino ou encore aux Dames avec mes camarades de chambre. En fin d'après-midi, nous faisons la queue pour atteindre un robinet d'eau froide afin de nous laver un peu. Le manque d'hygiène et de propreté fait que la vermine se multiplie. Nous sommes dévorés par les poux et les punaises. Le soir, nous papotons de longues heures, chacun sur sa paillasse. La nuit, il est difficile de dormir, la clarté de la nuit m'éblouit. Je suis aussi souvent réveillé par le ronflement d'un ours présent dans la pièce. Demain, j'ai rendez-vous avec le dentiste afin qu'il me soulage d'une de mes dents.
Je pense tout le temps à vous tous. Mes enfants, j'aimerais tellement vous entendre de nouveau jouer du piano assis dans mon fauteuil à côté de votre maman que j'aime tant.
Je serai, je l'espère, bientôt de retour parmi vous.

Votre père et mari qui vous aime,
Raymond Berr

Maxime Vandemal (2de 10)

Lettre de Raymond Berr à sa famille

Drancy, le 5 août 1942,

Chères Antoinette et Hélène,
mes petites chéries,

Je vous écris cette lettre pour vous dire qu'ici, à Drancy, les conditions de vie sont mauvaises, car il n'y pas d'endroit où se laver et les enfants ont des poux.
Nous ne pouvons aller aux sanitaires qu'à heure fixe. Situé à l'entrée du camp et construit en briques, nous appelons cet endroit le « château rouge », c'est là que nous nous retrouvons pour discuter et pour connaître les nouvelles et les dernières rumeurs : « Où sont les Alliés et nos familles ? », « Allons-nous être libérés bientôt ? »
Nous ne savons pas ce qu'il va nous arriver, car il y a des départs trois fois par semaine.
Je suis triste car beaucoup d'enfants de deux à douze ans sont arrivés sans leurs parents. On dit qu'ils viennent de Beaune-la-Rolande et de Pithiviers, dans le Loiret.
Je pense à vous tous les jours, ce qui me permet de survivre. Vous me manquez terriblement. Je prie et j'espère que vous ne serez pas arrêtées. J'attends avec impatience votre prochain paquet de nourriture et de vêtements chauds.

Je vous embrasse, dans l'espoir de vous serrer contre moi très bientôt.

Raymond Berr

Antoine Richard (2de 5)

Portrait de Mariette Job, nièce d'Hélène Berr.

Lettre de Simone Veil à Mariette JOB

Chère Mariette Job,

J'ai lu attentivement le journal d'Hélène Berr et j'ai été profondément touchée par cette lecture. Ayant une histoire similaire à celle d'Hélène, cela m'a rappelé ce passage tragique de ma vie, auquel j'ai eu la chance de survivre.

L'histoire d'Hélène m'a émue et touchée. Ce journal est important pour montrer l'enfer que Birkenau a été pour les Juifs et pour éviter qu'une telle atrocité se reproduise.

Merci pour ce journal qui explique la vie très compliquée des Juifs durant cette période sombre. Ce journal est aussi très important car il va permettre de transmettre la mémoire d'Hélène mais aussi celle de tous les déportés. Ceci est très important car les gens ne doivent pas oublier et surtout ne pas reproduire cette tragédie.

Dans l'espoir de vous revoir bientôt pour échanger de nouveau autour de votre tante, recevez, Chère Mariette, mes amitiés les plus sincères.

Simone Veil

Adriano Petolla (2de 5)

Lettre de Simone Veil à Mariette Job

3 février 2008,

Chère Mariette,

Je me permets de vous appeler par votre prénom, car vous nous avez offert un trésor. Un trésor de souvenirs communs. Le journal de votre tante a fait revivre en moi tous ces moments du passé, pour moi à Nice et pour elle à Paris.
Nous avions six ans d'écart, toutes les deux promises à un bel avenir que nous annonçait la fin de notre adolescence. Elle, au Jardin du Luxembourg, moi, sur la promenade des Anglais. Dans ces lieux paisibles, nous retrouvions nos amis avec qui nous refaisions le monde. Nous discutions, nous échangions et souvent même, nous nous disputions sans jamais rester fâchés.
Sur le chemin de nos établissements scolaires, nous rêvions toutes les deux de réussite. J'avais hâte de faire des études et de faire ce que ma mère n'avait pu réaliser. Hélène n'avait pas attendu pour briller à la Sorbonne et préparait un concours alors difficile d'accès pour les femmes à ce moment de l'Histoire. Elle voulait enseigner l'anglais aux plus jeunes, ce qui ne pouvait que la faire briller encore plus.
Hélène, comme moi, a connu l'amour, l'amour de sa famille de ses amies, mais surtout l'amour de Jean Morawiecki, qu'elle trouvait charmant. Ensemble, ils partageaient leur passion pour la musique classique et le violon. Et votre tante aimait lire, et je dois dire que nous partagions la même admiration pour Shakespeare et Lewis Carrol.

Le 1er juin 1942 est le moment qui m'a le plus touchée dans le journal. Je suis parvenue bien plus tard que votre tante à mettre des mots sur les humiliations que nous avaient infligées les nazis. J'aurais bien voulu une grande sœur pour supporter ça. Dès lors, il nous était interdit de vivre comme nous l'avions fait jusque-là. Je n'étais plus libre de mes mouvements, comme votre tante qui ne pouvait plus se promener au jardin ni se marier avec son fiancé qu'elle aimait tant. Les nazis lui avaient même volé son rêve d'agrégation d'anglais en interdisant aux

Juifs de passer ce concours. Mais elle trouvait le courage d'écrire tous les jours malgré les dangers.
Nos familles confiantes envers la République française ne s'étaient pas méfiées quand on leur avait demandé de se recenser à la police. Elles l'avaient fait. Si nous avions su… Mais les restrictions sur les horaires de courses qui nous laissaient affamées devant des étals vides, l'interdiction de se promener dans les lieux publics, le mépris et la pitié dans le regard des gens n'étaient rien face à l'horreur qui nous attendait.
La déportation en mars 1944 a brisé nos rêves en quelques heures. C'est là que son journal s'arrête et que je prends le relais pour ce travail de mémoire. À partir de ce moment, nos vies sont devenues encore plus similaires. À Drancy, nous avions encore l'espoir de nous en sortir après un travail éprouvant en Allemagne. Mais les convois 70 et 71 nous menèrent à Birkenau. Ce voyage ne nous a apporté que la soif, la faim, le froid, la peur, les cris des enfants mais surtout la terreur de ne pas savoir ce qui nous attendait encore. À Drancy ou à Auschwitz, nous avons dû nous croiser au fond d'une allée, entre deux corvées ou entre les blocs gardés par les nazis. Peut-être avons-nous même dormi l'une à côté de l'autre sans le savoir.
C'est elle et les si nombreuses personnes qui ne sont jamais revenues qui m'ont permis d'avancer par la suite, dans mes études, ma carrière et mes combats politiques. Ce sont eux qui me poussent chaque jour à continuer.
Alors, merci Mariette d'avoir édité ce livre. Il fera pour toujours vivre l'esprit d'Hélène Berr. Chacun pourra se rendre compte que les espoirs de la jeunesse sont les mêmes, quelques soit la période et la religion. Ce trésor que vous avez édité contient son histoire, mon histoire et leur histoire. Il me permet de me rappeler, dans les moments difficiles, que j'ai survécu au pire.

Je vous soutiens et vous embrasse vous et votre famille.
Très affectueusement.

Simone Veil

Perrine Barthel (2de 10)

Lettre de Simone Veil à Mariette Job

Paris, le 16 mai 2008

Chère Mariette Job,

C'est avec émotion que je m'adresse à vous, Mariette, nièce d'une grande dame que j'ai par hasard rencontrée dans les allées du camp de concentration de Bergen-Belsen, où nous étions toutes les deux.

En lisant son *Journal*, je l'ai découverte d'un autre point de vue, elle écrivait sur ses pages en transformant ses émotions en phrases, c'est aussi pour cela que son témoignage nous touche directement grâce à la qualité de son style. Son journal est unique car c'est sa plume qui, sur la feuille et à travers ses mots, traduisait son amour pour la littérature. Je suis impressionnée par le fait que même lorsque de tels événements prenaient de l'ampleur dans sa vie, elle arrivait à se ressaisir lorsqu'elle écrivait pour ne pas répondre à la violence par la haine car la haine mène à la violence et cette violence entraîne vers le néant. Il n'y a pas dans son texte de propos acharnés ni dégradants envers les antisémites malgré la peur qu'ils suscitent.

On m'a beaucoup parlé d'elle lorsque j'étais dans les périodes les plus dures de ma vie. Elle a longtemps, en particulier dans les mois qui précédèrent son arrestation, donné de son temps pour aider les autres, alors qu'elle-même subissait la dureté des interdictions et des restrictions du quotidien. Elle souffrait d'une part pour son père, interné à Drancy, et d'autre part, parce qu'elle vivait continuellement avec la peur et les angoisses.

Son journal n'est pas seulement un témoignage écrit mais aussi une preuve de l'échec du système nazi puisqu'ils ont voulu faire disparaître tout un peuple dont la religion était le judaïsme, mais ils n'ont pas réussi, ils ne sont pas parvenus à réduire à un silence absolu toutes ces personnes victimes de leurs idées cruelles. Leur crime a partiellement échoué. Ce journal est la trace laissée par une jeune femme qu'ils ont voulu anéantir avec ses semblables. Ce sont des monstres car celui qui est brutal et insensible vit dans l'ignorance de l'amour et ne connaît donc pas l'humanité.

Nous nous devons, en tant qu'êtres humains, de raconter les faits de ce génocide dans toute sa véracité et sa barbarie. Je suis finalement, heureuse de tenir, entres mes mains, ce journal aujourd'hui et n'oubliez jamais qu'elle restera dans nos mémoires par ses talents et son sourire.

Avec tout mon respect et ma reconnaissance pour votre ténacité à faire publier cet admirable livre, je vous adresse toutes mes amitiés sincères.

Simone Veil

Rossana Faruque (2de 10)

POÈMES, PANGRAMMES & LIPOGRAMMES

Hélène Berr est une jeune fille juive,
Étudiant l'anglais, passionnément vive.
Elle vit à Paris avec ses frères et sœurs,
Et rencontre celui qui fait battre son cœur.

Avec un style limpide et sans métaphore,
Elle nous décrit son quotidien infernal,
Chaque jour, elle s'exprime à travers son journal,
Qui pour nous aujourd'hui est un précieux trésor.

Elle s'est faite déporter avec ses parents.
Ils ont bien sûr vécu des moments très choquants
Que personne jamais ne pourra nous décrire.

Elle qui aimait tant l'anglais et la musique,
Avait une voie tracée, un chemin à poursuivre,
Sa vie, sans Birkenau, pouvait être magique.

Alice Zhou (2de 5)

•

Cette jeune Hélène, étudiante ambitieuse et exemplaire, verra son destin chamboulé lorsque la France entrera en collaboration avec Hitler car elle se fera déporter à Auschwitz-Birkenau et Bergen-Belsen : elle y vivra ses derniers jours.

Kela Honsai (2de 5)

Hélène Berr est née le 27 mars 1921 à Paris.
Etudiante brillante à la Sorbonne, elle étudie
L'anglais et lit au jardin du Luxembourg,
Ecrit son journal intime presque tous les jours.
N'acceptant pas les lois antisémites de Vichy,
Elle porte l'étoile jaune devant ses amis.

Bernheim Françoise, l'amie d'Hélène est déportée.
Effrayée, écœurée, attristée par la déportation, Hélène est
Raflée, un matin de mars, au domicile familial.
Raymond, Antoinette et Hélène partent dans un lieu infernal.

Antonin Brunard (2de 5)

•

Auschwitz-Birkenau est un camp de l'horreur, qui fut si grand que je ne peux y voir que l'atrocité.

Amandine Dauchelle (2de 10)

•

Hélène, jeune femme de seulement 23 ans
Ecartée des Français non juifs,
L'étoile dans Paris occupé,
Elle fut emmenée de force le 8 mars 1944.
Nul ne pourra la sauver,
Enfermée à Auschwitz.

Bergen-Belsen fut son dernier lieu.
Exclue d'un monde pour toujours
Rayée d'un avenir inachevé mais
Rayonnante à jamais.

Océane Da Veiga (2de 10)

Sorbonne : université où Hélène étudie l'anglais à Paris. C'est une étudiante brillante qui prépare l'agrégation d'anglais. Après avoir obtenu deux bacs en 1937 et 1938, Hélène intègre la Sorbonne où elle obtient sa licence d'anglais avec mention Très bien. En juin 1942, elle obtient un diplôme supérieur de langue et de littérature en anglais avec 18/20. Enfin, elle écrit un mémoire sur Shakespeare.

Hélène : prénom de notre héroïne. Hélène Berr était une jeune Juive qui écrivit son journal intime pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle en commença l'écriture le mardi 7 avril 1942 à 4 heures et termina le mardi 15 février 1944 à 7 heures 15. Elle y dévoile ses pensées, ses réflexions, ses sentiments et ses émotions.

Occupation : période durant laquelle Hélène écrivit dans son journal tous ces moments difficiles à cause de l'antisémitisme.

Antisémitisme : haine des Juifs qui est une forme de racisme. Hélène en subit les conséquences dès qu'elle commence à porter l'étoile. À cause des lois antisémites, Hélène ne put passer l'agrégation d'anglais et vécut la discrimination, la marginalisation jusqu'à sa déportation et sa mort.

Héroïque et déterminée, Hélène est finalement arrêtée et internée à Drancy puis déportée à Auschwitz par le convoi numéro 70. Malade du typhus et battue par une gardienne, elle trouve la mort au camp de concentration de Bergen-Belsen en avril 1945.

Théo Couespel (2de 5)

•

Inquiètes, les femmes déportées à Auschwitz-Birkenau voyaient juste les yeux gris de leurs époux.

Ornella Neri (2de 10)

Hélène naît et grandit à Paris,
Etudie à la Sorbonne et fait des études d'anglais,
Lit de grands auteurs comme Shakespeare,
Ecoute et joue de la musique,
Ne respecte pas la 9e ordonnance allemande
Et continue de sortir pour voir Jean Morawiecki.

Bouleversée par la rafle du Vél'd'Hiv,
Elle rejoint l'Entraide Temporaire et l'UGIF
Réussit à vaincre l'idéologie nazie en laissant sa trace
Rédige son journal pour que personne n'oublie.

Parisienne, Hélène qui étudie à la Sorbonne, se détend souvent au Luxembourg puis est internée à Drancy et finit ses jours à Auschwitz-Birkenau.

Raphaël Froment (2de 10)

•

Hélène est née le 27 mars 1921 à Paris.
Elle écrit son journal intime.
La police peut débarquer à toute heure.
Excellente étudiante à la Sorbonne,
Ne renonçant pas à ses rêves,
Elle porte malgré tout l'étoile jaune.

Bernheim Françoise, son amie, est arrêtée
Enormément de Juifs sont traqués,
Raflés et internés dans des camps comme Drancy.
Raymond, son père, Antoinette, sa mère et Hélène sont déportés.

Jawed El Ouair (2de 5)

Hélène Berr est une étoile scintillante.
Elle aime Jean Morawiecki.
Lucide et talentueuse,
Elle étudie à l'université de la Sorbonne,
Nage dans ses rêves joyeux
Et écrit pour se libérer.

Bien qu'elle soit courageuse,
Elle est effrayée par l'arrestation.
Rayon de soleil dans Paris, Hélène
Restera toujours dans nos mémoires.

La jeune Hélène et ses deux parents sont partis de Drancy pour aller à Auschwitz-Birkenau où ils sont arrivés le vingt-sept mars mille neuf-cent quarante-quatre.

Kilian Gross (2de 5)

•

Hélène Berr est née le 27 mars 1921 à Paris.
Elle était de religion juive.
Lire au jardin du Luxembourg était très important pour elle.
Etudiante à la Sorbonne, elle étudiait l'anglais.
Ni naïve, ni bête, elle se résigna à respecter la 8e ordonnance
Et porta l'étoile jaune devenue obligatoire.

Bernheim Françoise, l'amie d'Hélène, est déportée.
Elle se retrouve de plus en plus isolée.
Raymond Berr était son père
Raymond Berr, lui aussi, fut arrêté et assassiné.

Wael Khamis (2de 5)

Hélène Berr, une jeune Juive française qui a souffert dans sa vie,
Est née le 27 Mars 1921 en France, à Paris.
La jeune juive a été étudiante à La Sorbonne.
Elle préparait son agrégation d'anglais qui la passionne.
Nous racontant sa vie quotidienne,
Elle évoque les épreuves qui furent les siennes.

Berr est arrêtée à son domicile à Paris,
Et détenue ensuite au camp de Drancy.
Raymond et Antoinette, ses parents,
Raflés en même temps l'accompagnèrent également.

Hélène Berr, une jeune femme juive, qui est morte à l'âge de vingt-quatre ans, a commencé en 1942 à écrire son journal, que Patrick Modiano à préfacé en 2008. Elle y décrit sa vie avec une pudeur et une sensibilité extrêmes avant d'être déportée à Auschwitz-Birkenau.

Mohamed Aziz Lahbib (2de 5)

•

Hélène Berr était une femme française
Elle portait cette fameuse étoile jaune
La rendant exaspérée et révoltée
Elle qui était très forte
Ne pouvait plus vivre librement
Elle continua pourtant courageusement.

Beaucoup moins libre qu'avant
Elle apporta son aide à d'autres Juifs
Raflés par des hommes écœurants
Raflés par des hommes agressifs.

Sabri Lakhdouri (2de 5)

Hélène était jeune et très belle,
Hélène avait l'avenir pour elle,
Hélène intellectuelle rebelle,
Hélène pour toujours immortelle.

Gardez dans vos cœur son histoire,
C'est là sa belle et grande victoire,
Gardez-la bien dans vos mémoires,
C'est là notre devoir contre le noir.

Ne pas oublier leur vaillance,
Ne pas oublier les errances,
Ne pas oublier les souffrances.

Ainsi, juste un train a suffi,
À briser de si nombreuses vies,
Au nom d'une idéologie.

Ne déportez pas les Juifs à Auschwitz-Birkenau pour les exterminer avec vos gaz... Soyez empathiques !

Heureuse, son avenir l'attendait,
Etoile, un destin brisé,
Lumineuse, une vie confisquée,
Emblématique de générations sacrifiées,
Neutre dans les faits rapportés,
Emouvante, des mots pour toujours gravés,

Brillante, à la Sorbonne elle étudiait,
Empathique, son temps sans compter elle donnait,
Romantique, son fiancé elle aimait,
Rayonnante, son âme et sa mémoire sont à garder à jamais.

Cassandra Lobo (2de 10)

Hélène Berr, sensible
Elégante et charmante,
Libre de penser,
Etoile scintillante de Paris, des
Nazis racistes, le 8 mars, t'ont arrêtée,
Eteignant ainsi ta lumière.

Brillante comme un rayon de soleil,
Ecrivaine égalant Victor Hugo,
Ravissante comme une fleur,
Rayonnante toujours de bonheur.

Hélène Berr, avec ses beaux grands yeux juvéniles, fut arrêtée avec ses parents le huit mars mille neuf cent quarante-quatre dans son appartement à Paris et envoyée aux camps de Drancy, puis d'Auschwitz-Birkenau et enfin de Bergen-Belsen.

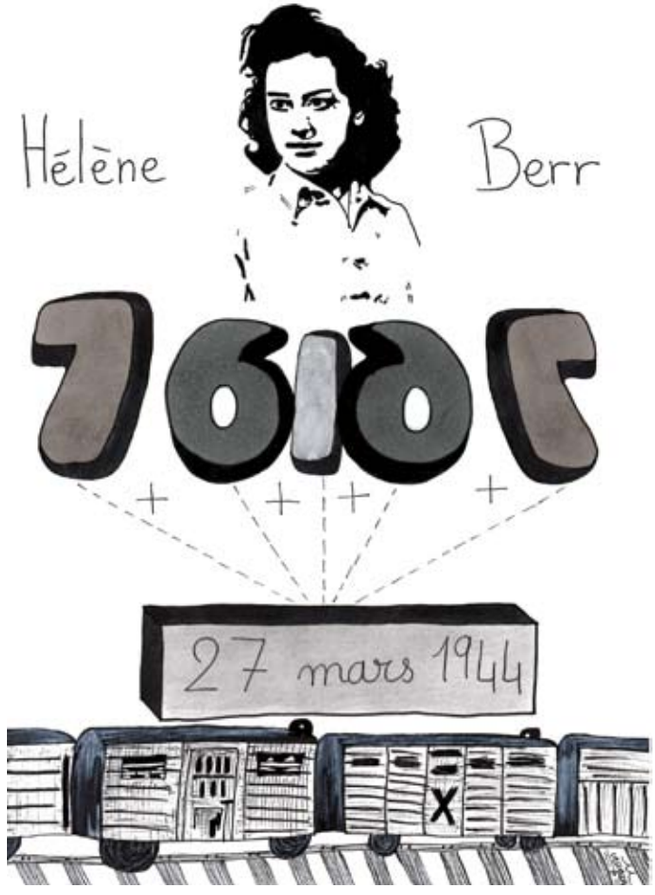
Oumayma Bekkali (2de 5)

•

Musicienne passionnée,
Angliciste brillante et douée,
Toujours disposée à aider,
Rieuse et gai, rarement ronchonne,
Intelligente comme personne,
Cette jeune femme rayonne.
Un jour de printemps, tout bascule.
Là-bas, très loin, au crépuscule,
Elle fut tatouée du matricule

76167

Julien Coutant



Le matricule 76167 a une force symbolique. D'abord, quand on le regarde attentivement, on s'aperçoit de sa parfaite symétrie, autour du chiffre 1. Perfection qu'on peut associer au parcours brillant et sans faute de notre jeune Hélène. On voit aussi que le chiffre 7 ouvre et referme le matricule. C'est un chiffre à forte portée symbolique. Il est omniprésent dans la Bible, dans les traditions juives. De façon plus modeste, il renvoie aussi à la vie d'Hélène. Comment ne pas penser aux 7 notes de musique ou aux 7 âges de la vie d'un homme évoqués dans la pièce *As you like it* de William Shakespeare. Enfin, quand on additionne les chiffres du matricule, on obtient 27. 27 comme le jour de sa naissance, le 27 mars 1921. 27 comme le jour du départ du convoi 70, le 27 mars 1944. 27 encore comme la date de la libération d'Auschwitz-Birkenau, le 27 janvier 1945.
Ce ne sont peut-être pas là que des hasards… J.C.

C'est l'histoire d'une jeune fille,
Dont le destin soudain vacille.
Pour une simple religion,
Elle fut victime de l'extermination.
Elle ne voulait pas ceci,
Pourtant elle vécut l'infamie.
Humiliée, insultée et rejetée,
Elle était pourtant très douée.
Ayant le cœur sur la main,
Elle fut arrêtée un matin.
Et un jour, une gardienne
La tua à Bergen-Belsen,
En lui donnant des coups.
Heureusement, elle nous raconta tout,
À l'aide de son journal
On découvrira une histoire glaciale.

Raymond Berr fut affecté au camp d'Auschwitz-III et y mourut empoisonné en 1944 ; Hélène, qui était amoureuse de Jean Morawiecki, fut battue à mort par une gardienne xénophobe et sa mère ne survécut pas au gazage.

Delfine Dos Santos (2de 5)

•

Je suis juive
Un policier français m'a arrêtée
Il m'a emmenée à Drancy
Vais-je mourir ?
Encore une question que je me pose
Sans aucune réponse

Thomas Picard (2de 10)

Habituée à sa belle vie d'étudiante,
Elle se fit malheureusement dénoncer.
Le cauchemar commença pour l'adolescente
En 1944 après avoir été déportée.
Ne pouvant plus rien faire,
Elle se dirigea vers l'enfer.

Birkenau était devenue sa nouvelle maison
Enfin… sa nouvelle prison.
Redirigée à Bergen-Belsen où, malade, elle est tombée,
Rapidement et tragiquement elle est décédée.

Auschwitz-Birkenau a été un grand camp sans paix, avec quelques centaines de milliers d'affamés qui y ont malheureusement séjourné.

Maëva Martins (2de 5)

•

Hélène était une belle femme aux yeux doux
Elle faisait vraiment de tout
La musique, elle en jouait
Elle pratiquait couramment l'anglais
Nul ne pouvait s'imaginer qu'un jour
Elle serait capturée pour toujours

Berr fut dénoncée
Et fut déportée
Rien ne pouvait la sauver
Rien ne pouvait la libérer

Mattéo Manresa (2de 5)

Juifs obligés de porter une
Etoile et victimes d'un
Acharnement sans précédent de la part des
Nazis, qui ne pensent qu'à les exterminer.

Milice française créée pendant la guerre,
Organisation politique et militaire qui faisait des
Rafles violentes de juifs, puis les déportait à
Auschwitz dans des conditions difficiles, dans des
Wagons où ces gens ressentaient une profonde
Injustice envers
Eux, une communauté envoyée dans des
Camps où ils seront exterminés à plusieurs milliers de
Kilomètres et où les conditions là-bas seront
Insalubres, intolérables, inhumaines.

Clara Martinat (2de 5)

•

Habitante de Paris et étudiante très brillante à la Sorbonne,
Elle obtient sa licence en anglais avec mention très bien.
La littérature, la musique et la nature la passionnent.
Elle doit porter l'étoile jaune mais cela ne la change en rien.
N'oubliant pas ses convictions, elle a une formidable envie de vivre.
Elle entrevoit même le bonheur avec Jean, son fiancé.

Bien qu'elle n'oublie pas de s'occuper des enfants de déportés,
Elle reste lucide, courageuse et tente de vivre malgré la guerre.
Restée à Paris, elle est arrêtée et déportée à Auschwitz.
Rongée par la maladie et battue à mort, elle décède à Bergen-Belsen.

Julie Rafaillac (2de 5)

Humaine et héroïque
Etudiante euphorique
Lucide et admirable
Elégance honorable
Naturelle et déterminée
Ecrivaine prédestinée

Bouleversante et bienveillante
Ecrivant ses sentiments
Rêveuse et attachante
Réussite brillante

EST « Une voix et une présence qui nous accompagneront toute notre vie. » (Patrick Modiano)

Une femme étincelante,
Passionnée et bonne vivante,
Une héroïne pour nous tous,
Une étudiante si douce.

L'écriture de son quotidien,
Un journal fait de sa propre main,
Une réalité tragique,
Témoignage devenu public.

Une femme inoubliable,
Avec un parcours incroyable,
Une âme modèle jusqu'au bout,
Dans un monde peuplé de fous.

Une présence toujours en nous,
Sa douce voix nous suivra partout,
Un destin brisé par la guerre,
Horreur vécue par Hélène Berr.

Ornella Neri (2de 10)

Hélène Berr était une fille passionnée et intelligente
Elle aimait la littérature et la musique
L'écriture était son passe-temps
Elle a eu pour idée d'écrire son journal intime
N'ayant pas pu échapper à l'arrestation,
Elle a dû l'interrompre brutalement.

Belle, Hélène adorait la vie,
Elle était tout le temps joyeuse.
Rares ceux qui sont aussi heureux
Rares ceux qui sont aussi courageux.

Hélène Berr, jeune femme joyeuse et gaie, a aimé Jean Morawiecki, elle voyait dans ses yeux sa sincérité. Malheureusement, elle a été déportée au camp d'Auschwitz-Birkenau, qui se trouve en Pologne.

Julien Pepillo (2de 5)

•

Habituée à vivre libre comme un oiseau
Eblouissante comme le soleil
Les ordonnances nazies l'ont privée de liberté
Elle, Hélène Berr,
N'a jamais abandonné malgré tout cela
Et elle a continué à écrire son journal.

Brillante comme une étoile,
Elle avait une élégance sublime.
Ravissante comme une fleur éternelle, elle
Rayonnait comme une lumière provenant du ciel.

Arjun Radjasegar (2de 10)

Hélène est une bibliothécaire bénévole,
Elle aime les livres,
La lecture est son point fort.
Elle est juive, les
Nazis veulent la tuer.
Elle passe son temps dans la

Bibliothèque de la Sorbonne.
Elle, si belle et intelligente,
Rencontre un homme, J.M.,
Rappelant en elle la joie de vivre.

Louna Quentin (2de 5)

•

Hélène, victime française, a été déportée dans un wagon jusqu'à Auschwitz-Birkenau pour y être exterminée.

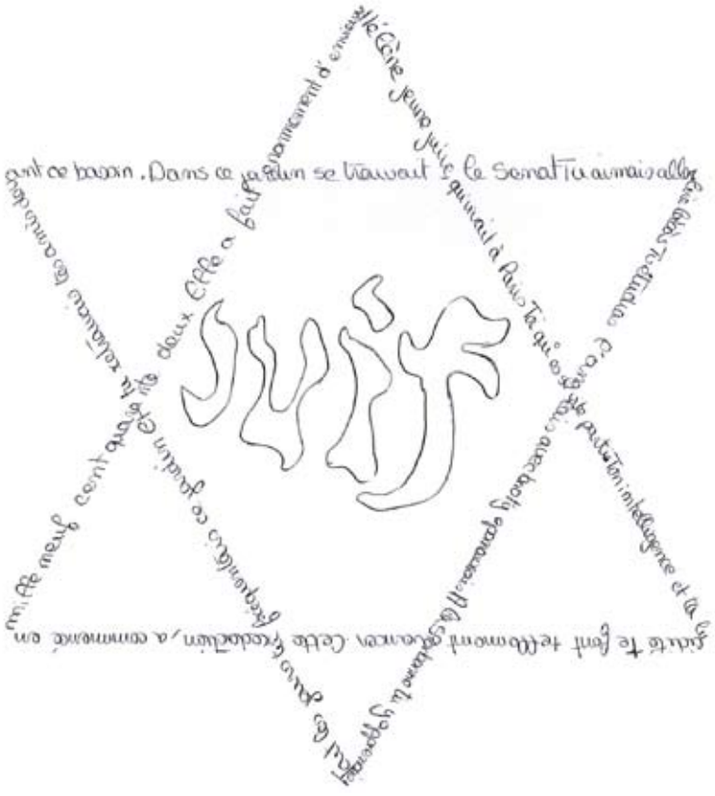
Mohcine Tamim (2de 10)

•

Hélène avait un avenir prometteur
Elle étudiait l'anglais
Les lois antisémites ont détruit son avenir
Elle portait l'étoile jaune
Ne pensait pas et ne voulait pas subir cela
Elle était vue différemment.

Berr était son nom et elle en était fière
Elle voulait simplement être libre
Raymond était son père
Raymond aimait sa fille.

Guilherme Torrao (2de 5)



Hélène jeune Juive, qui vivait à Paris
Toi qui es si vite partie.
Ton intelligence et ta lucidité
Te font tellement avancer.
Cette rédaction a commencé en 1942
Elle a fait énormément d'envieux.

Tous les jours tu fréquentais ce jardin
Et tu retrouvais tes amis devant ce bassin.
Dans ce jardin se trouvait le Sénat
Tu aimais aller lire là-bas.
Tu étudiais l'anglais avec brio t'y épanouissais
À la Sorbonne tu apprenais.

Clémence Bianchin (2de 5)

H et B sont les initiales d'Hélène Berr.
Comme elle a tragiquement disparu,
ses initiales sont aussi effacées
des lipogrammes qui suivent.

Notre jeune femme est née dans une famille juive le 27 mars 1921, à Paris. Étudiante talentueuse, elle a voulu passer l'agrégation d'anglais dans son université parisienne. Cette jeune femme âgée de 21 ans a commencé à écrire son journal intime le 7 avril 1942, puis l'a terminé le 15 février 1944. En découvrant son journal, j'ai appris qu'elle aimait la littérature ainsi que la musique. Pendant la guerre, l'antisémite a totalement transformé son quotidien. Pendant ses années d'études, le jardin du Luco, près de son université, était un lieu, où elle pouvait se reposer et retrouver ses amis. Ce jardin se trouve à proximité du Sénat. Le 9 Mars 1944, elle est arrivée au camp d'internement de Drancy et a ensuite été déportée dans le convoi n°70 vers le plus grand camp de la mort qui se situe au centre de l'Europe, en Pologne. Et pour finir, elle a été transférée à la fin du dixième mois de 1944 dans un camp de concentration nazi, où elle est morte en avril 1945, à l'âge de 24 ans.

Mariam Fofana (2de 5)

La disparition d'Hélène Berr

Une fille, une future écrivaine, une jeune juive : toutes ces expressions la qualifient. Elle était une étudiante et est devenue assistante à l'UGIF pour pouvoir faire des actions et être tout près de cette tragédie. Elle écrivit un journal où elle raconte sa vie, ses sentiments, ses pensées, son point de vue. Ce texte démarre un jour de printemps, exactement le 7 avril 1942. Ce journal nous permet de voir qui elle était réellement. Il nous permet de mieux la connaître. Elle y décrit son quotidien : ses visites à Paul Valéry à la première page, ses cours à l'université. Elle nous parle aussi de ses loisirs : la musique et la littérature qu'elle évoque si souvent. Mais à partir de juin 1942, le port de l'étoile jaune, l'application des lois anti-juives et la peur des rafles comme celle dans les locaux de l'UGIF le 30 juillet 1943 inondent son quotidien. Mais même avec cela, elle continue sa vie avec Jean Morawiecki. Après le départ de son amoureux, elle ne voit plus sa vie comme avant. Elle aurait pu devenir une grande femme grâce à sa passion pour la lecture et ses études. Mais les imprévus peuvent survenir à tout moment. Elle est déportée dans un camp d'extermination avec sa famille où ils sont sélectionnés pour le travail. Elle est ensuite transférée dans un camp de concentration où elle meurt de maladie quelques jours avant la découverte du camp par les Alliés. De nos jours, sa mémoire a survécu grâce à l'édition de son journal ou encore grâce à nous, les jeunes, qui lisons et étudions son *Journal.*

Diego Carvalho Dos Santos (2de 10)

La femme sans identité

La jeune femme dont on parle est mystérieuse car on ne peut plus lui donner une identité, elle a disparu dans des fumées mais on peut lui donner des adjectifs et la décrire.
Elle était juive mais ne pratiquait pas le judaïsme. Elle étudiait dans une grande université réputée pour devenir professeure d'anglais. Elle était rayonnante et elle avait d'excellents résultats scolaires. Elle était très sérieuse et très intelligente. Elle aimait la musique, elle en écoutait souvent et elle en jouait souvent avec son violon. Elle aimait aussi la nature et elle appréciait se promener dans des jardins.

Cette femme a écrit un journal dans lequel elle s'est exprimé sur tous les moments de sa vie du 7 avril 1942 au 15 février 1944. Elle parle souvent de la guerre. Comme elle était juive, c'était une proie, elle en souffrait énormément.
Le 27 octobre 1943, elle parle de disparition : « Lorsque j'écris "disparaître", je ne pense pas à ma mort, car je veux vivre ; autant qu'il le sera en mon pouvoir. Même déportée, je penserai sans cesse à revenir. » Elle ne voulait pas disparaître. Elle était attachée à la vie, même si cela était difficile car les personnes, dans la rue, la regardaient avec mépris. Elle était très courageuse. Suite à son arrestation, son appartement a été volé, il ne restait plus rien d'elle. Elle a disparu en avril 1945 à cause de la guerre et de la violence, car les nazis voulaient éradiquer tous les juifs d'Europe.

Alors, en 2019, les seuls objets qui restent d'elle sont son journal et son violon.

Cassandre Lefèvre (2de 10)

La dernière des filles d'Antoinette et Raymond est née le 27.03.1921 à Paris. Elle écrit entre 1942 et 1944 un journal, où elle exprime ses joies, ses peines, ses passions. Elle est étudiante à l'université à Paris où elle étudie l'anglais.
En juin 1942 le port de l'étoile jaune est imposé, c'est la première fois qu'elle ne se sent pas comme les autres. Le 23.06.1942, son père est arrêté car son étoile n'était pas cousue mais agrafée et il est transféré au camp d'internement de Drancy.
Il est finalement délivré le 22.09.1942 grâce à une caution payée par l'entreprise pour laquelle il travaille.
À partir du 6.07.1942, l'auteure du journal travaille au sein des services sociaux de l'Union Générale des Israélites de France, l'UGIF. Elle sort accompagner les enfants et adolescents dont les parents ont déjà été déportés.
Les 16 et 17.07.1942, une grande rafle a lieu à Paris. La police française arrête 12884 Juifs dont 4115 enfants.
Elle interrompt son journal le 28.11.1942 pour le reprendre le 25.08.1943.
Les 30.07.1943, une rafle se déroule au siège de l'UGIF et 52 personnes sont arrêtées, dont son amie Françoise.
À la fin de l'année 1943 et au commencement de l'année 1944, la famille se réfugie à l'aide des connaissances car les arrestations se multiplient.
La famille revient finalement au domicile familial le soir du 7.03.1944.
Le lendemain matin, le 8 mars, la police française se présente au domicile et les arrête tous les trois car ils ont été dénoncés.
La famille est internée à Drancy avant d'être déportée pour le plus effrayant camp de la mort.
La jeune fille de notre journal termine sa vie dans un camp de concentration en Allemagne et meurt en avril sous les coups d'une gardienne car elle est atteinte d'une maladie.
Le journal, donné à la cuisinière de la famille, a été édité en 2008.

Ethan Celik (2de 5)

Pour rappeler qu'Hélène Berr a été assassinée,
qu'elle a « disparue » pendant la guerre,
les lettres que l'on entend le plus dans « Berr »(B et R)
ont elles aussi disparu de ce lipogramme.

Nous sommes en plein dans les années de la Shoah. Une jeune étudiante, Hélène, est juive et des lois antisémites ont changé sa vie.
Nous connaissons quelques détails de sa vie depuis la fois où elle acquit un volume de Paul V. dédicacé, *Tel quel…*, jusqu'aux semaines avant sa détention.
Pendant ces mois et années, Hélène et Jean, son fiancé qu'elle a connu pendant ses études, connaissent des moments de joie dans la capitale comme dans la maison de famille d'Hélène, mais l'étudiante a de moins en moins d'optimisme au fil des évènements, notamment suite à la loi allemande qui fait que les Juifs ont cousu une étoile jaune à chaque vêtement, ou même l'appel officiel à la délation et à la dénonciation.
Quand celui qui l'a élevée, aimée est emmené à quelques kms de la capitale, l'optimisme d'Hélène s'affaisse. La société Kuhlmann, où son papa est employé à un poste élevé, a payé sa caution.
Hélène et sa famille s'enfuient de la capitale. Mais, au moment où cette famille était seulement en paix dans son chez-soi, ils n'ont pas eu de chance et sont stoppés, puis encellulés, avant qu'ils soient amenés à Auschwitz.
Hélène décède sous les coups d'une Allemande avec comme seule justification qu'elle était atteinte du typhus et épuisée.

Emma Pottier (2de 10)

Lipogramme sans B (comme Berr)

Après une longue période de souffrance où des vies étaient supprimées injustement, le calme est revenu. Trop de personnes sont décédées pour ce qu'elles étaient. À cause d'un jugement stérile de la part de l'Allemagne nazie, environ six millions de Juifs innocents sont morts. Et malgré la douleur, les pleurs et les appels de détresse, l'enfer a duré pendant près de sept ans. Ce furent des moments durs, de souffrance. Les familles étaient seules face au dessein cruel du nazisme. Une tentative d'extermination qui a heureusement fini par échouer. Maintenant, nous n'avons plus rien à craindre et nous pouvons sortir sans avoir peur. Et malgré toutes ces horreurs, nous avons pu retrouver des témoins. Ils ne sont que très peu, mais ils sont toujours volontaires pour nous raconter en détail ce qu'il s'est passé. Ils peuvent répondre à nos questions. Grâce à eux, nous penserons au passé pour construire le futur. Pour eux, pour leur passé et pour leurs proches, donnons-leur une pensée, un geste, une trace témoignant de leur présence et de leur existence dans ce monde.

Marie-Émilie Guillou (2de 10)

Lipogramme sans J (pour « Jean »)
et sans A (pour « Amour »)

Pour Hélène

Différente tu es lorsque tu penses
Cette plume entre tes doigts
Est plus que merveilleuse
Pour ne point oublier, tu écris
Lumineux est ton esprit
Uniques et éternels sont ces mots
Qui viennent de toi, de tes pensées.
Temps et heures n'ont plus de sens
Lorsque nos ombres se croisent.
Les étoiles, ces sourires heureux
Sont en vérité ces personnes
Dont le sort fut terrible.
Pleurs et cris furent leurs derniers mots
Et une détresse immense ils ont ressentie.
Sorbonne et Luxembourg, nous visiterons
Pour nous souvenir de ton âme persécutée
Touchés, nous le sommes tous
Nos cœurs s'expriment, nous écrivons donc
Puisqu'il nous est interdit d'oublier.

Rossana Faruque (2de 10)

Récits & articles

Récits d'hier

1942

Nous étions dans la campagne, à quelques centaines de mètres de la maison de famille des Berr à Aubergenville. Le ciel était bleu et magnifique, le soleil scintillait. J'entendais le vent souffler dans les arbres. Je savais que tout était réuni pour passer une bonne journée avec Hélène. J'avais très envie d'aller cueillir des fleurs avec elle.
Ce matin-là, samedi 15 août 1942, elle était très heureuse, très souriante. Elle était habillée d'une robe blanche et avait laissé ses cheveux danser dans le vent. Je sentais, en la voyant, qu'elle se réjouissait beaucoup d'être avec moi pour passer du temps ensemble.
Marcher avec elle dans l'herbe verte, en lui tenant la main, me donnait un sentiment de bien-être et de joie. Ce plaisir attendu et partagé remplissait mon cœur d'amour.
Nous avons décidé de faire tout le tour du jardin, tranquillement, sans nous presser, afin de profiter de cet instant. Regarder les fleurs qui se tournaient vers le soleil rendait cette balade très charmante et ne pouvait que me faire du bien. Je sentais mon cœur battre très fort. Mon bonheur grandissait et j'espérais que ce moment ne s'arrêterait jamais.
En fin d'après-midi, un petit vent frais me rappela que l'heure de revenir à la maison avait sonné la fin de notre promenade. Le ciel s'était assombri et je sentais Hélène frissonner à mes côtés. Nous avons donc décidé de retourner chez ses parents.
Un goûter nous attendait, préparé par Hélène, avant mon arrivée. Je sentais l'odeur du pain d'épice. Une jolie nappe rose était mise sur la table où se trouvait du café et des biscuits et une corbeille de pain. Il y avait également un vase rempli des fleurs cueillies par Hélène lors de notre magnifique moment de complicité. Je n'avais vraiment pas envie de repartir...

Enzo Pierre (2de 10)

Nous passons un moment de bonheur à la campagne hors du temps, loin des événements terribles qui se passent en cette période de guerre, et qui restera dans ma mémoire lorsque je serai loin d'Hélène. La nature nous ramène à plus de légèreté, dont nous avons tous besoin pour ne pas sombrer dans le désespoir. Un moment rien qu'à nous deux, où le temps est suspendu, nous apprécions ce moment d'intimité qui sera peut-être le dernier. Le sourire d'Hélène et l'expression de son visage me plongent dans un moment de plénitude, nous sommes en harmonie avec la nature.
Je me souviens de ce goûter convivial entre amis qui nous sort de notre quotidien où tout semble normal en apparence. Mais nos sourires cachent nos peines, l'angoisse du lendemain, de ne plus pouvoir se retrouver entre amis. Qui sera le prochain à partir ? Le hasard décidera, il n'y a pas de règle établie, c'est bien ça le plus perturbant et le plus torturant.
Je m'imprègne du visage et des expressions de chacun pour ne jamais les oublier lorsque j'aurai rejoint les Forces Françaises Libres.
Je fige cette image hors du temps qui s'oppose aux terribles évènements que nous vivons actuellement.

Clara Martinat (2de 5)

•

J'ai passé une magnifique journée avec Hélène, une femme extraordinaire. Le matin, je décide d'aller la chercher pour passer une journée ensemble. J'arrive chez Hélène, puis une heure plus tard nous décidons de passer prendre Denise, sa sœur, avec son fiancé afin de leur proposer une balade. Nous sommes passés près des champs, par des chemins cabossés et plein de terre. Après une heure de marche, nous décidons de nous arrêter pour manger le pique-nique que j'ai préparé avant de partir de chez moi. Nous nous sommes assis près d'un champ, au pied d'un arbre avec une vue magnifique, donnant sur un village et l'ancien clocher de l'église. Une fois le déjeuner terminé, nous reprenons le chemin dans l'autre sens pour rentrer à la maison car il commence à se faire tard. Après avoir déposé Denise et être resté seul un moment avec Hélène, nous décidons également de rentrer chacun chez soi. Après l'avoir raccompagnée et de retour chez moi, je me suis assoupi tellement j'étais fatigué.

Charles Maillard (2de 5)

Ce qui me vient à l'esprit, dans mes souvenirs, c'est quand Hélène et moi sommes allés cueillir des fruits dans un petit verger à Aubergenville, dans la maison de campagne de ses parents, Raymond et Antoinette.
Nous étions tellement bien là-bas ! Au calme, ce n'était pas les mêmes journées qu'à Paris. Loin de l'agitation, de l'angoisse des contrôles, on aurait dit être au jardin du Luxembourg du matin au soir. Je pouvais oublier mon quotidien. Même si j'étais loin de ma famille, j'avais la sensation, en côtoyant les Berr, d'être avec eux, tant ils étaient bienveillants et gentils.

Axel Hotte (2de 5)

•

Lors d'une après-midi ensoleillée, Jean et Hélène discutent au jardin du Luxembourg.

Jean – Comment vas-tu ma chère Hélène ?
Hélène – Je vais bien même si les études sont dures. Et toi ?
Jean – Tout va comme il se doit. Les temps sont durs de nos jours. Tu n'as pas peur ?
Hélène – Pourquoi devrais-je avoir peur ? La guerre ne nous a pas encore atteints.
Jean – Mais si elle venait à arriver jusqu'à nous, que ferais-tu ?
Hélène – Je protégerais les choses qui me sont chères !
Jean – Quelles sont ces choses ?
Hélène – C'est ma famille, ma maison à Aubergenville et mes écrits.
Jean – Il faut espérer que la guerre n'arrive pas jusqu'à nous. Pour le moment, plongeons nous dans le silence du jardin et pensons à un bel avenir.
Hélène – Tu as raison ! Où serons-nous dans 10, 15 ou 20 ans ? Aurons-nous une belle famille, une belle vie ?
Jean – Allons continuer notre vie comme si la guerre n'existait pas !
Hélène – Oui, profitons de l'instant présent !

Gabin Calais (2de 10)

Récits d'aujourd'hui

2019

Aujourd'hui, j'ai décidé d'aller à Paris afin de marcher sur les traces d'Hélène Berr. Tout d'abord, je me rends au domicile d'Hélène, au 5 avenue Élisée-Reclus dans le 7e arrondissement de Paris.
En arrivant devant ce magnifique immeuble d'un quartier aisé, j'éprouve des sentiments partagés, entre fierté – car je suis devant le domicile d'une grande personne – et peine – car son destin a été brisé à cause de sa judéité.

Ensuite, je me dirige vers l'université de la Sorbonne dans le 5e arrondissement où Hélène a étudié. Elle y a obtenu sa licence d'anglais en 1941 puis son diplôme d'études supérieures de langue et littérature anglaise. Elle n'a pas pu passer l'agrégation d'anglais suite à la législation anti-juive du régime de Vichy mais elle a déposé quand même un projet de thèse de doctorat de lettres. Je suis admirative devant tant de détermination car malgré les interdits elle persévère et va au bout de ses idées.

Puis, je me rends au jardin du Luxembourg dans le 6e arrondissement, à quelques pas de la Sorbonne, où se trouve le Sénat. Hélène et Jean y passaient des heures assis sur un banc sous les marronniers à discuter de la nature, de la littérature et de la musique. Pour moi, ce lieu évoque de la joie, de la liberté, une sorte d'évasion qui s'oppose à la dure réalité de cette atroce époque.

Enfin, je vais à Drancy en Seine-Saint-Denis (93), lieu de détention d'Hélène Berr avant sa déportation. C'est sur dénonciation qu'Hélène est arrêtée le 8 mars 1944 à son domicile puis détenue à Drancy.
En arrivant sur les lieux, au plein cœur de la cité de la Muette, où se trouve un wagon rappelant les déportations, je ressens de l'angoisse, l'atmosphère est pesante. Je me rends compte que cette époque fut horrible pour les Juifs car ils ont été confrontés aux humiliations et à l'horreur du système concentrationnaire.

Julie Rafaillac (2de 5)

Page 151. Plaque commémorative apposée à l'entrée de l'immeuble où vivait Hélène Berr.
1. Porte d'entrée du 5 avenue Élisée-Reclus. **2.** Vue de la Sorbonne.
3. Vue du Palais du Luxembourg. **4.** Wagon stationné au Mémorial de la Shoah de Drancy.

1. Façade de l'immeuble où vivait Hélène Berr.
2. Entrée de la Sorbonne.
3. Entrée du Jardin du Luxembourg.

Mercredi 1er Avril 2015

Pour les 70 ans du décès d'Hélène Berr, j'ai décidé, après avoir lu son journal, de me déplacer à Paris et d'aller sur les lieux où elle a vécu avant d'être déportée, pour mieux la connaitre.
Je me suis rendue devant le domicile de la famille Berr au 5 avenue Élisée-Reclus, au Champ-de-Mars, et pendant quelques minutes, je suis restée figée et bouche bée face à cette façade en me disant qu'il y a quelques années en arrière, une famille tout à fait normale avait été détruite suite à une dénonciation infâme.
Après être restée une dizaine de minutes à contempler cet immeuble, je me suis rendue dans un autre lieu qui a été très important dans la vie d'Hélène : le Jardin du Luxembourg, dans le 6e arrondissement. En lisant le livre, j'ai pu comprendre que cet endroit est celui où elle se rendait très souvent pendant ses temps libres pour passer un moment avec ses amis comme Sparkenbroke ou son bien-aimé, Jean Morawiecki. Elle aimait y contempler le monde et la nature. À ce moment précis, j'essayais de voir le monde à sa manière, c'est-à-dire un monde magnifique avec un ciel bleu éclatant et une pelouse verdoyante et brillante. Je ne réalisais pas que je marchais sur les pas d'Hélène. C'était un moment émouvant pour moi car c'était ici qu'elle passait la plupart de ses meilleurs moments à discuter avec ses amis pendant des heures sans se douter du cauchemar qui l'attendait.
Après être restée une bonne heure assise près du bassin du jardin, j'ai décidé de me rendre quelques rues plus loin, là où elle a fait une grande partie de ses études : l'université de la Sorbonne, dans le quartier latin. C'est aussi l'un des lieux qu'elle évoque fréquemment dans son journal. Comme dans tous les autres endroits où je suis allée, bien évidemment que j'étais impressionnée par ce lieu, ce bâtiment, l'histoire qu'Hélène a vécu dans ce magnifique et gigantesque endroit.
C'est un jour où j'ai vécu beaucoup d'émotions et j'espère y revenir un jour…

Maëva Martins (2de 5)

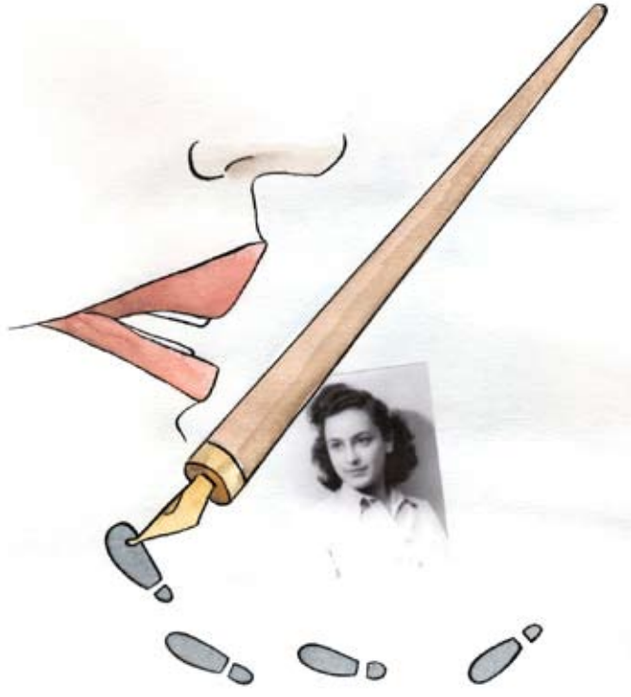
J'imagine Hélène Berr virevolter dans ce parc, le Jardin du Luxembourg, avec un sourire heureux et insouciant, qui ne se doute pas encore de l'horreur qui les attend, elle et sa famille. Si je me trouve dans cet endroit, c'est parce que je voulais comprendre ce qui l'excitait tant dans ce Paris occupé qui restait beau malgré tout. Quelles étaient ses sources d'inspirations dans ces moments d'évasion, courts mais intenses ?

C'est vrai que c'est apaisant, les arbres, les gens qui profitent du parc eux aussi, ainsi que les enfants qui jouent avec leurs petits bateaux, on retrouve une sensation de quiétude, on a presque envie d'aller jouer avec eux.

Je suis aussi allée à La Sorbonne. La cour est immense, tout comme le bâtiment en entier est imposant. Cependant, elle se trouve « étrangère » à cet environnement lorsque les premières ordonnances antisémites sont mises en place. Elle ne se sentait plus « à sa place » avec son étoile jaune cousue à sa poitrine. C'est très compréhensible.

Illana Teixeira (2de 10)

Articles



en écho à la venue de
Mariette Job, nièce d'Hélène Berr
au lycée Montesquieu

30 septembre 2019

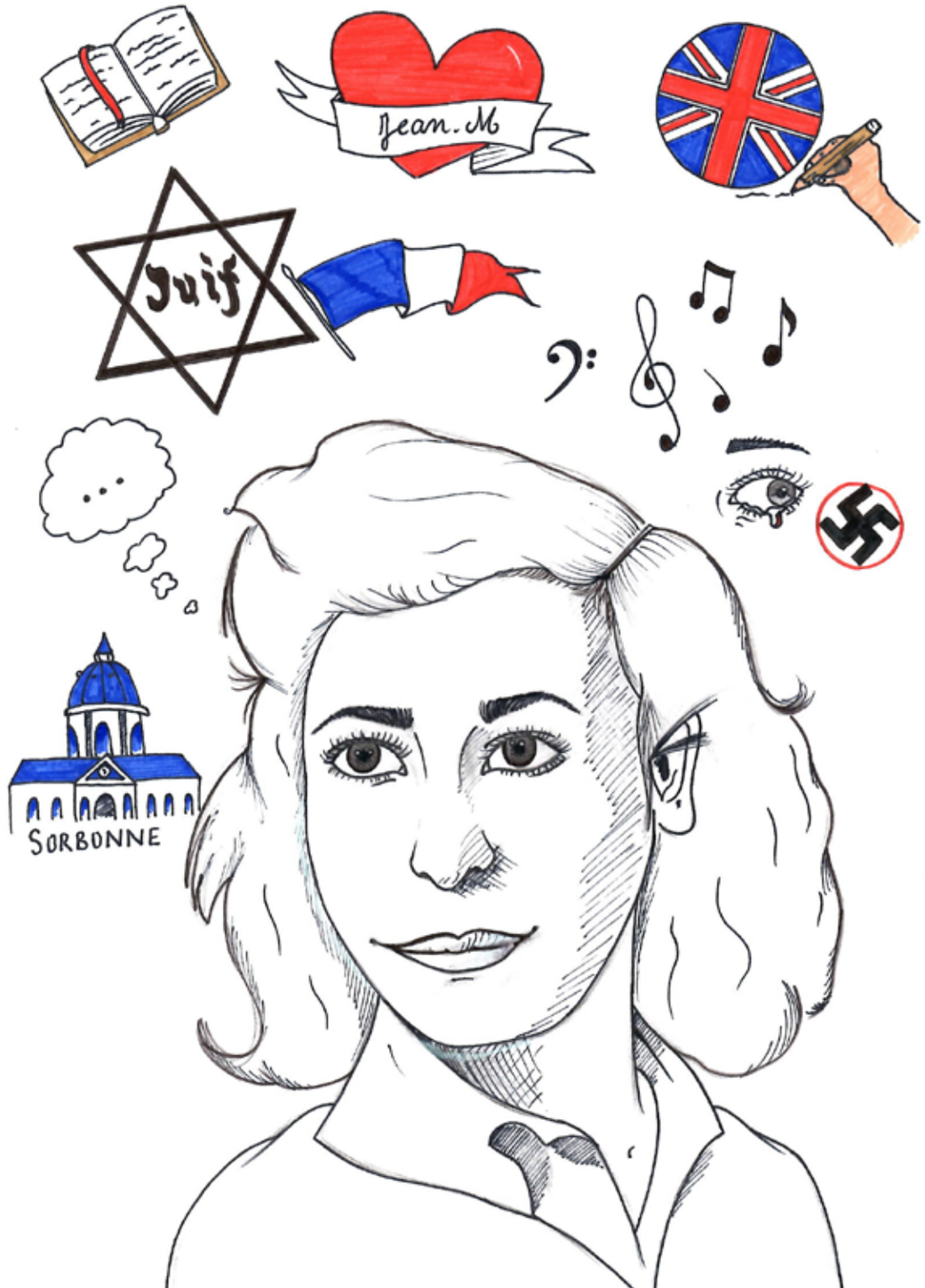
Hélène Berr :
un destin brisé par la Shoah

Soixante-trois ans après la mort tragique d'Hélène Berr dans le camp de Bergen-Belsen, en Allemagne, Mariette Job, sa nièce, décide de faire publier le journal de sa défunte tante. Entre les lois antisémites qui l'empêchent de passer son agrégation d'anglais et sa vie sentimentale en plein tournant, son journal rempli d'émotions nous fait rentrer, du mardi 7 avril 1942 au mardi 15 Février 1944, dans le quotidien de cette femme à qui les nazis ont volé la vie.

Hélène Berr était jeune et brillante étudiante française à la Sorbonne, à Paris. En 1942, elle préparait son agrégation d'anglais lorsque les lois allemandes l'ont contrainte d'abandonner ce parcours prometteur et plein d'avenir. Elle qui envisageait de devenir professeure d'anglais n'aura jamais pu aller au bout de son projet. Elle qui restait optimiste et courageuse même au début de la menace allemande, au début des restrictions et des ordonnances allemandes contre les Juifs, ne put échapper au tragique destin des Juifs européens.

Tout au long du journal, que Mariette Job a découvert il y a plus de quinze ans avant de de le faire publier aujourd'hui, nous voyons Hélène petit à petit perdre de son assurance. Tout d'abord, avec le port obligatoire de l'étoile jaune, jusqu'aux semaines avant son arrestation, en passant par l'internement de son père ou encore son bénévolat à l'UGIF, nous connaissons le quotidien d'une israélite de France, comme on disait à l'époque, dans le Paris troublé des années noires, dont les Allemands ont brisé le destin.

Emma Pottier (2de 10)



Interview imaginaire de Mariette Job

Bonsoir chers téléspectateurs, je suis ravi de recevoir ce soir Mariette Job. Notre invitée vient de publier un journal intime chez Tallandier et vous allez voir, c'est passionnant.

Bonsoir Mariette Job, merci d'être avec nous pour nous parler de ce livre... que vous n'avez pas écrit. Donc, qui est l'auteure de ce journal ?
Bonsoir, merci de me recevoir. C'est le journal de ma tante.

Et qui est votre tante ?
C'est Hélène Berr, elle est morte à Bergen-Belsen en Allemagne en avril 1945. Elle avait 24 ans.

Saviez-vous que ce journal existait ?
Oui, nous avions un exemplaire dactylographié chez mes parents et je l'ai lu plusieurs fois quand j'étais adolescente.

Qui avait le manuscrit original ?
C'est la cuisinière de la famille, Andrée Bardiau, qui a sauvé ce journal et qui l'a remis au fiancé d'Hélène, Jean Morawiecki. En 1992, je me suis dit qu'un jour Jean ne serait plus là et que le journal original allait disparaître. Je l'ai contacté par lettre, il m'a écrit en retour. Cette rencontre a été magique. Il est comme Hélène le décrit dans son journal. Jean m'a remis le manuscrit en 1994.

Pourquoi le publier seulement maintenant, 14 ans après ?
Il m'a fallu beaucoup de temps pour convaincre ma famille de l'intérêt de le publier. C'était très douloureux mais j'avais le soutien de ma maman, Denise Berr, la sœur d'Hélène.

Était-il indispensable pour vous de le publier ?
Absolument ! D'abord, pour que les jeunes générations soient informées, et aussi parce que, de cette manière, l'âme d'Hélène vit toujours. Cette âme est très vibrante, très forte, très lumineuse.

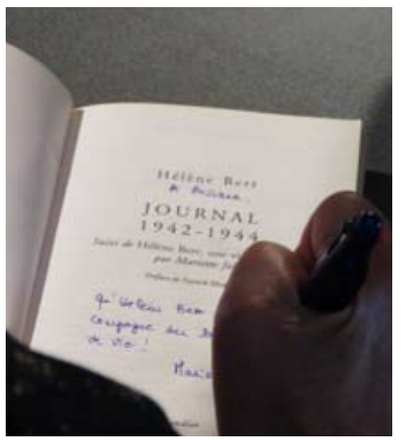
En quelle année Hélène Berr a-t-elle écrit son journal ?
Elle le commence en avril 1942 à l'âge de 21 ans et le termine en février 1944, quelques semaines avant son arrestation. Elle est d'abord internée à Drancy avec ses parents – qui étaient donc mes grands-parents –, puis tous trois partent vers Auschwitz par le convoi 70. Antoinette et Raymond vont mourir à Auschwitz. Hélène finira ses jours au camp de concentration de Bergen-Belsen.

Pensez-vous que ce journal puisse intéresser les jeunes ?
Oui, je le pense sincèrement. Hélène Berr était une jeune juive parisienne qui étudiait brillamment l'anglais à la Sorbonne. Elle parle de ses lectures, ses promenades, ses doutes, son histoire d'amour pour Jean.
Son écriture est élégante, pudique et sensible. Les jeunes peuvent s'identifier à elle car elle est moderne.
Dans ce journal intime, on entend la voix d'Hélène, on marche à ses côtés dans les rues de Paris. À 21 ans, elle a une vision très lucide de la situation pendant l'Occupation.

Quel était le caractère de votre tante ?
C'était une jeune femme altruiste, battante, qui aimait la vie. Elle voulait informer les gens autour d'elle du sort réservé aux Juifs mais elle ne voulait pas de leur pitié. Elle souhaitait, je la cite, « écrire toute la réalité et les choses tragiques en leur donnant toute leur gravité nue sans déformer par les mots ». Écrire était pour elle un soulagement car elle laissait une trace de cette époque.

Chers téléspectateurs, je vous invite à lire le journal d'Hélène Berr. Il vous passionnera j'en suis sûr. Mariette Job, on arrive au terme de notre entretien. Merci infiniment d'être passée nous voir. Grâce à vous, nous avons là un superbe témoignage de Paris occupé, de 1942 à 1944, le journal intime d'une jeune femme brillante et émouvante. Bonne soirée à tous et à la semaine prochaine.

Martin Couespel (2de 10)



De passage au lycée Montesquieu, Mariette Job dédicace le journal d'Hélène Berr et pose aux côtés des élèves de 2de 5 *(p. 163)* et 2de 10 *(p.164)*.

Interview imaginaire de Mariette Job

Bonjour à toutes et à tous ! On se retrouve pour un nouveau numéro de notre émission* Les Témoins de l'Histoire. *Aujourd'hui, nous sommes en présence de Mariette Job.

Bonjour Madame, merci d'être avec nous. Je vais vous laisser vous présenter.
Bonjour et merci à vous. Je me présente brièvement : je m'appelle Mariette Job et je suis la nièce d'Hélène Berr.

Tout d'abord, pouvez nous dire qui est Hélène Berr ?
« Qui était Hélène Berr », devrions-nous dire, car elle a tragiquement disparu. Hélène était ma tante, née le 27 mars 1921 à Paris, dans une famille juive parfaitement assimilée à la société française depuis des siècles. Comme vous le savez, lors de la Seconde Guerre mondiale, les nazis ont commis un génocide contre les Juifs. Hélène n'y a pas échappé, et après avoir été déportée à Auschwitz-Birkenau pendant quelques mois, elle a trouvé la mort dans le camp de concentration de Bergen-Belsen en avril 1945.

Nous vous avons invitée car vous avez publié son journal qu'elle a commencé à écrire en avril 1942. Comment avez-vous eu connaissance de son journal ?
Je l'ai appris lorsque j'avais 15 ans. Ma mère Denise, sœur d'Hélène, m'a raconté son histoire et nous avions dans la famille un tapuscrit du journal, que j'ai donc lu pour la première fois au milieu des années 60. Mais ce n'était pas l'original.

Pouvez-vous raconter comment vous avez récupéré les feuillets originaux, écrits de la main même d'Hélène ?
Cela, je m'en rappelle très bien. Si vous vous souvenez bien, dans son journal, à la date du 27 octobre 1943, Hélène écrit « Je donnerai ces pages à Andrée ». Il s'agit de la cuisinière de la famille Berr, Andrée Bardiau, qui fut ensuite chargée de transmettre le manuscrit du journal à Jean Morawiecki, le fiancé d'Hélène.
Quand j'ai découvert le journal, je ne savais rien de Jean Morawiecki. J'ai mené l'enquête et j'ai découvert qu'il était devenu diplomate. J'ai alors adressé un courrier au Ministère des Affaires étrangères. Ce courrier a mis un mois à lui parvenir. Ce message lui a rappelé beaucoup de très bons souvenirs d'Hélène. Il m'a répondu et a alors souhaité me rencontrer. Nous nous sommes donc vus pour la première fois le jour de Noël 1992 autour d'un café.
Nous avons beaucoup parlé d'Hélène, de ma famille et de sa relation avec ma tante. Nous nous sommes revus plusieurs fois et lors d'un rendez-vous, il m'a transmis le journal de ma tante.

Dans son journal, Hélène nous parle de beaucoup d'autres personnes qu'elle a connues. Les avez-vous rencontrées elles aussi ?
Non, hélas, car je n'avais aucun moyen de les reconnaitre.

Est-ce que le journal est la seule chose qui vous reste de votre tante ?
Non heureusement, j'ai d'autres archives et des photos, mais je dirais que c'est la pièce la plus importante que j'ai de ma tante, car c'est elle qui a écrit le journal. On peut ressentir les émotions quelle avait lorsqu'elle a écrit. Or, sur des photos, on ne peut pas ressentir tout cela.

Dans le journal, Hélène évoque souvent une maison à Aubergenville. Vous appartient-elle toujours ?
Non, elle a été vendue en 1959. J'y ai fait apposer une plaque commémorative, qui rappelle la présence d'Hélène et des siens dans cette maison qu'elle aimait tant et qui est au cœur du journal, notamment la première partie consacrée à l'année 1942.

Nous apprenons aussi dans le livre que votre grand-père a été arrêté puis interné à Drancy. Mais il a été libéré car son entreprise a payé une caution. Savez-vous quelle était la somme versée pour cette libération ?
Je n'en ai aucune idée. Nous n'avons rien retrouvé dans les archives. Je sais juste que c'était une somme conséquente.

Notre dernière question concerne l'arrestation finale des Berr. Comment votre famille s'est-elle faite arrêter ?
Mes grands-parents et ma tante étaient cachés mais ils ont décidé de rentrer à Paris pour passer une nuit chez eux. C'était le 7 mars 1944. Or, le lendemain matin, la police est arrivée à leur domicile et les a arrêtés. Nous supposons donc qu'ils se sont fait dénoncer.

Merci infiniment d'avoir répondu à toutes ces questions, c'était un honneur de vous recevoir. Je rappelle à nos auditeurs que le journal vient de paraître aux éditions du Seuil, et qu'il est préfacé par Patrick Modiano, notre grand écrivain dont l'œuvre est traversée par les thèmes de l'Occupation et de la déportation.
Je vous remercie de m'avoir invitée et bonne lecture à tous !

Noa Mirra (2de 5)

Interview imaginaire de Mariette Job

Nous sommes en direct avec Mariette Job. Bienvenue Mariette !
Merci beaucoup de m'avoir invitée. C'est un plaisir pour moi d'être là avec vous aujourd'hui.

Merci à vous d'avoir accepté ! Aujourd'hui, vous allez nous raconter l'histoire de votre tante, Hélène Berr.
Tout d'abord, je vais me présenter : je suis Mariette Job, la fille de François Job et de Denise Job, née Berr, la sœur d'Hélène Berr. Elle était étudiante à la Sorbonne, auteure d'un journal intime. Elle a été malheureusement assassinée par les nazis.
Dans son journal intime, on vit avec elle sa vie quotidienne du 7 avril 1942 au 15 février 1944.

Quand est-ce que vous avez connu l'existence du journal ?
À mes 15 ans environ, ma mère a commencé à m'en parler ; tardivement, car on ne parle pas beaucoup en famille de ce traumatisme. À 19 ans, j'ai décidé d'aller à la recherche du journal.

Comment se sont déroulées vos recherches ?
J'ai commencé par chercher Jean Morawiecki, le fiancé de ma tante, qui d'après ma mère avait eu le journal. Il a été transmis à la cuisinière de la famille Berr, Andrée Bardiau, puis à Jean. La seule information que je possédais, c'était qu'il était diplomate. J'ai commencé mon enquête en envoyant une lettre au Ministère des Affaires étrangères et un mois plus tard, le 25 décembre 1992, je rencontrai enfin ce fameux Jean.

Quels furent votre réaction et vos sentiments lors de cette rencontre ?

J'étais surprise au début, mais au fur et à mesure du temps, nous avons créé des liens d'amitié.

Comment vous êtes-vous procuré le journal ?
Deux ans après notre première rencontre, Jean m'a fait don du manuscrit qui contenait 262 pages écrites par les propres mains d'Hélène.
Sur les premières pages, elle écrivait très bien et ne faisait aucune rature, mais au fur et à mesure des feuilles et du temps, on remarque qu'elle n'écrivait plus au stylo, soignait moins l'écriture et le style. J'ai donc gardé le journal pendant six ans chez moi et personne n'était au courant, sauf ma famille, Jean et moi.

Qu'avez-vous fait avec le journal pendant ces 6 ans ?
Durant cette période, je reprenais le journal de temps en temps pour le lire et à la fin, j'ai décidé de faire écrire en 12 exemplaires le journal en intégralité. J'en ai donné un à chaque membre de ma famille et fait don du manuscrit au Mémorial de la Shoah.

Que s'est-il donc passé pour que vous décidiez de publier le journal ?
En 2007, un historien du Mémorial m'avait demandé de présenter le journal. C'est donc ce qui s'est produit et lors de cette présentation, un éditeur était présent et m'a donc proposé de le publier. Ce n'était pas du tout prévu, ce n'était pas dans mes intentions mais l'idée m'a plu. J'en ai donc parlé avec toute ma famille et obtenu leur accord. Les bénéfices tirés de cette publication sont répartis entre une associations qui paye les frais d'école de cinq jeunes, et une association musicale.

Merci beaucoup de nous avoir fait partager votre histoire et celle de votre tante !
Merci à vous.

Basmala Moharam
et Illana Teixeira (2de 10)

GINETTE KOLINKA

CHAPITRE 2

RENCONTRE
AU LYCÉE MONTESQUIEU

•

7 OCTOBRE 2019

Un matin de juillet 2019, juste avant de partir en vacances, je suis allé prendre un petit-déjeuner chez mon amie Ginette Kolinka, dans le 11e arrondissement de Paris. Autour d'un café et de viennoiseries, je lui ai proposé de revenir au lycée pour qu'elle témoigne devant de nouveaux élèves. Naturellement, elle ne s'est pas faite prier pour accepter.

Ainsi, le lundi 7 octobre, pour la troisième année consécutive, je l'ai reçue au lycée. Celle que j'avais rencontrée pour la première fois au Mémorial de la Shoah à Paris un jour d'octobre 2017, lors du projet mémoriel que je menais autour de la panthéonisation de Simone Veil, est arrivée dans l'établissement avec Sophie Nahum, réalisatrice d'un film sur les derniers survivants de la Shoah et qui l'a filmée toute la journée pour avoir une séquence présentant un témoin dans un établissement scolaire. Coquette et joyeuse, comme à son habitude, elle a livré un témoignage poignant et fort devant un public de jeunes lycéens, parmi lesquels se trouvaient également la Rectrice de l'Académie de Versailles, Charline Avenel, la Députée de la Circonscription, Cécile Rilhac et des inspecteurs de lettres et d'histoire.

Suite au récit de Ginette, j'ai demandé aux élèves dans un texte à la forme libre de me raconter ce qu'ils avaient appris et retenu de cette rencontre. Ils ont alors écrit des articles de presse, des lettres, des acrostiches, des poèmes… qui sont réunis dans ce chapitre 2.

TÉMOIGNAGES

Aujourd'hui, on a eu la chance de rencontrer Ginette Kolinka, une survivante des camps de concentration et d'extermination.

À 9 h 30, quand les classes se sont réunies, on a visionné un petit film sur des témoignages de Juifs qui ont survécu à la Seconde Guerre mondiale. Voir des personnes âgées parler de la Shoah, qu'ils ont vécue, était très touchant. Dans la salle de conférence, il y avait un caméraman qui nous a filmés, car nous allons aussi faire partie de cet acte de mémoire.

Après la vidéo, Ginette est arrivée. Au moment où elle est rentrée dans la salle, l'atmosphère a changé et tout le monde s'est tu. Personnellement, j'étais intimidée et impressionnée par sa présence.

Elle nous a donc raconté son histoire, je ne saurais comment la décrire… Mes sentiments sont passés par de la tristesse, du dégoût, de la colère. Mais le passage qui m'a le plus marquée est celui où Ginette explique qu'elle travaillait dans le camp avec une dame et qu'une Allemande est arrivée et a commencé à leur crier dessus. Mais la camarade de Ginette, n'acceptant pas qu'une fille plus jeune qu'elle la dispute, s'est mise à son tour à crier sur l'Allemande, ce qu'elle n'aurait malheureusement pas dû faire.

Ginette nous a en effet expliqué que la gardienne, furieuse, a frappé violemment la dame jusqu'à ce qu'elle soit défigurée et incapable de se relever. Même si j'avais déjà une idée de la violence des nazis dans les camps, ceci m'a horrifiée.

J'ai vraiment aimé quand Ginette nous a fait rire avec notre professeur de français, ceci nous a apaisés et a ramené un peu de joie.

Je remercie Madame Ginette Kolinka d'avoir pris le temps de nous raconter son histoire et de m'avoir ouvert les yeux sur la violence et l'horreur qu'étaient les camps.

Olivia Garcia (2de 10)

Lundi 7 octobre, Ginette Kolinka est venue nous conter son histoire. À première vue, elle paraissait joyeuse et coquette. Je pense que personne ne se serait douté de ce qu'elle a vécu à Auschwitz en la voyant. Nous avons pu aussi remarquer qu'elle a un assez fort caractère.

Elle a été arrêtée par la Gestapo en mars 1944 sur dénonciation à Avignon avec son père, son petit frère et son neveu. Le wagon du train qui les a conduits vers Birkenau était un wagon de marchandises sans fenêtres ni ouvertures, il y avait de la paille par terre. Elle nous a confié que dans le train, les conditions était très dures et qu'heureusement son père avait pris deux couvertures.

Pendant trois jours et trois nuits, elle a supporté cela jusqu'à ce qu'enfin, les portes s'ouvrent. Elle se trouve alors en Pologne, sur la *Judenrampe* de Birkenau. Il n'y avait là que des SS allemands qui criaient « *Schnell !* » et qui les poussaient. Après la descente du train, on leur a expliqué qu'ils iraient à pied jusqu'au camp, sauf les plus fatigués qui pouvaient monter sur des camions. Première erreur de Ginette, et elle s'en veut terriblement encore aujourd'hui : elle a demandé à son père et son frère de monter dans le camion. Elle comprendra plus tard que ceux qui montaient étaient voués à une mort immédiate dans les chambres à gaz. Ce passage m'a terriblement touchée car elle était juste une jeune fille qui voulait aider ses proches et, comme elle l'a dit, elle les a envoyés à la mort sans le vouloir.

Une fois dans le camp, elle voit des femmes qui lui demandent de se déshabiller. Puis elle se fait tatouer un matricule : 78599. C'est sa nouvelle identité. On lui a aussi coupé les cheveux, demandé de prendre une douche : l'eau était froide, elle n'avait ni savon, ni serviette. Pour la distribution des vêtements, on leur jetait des vêtements au hasard, peu importe la morphologie, et les femmes prenaient ce qu'elles pouvaient. Ginette voit même une jeune fille dont les fesses sont violettes à cause des coups ou une autre squelettique. Pour se coucher, comme elles étaient trop nombreuses, elles devaient être tête bêche.

L'heure de l'appel se faisait à 3 h 30 du matin et tous devaient être là, même les blessés et les morts. Si un pied dépassait, la personne se faisait frapper. Un jour, Ginette, ne s'étant pas levée à temps, a reçu son premier coup : un coup de crosse dans le dos. Elle avait l'impression que quelqu'un lui brisait les os. Après avoir fini l'appel, Ginette est choisie avec d'autres personnes pour aller chercher du café. Un autre jour, alors que Ginette creusait un trou et qu'il pleuvait beaucoup trop, une kapo l'autorisa à s'abriter.

C'est là qu'elle rencontra Simone Jacob, plus connue maintenant sous le nom de Simone Veil. Une fois à l'abri, une *kapo* extrêmement sévère a vu Simone et a commencé à s'extasier car elle la trouvait très belle. La *kapo* lui promit une robe et la possibilité de travailler dans un camp moins dur. Mais Simone ne voulait pas car sa mère et sa sœur étaient dans le camp. Plus tard, la *kapo* donna la robe à Simone qui l'offrit à Ginette.

En janvier 1945, les nazis ont quitté Auschwitz pour échapper à l'avancée des Alliés. Ginette, après avoir été dans d'autres camps, finit par être libérée à Theresienstadt.

Quand j'ai pu m'entretenir avec elle, elle était très contente car son histoire m'a touchée et m'a surtout fait réfléchir. Dans mon livre, elle a écrit : « Je me fais un plaisir de te passer l'ordre de passeur de mémoire ; Delfine, au travail ! »

Delfine Dos Santos (2de 5)

•

La rencontre avec Ginette est extrêmement importante et marquante. Cette femme âgée de presque 95 ans est, comme notre prof de français nous l'avait dit, une « preuve vivante » du génocide des Juifs, commis pendant la Seconde Guerre mondiale. Même à son âge, elle a toujours la forme, est toujours aussi alerte quand elle nous raconte ce qu'elle a vécu et toujours aussi marrante quand elle s'adresse aux uns et aux autres.

Tout au long de son récit, on est ému car l'histoire qu'elle nous a racontée était incroyable. Comme cet adjectif l'indique, il peut être difficile de croire ce qu'elle nous raconte mais c'est pourtant bel et bien réel.

Personnellement, je trouve que son intervention était très intéressante. C'est donc pour cela que j'ai choisi d'écrire sur Ginette. Elle a clarifié les faits en répondant aux questions des élèves. Elle aime beaucoup échanger avec les jeunes, qui étaient tous très attentifs. Après avoir échangé avec mes camarades, j'ai su qu'ils étaient comme moi : émus, étonnés, choqués.

Arjun Radjasegar (2de 10)

Lundi 7 octobre, nous avons eu l'honneur de rencontrer Ginette Kolinka, une ancienne déportée juive à Auschwitz-Birkenau durant la Seconde Guerre mondiale.

Pendant les trois heures d'intervention et de discussions, elle nous a expliqué toutes les épreuves qu'elle a été obligée d'endurer. Elle a subi des choses totalement inimaginables. Elle n'arrivait pas à croire que l'on puisse simplement tuer d'autres êtres humains pour une religion. Elle a même tenté d'oublier pendant plusieurs années ce qui s'était passé tellement c'était horrible. Elle ne voulait pas y penser, ça lui faisait trop mal, jusqu'à ce qu'elle puisse en parler avec d'autres personnes qui avaient vécu la même chose qu'elle. Et là, elle a commencé à se souvenir au fur et à mesure de tout. Aujourd'hui elle peut vraiment en parler à tout le monde.

Cette rencontre m'a vraiment beaucoup intéressé et j'ai retenu plein de choses intéressantes et impensables sur ce qu'était la vie dans le camp et toutes ces personnes qui ne savaient pas du tout à leur arrivée ce qui les attendait.

À Auschwitz, les personnes souffraient énormément. Manque de nourriture, manque de vêtements, sévices de tout type, travail forcé, températures polaires l'hiver, caniculaires l'été. Beaucoup de personnes, notamment les enfants et les personnes âgées se faisaient tuer par gaz dès l'arrivée. Pour dormir, c'était l'enfer. Plusieurs personnes se partageaient une seule *coya* et des centaines de femmes dormaient dans un même *block*.

Ginette nous a raconté une petite anecdote qui montre un peu d'humanité dans cet enfer : Simone Veil lui a offert une robe qui lui a, selon elle, sauvé la vie en lui redonnant de la dignité. Malgré les épreuves et les humiliations qu'elle a subies, elle est en forme pour son âge et se souvient de tout.

Cette rencontre m'a fait me poser plusieurs questions comme : pourquoi, après cette terrible tragédie, y a-t-il toujours de la haine envers les autres êtres humains sous prétexte qu'ils sont différents ? Comment peut-on faire subir autant de d'horreurs à des êtres humains ?

J'ai été bouleversé après ce récit.

Mattéo Manresa (2de 5)

Lundi 7 octobre 2019

Je suis dans la salle polyvalente car j'attends Ginette Kolinka, qui est une des dernières survivantes de la Shoah. Après avoir fui en zone libre avec sa famille, elle fut déportée à Auschwitz. Après qu'elle a raconté son triste passé, on se rend compte de l'importance de raconter leur histoire car nous sommes la dernière génération de lycéens à pouvoir rencontrer ces survivants.

On se doit de faire perdurer leur mémoire pour que les gens n'oublient pas et qu'ils ne reproduisent pas ces erreurs. Cette rencontre m'a donc fait prendre conscience de cela. J'ai aussi mieux compris que dans ces camps, la vie était extrêmement difficile.

J'ai enfin été marqué par le fait qu'elle ne ressente plus d'émotions aujourd'hui : c'est bouleversant.

Adriano Petolla (2de 5)

•

Lundi 7 octobre 2019, nous avons reçu la visite de Ginette Kolinka au lycée Montesquieu d'Herblay. Survivante de la Shoah, cette femme de 94 ans est venue nous faire part de son témoignage. Déportée le 13 avril 1944, dans le convoi numéro 71 à l'âge de 19 ans, elle a réussi à surmonter cet obstacle et retrouver ses proches en juin 1945.

Son témoignage touchant et bouleversant nous raconte les faits et les méfaits du régime nazi pendant la Seconde Guerre mondiale en passant par son histoire, sa déportation, son quotidien dans les camps et sa libération. Son récit nous fait réfléchir sur l'Histoire et sur ces milliers de destins brisés.

Ce témoignage n'est pas seulement raconté pour toucher les personnes mais pour dire haut et fort la vérité des faits pendant les années 1939-1945. Nous devons nous rendre compte de la chance que nous avons eue d'avoir pu écouter le témoignage d'une survivante de la Shoah, car nous sommes la dernière génération à pouvoir assister à ces rencontres et parler avec ces survivants.

C'est une rencontre qui restera gravée dans nos mémoires à jamais.

Océane Da Veiga (2de 10)

Au lycée, aujourd'hui, j'ai eu la chance de rencontrer Ginette Kolinka. Pendant deux heures environ, elle a pu témoigner devant nous et raconter son parcours durant la guerre 39-45.

Elle vivait à Paris avec ses parents, ses sœurs et son frère. Ginette était la petite dernière de la famille. Son père était né à Paris et sa mère était d'origine roumaine. Depuis juin 1940, la France était sous occupation allemande, le pays était divisé en deux : la zone libre et la zone occupée (où se trouve Paris).

Des ordonnances étaient mises en place dans la zone occupée, qui disaient que tous les Juifs avaient pour interdiction d'être en contact avec des « aryens », d'aller dans les lieux publics, de travailler et d'aller faire les courses, hormis entre 15 et 16 heures. Il fallait également se faire recenser au commissariat et se faire tamponner en rouge sur sa carte d'identité la mention « Juif ». Cette situation n'inquiétait guère Ginette. Elle passait beaucoup plus de temps avec sa famille et ne voyait pas encore le danger.

En zone libre, on ne portait pas l'étoile jaune contrairement à la zone occupée. Devant la menace de la grande rafle de mi-juillet 1942, la famille Cherkasky a décidé de partir en zone libre, ils ont réussi à avoir de faux papiers avec des noms français. Mais pour s'enfuir, ils ont dû se diviser en plusieurs groupes, leur point de rendez-vous était à Aix-les-Bains, dans le massif des Alpes. Après quelques péripéties, ils ont réussi à atteindre la ville d'Avignon dans le Vaucluse. De l'été 1942 au printemps 1944, ils se sont installés dans une maison rue Joseph-Vernet. De plus, ils ont trouvé du travail : deux de ses sœurs étaient secrétaires, deux autres travaillaient sur les marchés.

En mars 1944, Ginette a été arrêtée par trois messieurs en uniforme de la Gestapo, avec son père, son frère et son neveu, suite à une dénonciation. Ils n'ont pas réussi à faire croire qu'ils étaient orthodoxes. Ils sont transférés à Marseille, à la prison des Baumettes, puis à Drancy le 6 avril 1944. Une semaine plus tard, le 13 avril, Ginette, son père Léon, son frère Gilbert et son neveu Jojo prennent le train pour Auschwitz-Birkenau. C'est le convoi n° 71. À l'arrivée sur la *judenrampe*, les plus fatigués et les malades ont eu la possibilité de monter dans un camion au lieu de marcher des kilomètres. C'est ainsi que Ginette a conseillé son père et son frère de prendre les camions. Sans le savoir, elle les a conduits vers les chambres à gaz.

Les femmes entre 15 et 45 ans et les hommes entre 15 et 50 ans étaient sélectionnés pour travailler. Elle dit que durant cette période, elle est devenue

« inhumaine », ses sentiments sont restés là-bas. Leurs conditions de vie étaient horribles. Dans les camps des femmes, elles étaient nues, tatouées, le crâne rasé. À la libération du camp, elle a réussi à retrouver sa mère, ses sœurs et son appartement.

J'ai été énormément touchée par ce témoignage car on sent vraiment que cela reste pour elle un traumatisme. Elle nous a dit également que son témoignage, selon elle, ne pourra pas changer les consciences. Mais elle est toujours vigilante à ce qu'on puisse continuer son travail de mémoire.

Je suis partie déjeuner avec mes camarades et j'ai repris les cours de physique-chimie, maths et anglais. Le bus est arrivé en retard, comme d'habitude, ce qui m'a permis de passer plus de temps avec mes copines « de bus ». Oui, car mes copines de « classe », de « bus », de « quartier », « d'enfance » ne sont pas les mêmes. J'ai fait mes devoirs et maintenant je suis assise sur le fauteuil du salon en attendant le dîner. Je vais pouvoir raconter cette histoire à table !

Basmala Moharam (2de 10)

•

Lundi 7 octobre, au lycée Montesquieu d'Herblay, j'ai rencontré Ginette Kolinka, ancienne déportée de la Seconde Guerre mondiale.Le jour de notre rencontre, elle ne m'a pas parlé personnellement, elle s'est adressée pendant plus de deux heures à deux classes de Seconde.

Cette rencontre avec elle m'a apporté beaucoup de précisions sur cette époque troublée de notre histoire. Par exemple, elle nous a expliqué les conditions de vie lorsqu'elle vivait, où plutôt survivait, au camp d'Auschwitz-Birkenau, en particulier pour dormir, manger, se laver. Elle a employé un verbe qui m'a marqué : « organiser. » En fait, il s'agit de voler ou de troquer de quoi se nourrir ou améliorer un peu son quotidien.

Elle nous a aussi raconté comment son frère et son père ont été arrêtés, déportés et tués. Elle nous a enfin expliqué qu'elle n'a pas participé à la marche de la mort, ayant quitté Birkenau dès novembre 1944.

Elle justifie sa présence parmi nous, non par sa volonté et son courage, mais par une succession de chances.

Je n'oublierai pas cette rencontre.

Guilherme Torrao (2de 5)

UNE FILLE D'AUSCHWITZ

Cela s'est produit en mai 1944, Ginette était une jeune fille française de 19 ans, sportive et énergique, qui fut arrêtée par la Gestapo en mars 1944 avec son père et son neveu parce qu'ils étaient juifs. Déportée à Auschwitz-Birkenau, un camp d'extermination situé en Pologne, sa vie prit un tout autre tournant…

Yeux fermés, voile noir…

« *Aufstehen !* [1] » Au moment où elle ouvre les yeux, il est 3h30 du matin. Ginette, fatiguée et affaiblie, descend de sa paillasse avec d'autres de ses congénères, après avoir peu et mal dormi, pour rejoindre les *blockovas* afin de participer à l'appel du matin, qui n'est d'ailleurs pas un appel mais plutôt un décompte, entre celles qui meurent et celles qui péniblement survivent. Avant ça, Ginette doit aussi aider ses camarades fatigués ou malades pour qu'elles aussi participent à l'appel sous peine d'être tuées. Malheureusement, il est également arrivé qu'elle doive faire plus, lorsqu'il s'agissait de cadavres. Le premier fut un choc mais ceux qui ont suivi devinrent une habitude... Après cela, des internées désignées de force, amènent la collation du matin, « la soupe »… Un liquide translucide et médiocre, pas très nourrissant voire écœurant, mais que tout le monde attend. Ginette aussi, même si elle est intimidée par le regard noir des *kapos*. Elle se sert à l'aide d'une écuelle, qu'elle doit partager avec d'autres internées et elle rejoint les autres ensuite.

On lui attribue une pioche signifiant que la pauvre doit creuser des fossés avec le *kommando* qu'on lui a attribué. Ginette, elle ne sait pas, à son réveil, quel travail l'attend au cours de sa journée. Même si c'est dur, long et éprouvant, il est inenvisageable de protester. On ne compte pas le nombre de fois où Ginette voit des femmes se faire battre, car elles ne faisaient pas correctement leur travail ou pas assez rapidement. Et en ce qui concerne les autres, celles qui n'obéissaient pas, elles se faisaient battre au sol parfois même jusqu'à la mort par des sauvages qui frappaient, poussaient, insultaient et criaient sur les internées. Ginette, elle a préféré se faire discrète, toute petite. Aux moments choisis par les kapos, on était forcé d'aller aux toilettes. Je dis bien forcé car il s'agissait de latrines avec des trous en face les uns et des autres, salis par les excréments où régnait une puanteur à en devenir malade. « *Schnell !* [2] », qu'ils disaient. « *Schnell !* » Certaines internées profitaient de ce temps pour *organiser*.

1. Debout ! 2. Vite !

Dans ce camp, *organiser* signifiait voler. Ginette n'a jamais eu recours à cette pratique mais elle en en a été la victime à plusieurs reprises. Mais cela ne l'empêchait pas d'échanger des biens contre d'autres biens, comme notamment l'écuelle pour la ration du matin.

Et maintenant c'est le soir, on donne comme repas à Ginette un quart d'une tranche de pain avec un peu de margarine. Pas étonnant que la famine fasse rage dans ce camp. Et je me demande encore aujourd'hui : Comment ai-je pu survivre ? Après cette maigre ration, il faut se coucher dans la *coya* avec des affaires sales et froides. Collée à mes camarades, je prie de survivre à cette nuit de plus. Et l'instant d'après, tombant de fatigue, mes yeux se ferment.

Yeux ouverts à nouveau…

Mais me voilà aujourd'hui devant vous pour vous convaincre et vous faire comprendre que c'est comme cela que la haine peut détruire des vies inutilement. Si vous avez une quelconque haine envers une personne ou un groupe de personnes, quelle que soit la raison de cette haine, chassez-la de votre esprit ! Et je vais vous dire une bonne chose à laquelle vous devriez penser la prochaine fois que ce sentiment prendra le contrôle de vous : « La haine, c'est Auschwitz ! »

Les élèves applaudissent et des émotions fortes planent dans la salle où se trouvent les classes de 2des 5 et 10.

Suite à son témoignage, une séance de dédicaces est organisée où les élèves peuvent exprimer leur ressenti devant Ginette Kolinka, en présence de la Rectrice de l'Académie de Versailles, Charline Avenel, ainsi que la réalisatrice Sophie Nahum. La rectrice demande à un élève de 2de 10 :

— Quelles sont vos impressions ? Que vous a apporté son témoignage et que comptez-vous en faire ?

— Pour commencer, rencontrer Ginette aujourd'hui est un honneur, car peu de personnes ont la chance d'écouter une femme ayant vécu tant de choses et dans de telles conditions. Son témoignage est une ressource rare et élémentaire pour notre avenir. J'ai appris de nombreuses choses aujourd'hui, sur notre passé et sur les conséquences d'un simple sentiment. Ginette est une femme surprenante possédant de très bonnes valeurs. Son témoignage est également très enrichissant, car c'est là que l'on se rend compte que nous ne savons que peu de choses sur la réelle atrocité que fut Auschwitz-Birkenau. Dans nos livres d'histoire, on nous donne des chiffres, des dates et des exemples mais très peu d'informations marquantes. Marquantes pour

leur injustice et leur cruauté. Je ne sais pas pourquoi elles ne nous sont pas révélées mais ce qui est sûr, c'est que nous prendrons conscience de nos actes seulement si on nous en montre les réelles conséquences. C'est pourquoi, je suis ravi d'avoir pu assister à ce témoignage, il m'a permis de me rendre compte de la réelle face cachée de cette guerre et il me sera utile dans ma transmission car nous sommes la génération qui devra transmettre ce savoir par la suite aux suivantes.

Sami Haddaoui (2de 10)

•

J'ai eu la chance de rencontrer Ginette Kolinka, une déportée juive qui a survécu à Auschwitz-Birkenau. Cette femme nous a raconté sa vie, plus précisément lors de la Seconde Guerre mondiale et en tant que survivante du génocide juif.

Pendant son discours, je n'arrivais pas à imaginer qu'elle avait vécu cette période, à me dire qu'on l'a humiliée, battue et que les nazis ont tué ses proches. Cependant, Ginette Kolinka nous a aussi montré sa joie de vivre, même avec les épreuves qu'elle a dû surmonter durant sa jeunesse.

Lors de son discours, elle nous a montré son numéro de matricule à Birkenau. À ce moment précis, lorsqu'elle a remonté sa manche, j'ai été étonné et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à réaliser que la personne que j'avais devant moi n'était pas n'importe qui.

Axel Hotte (2de 5)

•

Lors de ma rencontre avec Ginette Kolinka, j'ai pu apprendre en détails comment étaient traités les Juifs lors de la Seconde Guerre mondiale et comprendre comment les nazis les considéraient.

Pendant qu'elle nous a raconté son histoire, j'ai eu plusieurs sensations. Je ressentais comme une douleur imaginaire, en écho aux douleurs infligées aux Juifs, mais aussi de la tristesse liée à la guerre et au but des nazis qui était de les exterminer, et de l'incompréhension envers ces actions.

De plus, je ne pensais pas un jour avoir la chance et le privilège de voir une personne ayant survécu à cette guerre.

Gabin Calais (2de 10)

Lundi 7 octobre, les classes de 2nde5 et de 2nde10 du lycée Montesquieu d'Herblay ont eu la chance de rencontrer Ginette Kolinka. En tant que rédacteur en chef du *Bon'journal*, le journal du lycée, j'ai eu la chance de pouvoir assister à cette rencontre que je vais vous raconter.

Ginette a été arrêtée avec sa famille à Avignon avant d'être transférée à Drancy. En avril 1944, elle est déportée avec sa famille à Auschwitz-Birkenau. Dans cet enfer, elle éprouve de la honte et est traitée comme de la vermine. Après des mois de déportation, ce sont les Russes qui la libèrent. En mai 1945, elle est enfin libre.

Cette rencontre m'a fait prendre conscience de l'horreur dont l'humain est capable. Ce témoignage nous permettra de ne pas oublier ce qui s'est passé pendant cette période. Ces jeunes élèves ont eu une chance incroyable car ils sont les derniers à pouvoir entendre ces témoignages. À eux maintenant de témoigner à leur tour pour les générations suivantes, en somme d'être le témoin du témoin.

Ethan Celik (2de 5)

•

Lundi 7 Octobre

Ce matin, je me suis réveillé avec difficulté comme à mon habitude mais aujourd'hui est un jour spécial, c'est la rencontre avec Ginette Kolinka, une survivante des camps. C'était super intéressant mais je me suis senti un peu décontenancé, face à ce qu'elle a vécu… je ne savais pas trop quoi en penser. Sur le chemin de la maison, lorsque je suis rentré pour manger, j'ai parlé avec mon ami et ça m'a fait réfléchir. J'ai pensé que l'on ne se rendait pas compte de la chance qu'on avait aujourd'hui, de ne pas vivre dans la crainte comme les Juifs dans les années quarante. Je me suis dit qu'on devait se souvenir de tout ça pour ne pas oublier.

Quand je suis revenu en cours, j'ai repensé au moment où Ginette parlait des camions qui récupéraient les malades à l'arrivée à Auschwitz-Birkenau, en particulier quand elle a dit à son père et à son frère de monter dedans, parce qu'on leur avait expliqué que c'était pour faciliter le transport pour les malades. Mais en vérité, c'était pour les emmener dans les chambres à gaz… Je me suis demandé ce qu'avait ressenti Ginette quand elle l'a appris et je me suis senti triste.

Pierre Albucher (2de 10)

UNE RENCONTRE ÉMOUVANTE

Le 7 octobre 2019, nous avons eu la chance de pouvoir rencontrer Ginette Kolinka, survivante du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau et passeuse de mémoire de la Shoah. À 94 ans, Ginette Kolinka, a su nous émouvoir lors de son récit pendant plus de deux heures.

UN TÉMOIGNAGE TERRIFIANT

Déportée à l'âge de 19 ans, Ginette Kolinka nous a raconté ce qu'elle a vécu d'avril à novembre 1944, allant jusqu'à rentrer dans les moindres détails de son quotidien dans le camp. La faim, le manque total d'hygiène et d'intimité, la terreur. Nous avons eu le droit à un récit complet allant de son arrestation à sa libération.

UNE PRISE DE CONSCIENCE BOULEVERSANTE

Pour nous, élèves de seconde qui étudions le journal d'Hélène Berr en cours de Français, nous avons eu, lors de ce témoignage, une réelle prise de conscience sur les réalités de la guerre et les atrocités subies pas ces survivants.

Sarah Zegadi (2de 10)

•

Notre rencontre avec Ginette Kolinka a été très enrichissante pour moi car j'ai pu apprendre les conditions de vie dans les camps de concentration et d'extermination.

Son histoire m'a vraiment intéressé : son vécu dans les camps et les humiliations que les Juifs ont endurées m'ont fait prendre conscience que les humains sont capables d'une violence incroyable. Elle m'a montré jusqu'où mène la haine envers les Juifs et même les autres, car son message est universel.

Depuis que Ginette a raconté son histoire, j'ai appris qu'il faut refouler ses sentiments de haine et les garder au fond de soi. Cela m'a beaucoup impressionné d'entendre une vraie déportée parler de son expérience.

Enzo Pierre (2de 10)

Ce matin, j'ai rencontré une personne extraordinaire : Ginette Kolinka. J'attendais sa venue avec impatience pour entendre son histoire. Arrivée au lycée, je me suis directement installée au troisième rang dans la salle polyvalente. Quelques minutes plus tard, Ginette est arrivée et on s'est tous levés pour la saluer. Elle a commencé son histoire – elle raconte les yeux fermés – et nous a révélé tout ce qu'elle a vécu. Elle a été déportée avec son père, son frère et son neveu mais elle est la seule à être revenue.

Lorsqu'elle décrit les camps, elle nous montre des photos en même temps, par exemple les latrines, qui ne sont que de très nombreux trous, où régnait une odeur épouvantable. On ne peut pas imaginer comment c'était.

Lorsqu'elle nous raconte le moment où elle passe « sous la douche », j'ai été très touchée, elle était toute nue à côté d'inconnues, elle n'était pas à l'aise, elle était humiliée par les nazis qui leur jetaient des jets d'eau froide puis d'eau chaude et qui leur balançaient des vêtements sur la figure sans prendre en compte leur morphologie.

La chose qui m'a le plus touchée, c'est le fait qu'elle parle les yeux fermés comme si elle revivait le moment. J'imagine qu'elle revoit les moments tragiques. Elle a gardé beaucoup de mauvais souvenirs, des choses gravées en elle. Je pense qu'elle regrette le fait d'avoir laissé son père, son frère monter dans le camion.

Aujourd'hui, Ginette est une personne aimable, elle est drôle avec un grand sens de l'humour. C'est une belle et grande opportunité d'avoir pu la rencontrer car on est la dernière génération à pouvoir la voir et l'écouter.

Alice Zhou (2de 5)

•

Ce matin, une dame est venue rendre visite à ma classe. C'était une survivante du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Cette femme, malgré les horreurs qu'elle a endurées, a bien voulu se remémorer toutes ces affreuses choses pour nous faire part de son témoignage. À 94 ans, malgré son grand âge, cette femme s'est déplacée jusqu'à nous. Madame Kolinka est une personne extraordinairement forte, les souvenirs qu'elle nous a livrés ne sont pas des plus joyeux, et pourtant elle nous les a racontés avec le sourire.

Je ne reverrai sûrement jamais cette femme, mais je tiens quand même à la remercier d'avoir pris de son temps pour nous raconter son histoire.

Cloé Tranchant (2de 5)

LES BEAUX SOURIRES DE LA MÉMOIRE

En septembre 2017, quand j'ai poussé la porte du Mémorial de la Shoah à Paris, c'est Thierry qui m'a suggéré de rencontrer Ginette Kolinka, pour lancer mon projet mémoriel sur Simone Veil. Je ne la connaissais pas. Depuis ce jour et notre première rencontre le 11 octobre suivant, c'est une amitié qui est née et qui perdure. Deux ans plus tard, le 7 octobre 2019, Ginette est revenue pour la troisième fois au Lycée Montesquieu. Chaque fois que je la vois, l'entends, l'appelle, Ginette rayonne et me fait rire. Ces moments partagés avec elle, dans son appartement, au Mémorial ou au lycée, sont particulièrement précieux pour moi. Je n'imaginais pas, enfant et adolescent, avoir un jour le privilège de fréquenter des survivants de la Shoah. Désormais, ils font partie de mon quotidien, mais je ressens toujours une émotion et une profonde admiration pour eux chaque fois que je les côtoie.

Cette année, lorsqu'elle est arrivée, Ginette était accompagnée de Sophie Nahum, la réalisatrice de la série documentaire *Les Derniers*. C'est autour d'un café pris un matin de juillet au Dôme, au métro Villiers, que nous avons fait connaissance et que nous avons échangé sur notre travail respectif, centré sur la transmission de la mémoire de la Shoah. Elle m'a alors appris qu'elle travaillait sur un film documentaire et qu'elle souhaitait tourner une séquence de témoignage dans un établissement scolaire. Sans plus attendre, je lui ai proposé qu'elle vienne filmer Ginette au Lycée Montesquieu, au début de la prochaine année scolaire. Il restait à prévenir notre témoin et trouver une date dans un agenda très chargé ! Ce fut chose faite le 11 juillet, lors d'un petit-déjeuner que je prenais avec Ginette, avant le grand départ en vacances. Ce serait le 7 octobre.

Élégante dans son ensemble bordeaux, elle s'est présentée devant deux classes privilégiées. Elle a longuement témoigné, répondu aux questions des élèves, de la Rectrice de l'Académie, des inspecteurs, des professeurs.

Avec Sophie, on ne pouvait pas la laisser partir sans faire notre photo souvenir *(page ci-contre)*. Adepte des *selfies*, notre Ginette s'est prêtée une nouvelle fois au jeu. Comme toujours, elle rit et profite de chaque instant que lui offre la vie.

Quelle joie d'avoir pu partager, cette année encore, ces moments forts avec elle ! Son histoire est marquée par la tragédie. Sophie et moi mettons toute notre énergie pour que jamais elle ne soit oubliée. Transmettre sans relâche et lutter pour un avenir meilleur…

Julien Coutant

7 octobre 2019 : les élèves de 2de 5 et de 2de 10 ont rendez-vous avec Ginette Kolinka, dans la salle polyvalente du lycée Montesquieu.
Avant son arrivée, projection du documentaire qui lui est consacré dans la série *Les Derniers* **(1)**, réunissant des témoignages filmés des derniers rescapés de la Shoah.
Ginette Kolinka débute ensuite son témoignage, en présence de Charline Avenel, Rectrice de l'Académie de Versailles **(2)**.
Au terme de son intervention, Ginette Kolinka se prête au jeu du *selfie* avec Julien Coutant, Professeur de lettres, et Sophie Nahum, réalisatrice de la série *Les Derniers* **(3)**.

Comme le veut la tradition lors de ses venues au lycée, Ginette Kolinka prend la pose aux côtés des élèves de 2de 5 **(1)** et de 2de 10 **(2)**.
À ceux qui le souhaitent, elle dédicace son dernier livre – écrit avec Marion Ruggieri – intitulé *Retour à Birkenau*, paru en juin 2019 aux Éditions Grasset **(3)**. Fidèle à son habitude, Ginette prend le temps de discuter avec chacun et apporte un soin particulier à chaque dédicace !

Lundi matin, 7 octobre 2019

Mon cher journal,

Ce matin, une ancienne déportée juive est venue au lycée, c'était Ginette Cherkasky connue sous le nom de Ginette Kolinka. Cette femme est d'une force et d'une énergie incroyable ! Elle nous a raconté du début à la fin et dans les moindres détails ce moment de son histoire tragique bouleversant son adolescence : la Seconde Guerre mondiale.

Quand je l'ai vue entrer dans la salle, j'ai tout de suite senti une joie qui m'envahissait, j'étais ébahie par sa prestance. C'était bel et bien réel, une des quelques survivants de la Shoah se présentait devant nous et allait nous livrer son témoignage. Nous pouvions sentir, je ne sais pourquoi dans sa voix, un lourd passé auquel elle faisait face tous les jours.

Je me souviens de cette phrase qu'elle répétait : « Ce n'est pas grâce au courage que j'ai survécu, mais à la chance. » Mais pour moi, elle a tout de même un côté très courageux car quand on revient d'une épreuve comme celle-ci, certains ne s'en remettent pas, alors que Ginette, elle, en a décidé autrement et a continué sa vie tout en témoignant, que ce soit devant des élèves ou d'autres personnes.

Cela prouve qu'elle veut faire passer un message et veut se faire entendre de tous afin que tout le monde sache ce qu'a été cet épisode tragique. C'est comme une sorte de mission personnelle.

Cette rencontre m'a beaucoup apporté. Tout d'abord en émotion car le fait que ce soit elle qui raconte, a permis d'incarner cette catastrophe destructrice et la rendre plus réelle.

Ensuite, elle m'a apporté des savoirs nouveaux car elle nous relatait des détails plutôt personnels que l'on ne trouvera pas forcément dans des livres d'histoire. C'est intéressant, on peut ainsi mieux se projeter et imaginer la vie des Juifs à cette époque, leurs souffrances, leurs peurs, leurs hontes, leurs angoisses...

Le sentiment que tout cela me procure, c'est de l'horreur. Heureusement que je n'ai pas vécu cela ! Comment des Hommes peuvent-ils faire cela à d'autres Hommes simplement par haine ? J'aimerais et nous aimerions tous le savoir malheureusement...

Lucie Jahan (2de 10)

Lundi 7 octobre

Mon cher journal,

Aujourd'hui, j'ai rencontré Ginette Kolinka durant mon heure de cours de français. Voir de mes propres yeux et entendre le témoignage d'une rescapée de Birkenau a été un moment mémorable que je n'oublierai jamais ! Lorsqu'elle est rentrée dans la salle polyvalente, tout le monde s'est levé pour marquer notre respect et un silence de plomb a envahi la pièce. L'ambiance générale était très solennelle.

Elle s'est assise, s'est présentée et a commencé à raconter son histoire. Son calvaire a débuté par une dénonciation anonyme auprès des autorités d'occupation. Elle a été arrêtée à Avignon avec son père Léon, son neveu et son petit frère. C'était au moment du déjeuner. Après son arrestation, elle a été incarcérée à la prison des Baumettes à Marseille. Ginette n'est pas originaire de Provence, mais elle et sa famille avaient fui Paris en 1942 sur les conseils de proches pour se réfugier en zone libre. Elle est ensuite transportée à Drancy.

À ce moment du récit, j'étais touché par une pointe de nostalgie car j'ai vécu moi-même près d'Avignon, à Eyguières précisément, et je connais bien Marseille puisque j'y retourne régulièrement pour voir ma propre famille. J'écoutais les paroles de Ginette qui me touchaient tout particulièrement.

Quelques jours plus tard, elle part dans le convoi 71 pour Auschwitz, le même que Simone Veil. À ce moment, Ginette nous montre son tatouage sur le bras : un numéro d'identification qui lui a été apposé à cette époque et qu'elle a dû conserver toute sa vie. J'étais terriblement choqué de voir ce tatouage : finalement, les Juifs travailleurs étaient traités comme du bétail... Comme un troupeau de moutons ou de vaches que l'on tatoue pour les suivre et les reconnaitre. Je me suis demandé pourquoi avec les techniques chirurgicales d'aujourd'hui elle ne l'avait pas fait enlever. Mais, je n'ai pas osé lui demander…

Dès que le train arrive à Auschwitz, son père et son frère se font immédiatement gazer. Ginette, elle, est sélectionnée pour travailler au camp et sa survie commence. Au travers de certains livres que j'ai commencé à étudier en français, je connaissais à peu près le procédé utilisé par les nazis,

mais là, j'ai pu entendre un témoignage en direct, rencontrer une personne réelle, qui a vécu et subi les atrocités imposées par une nation désireuse d'exterminer une « race ».

Devant Ginette, j'étais très impressionné, à tel point qu'aucune parole ne pouvait sortir de ma bouche ; il m'était impossible de lui parler, lui poser des questions tellement ce moment singulier et intense m'a ému. Ce fut un moment vraiment particulier, que je n'oublierai jamais.

À demain, cher journal !

Romain Gasiglia (2de 10)

Lundi 7 octobre 2019

Cher journal,

Aujourd'hui au lycée, mon professeur de français a fait venir Ginette Kolinka. C'est une dame de 94 ans en pleine forme. Elle est née le 4 février, comme moi. Elle avait 17 ans en 1942, vivait à Paris avec ses frères, ses sœurs et ses parents, juifs d'origine roumaine et ukrainienne. Leur nom, c'est Cherkasky. Moins riches que la famille Berr.

Ils ont fui en zone libre jusqu'à Avignon en faisant croire qu'ils étaient orthodoxes comme les Russes. Là-bas, elle travaille sur les marchés. Mais la Gestapo les retrouve. Ils partent au camp de Drancy en avril 1944. Ginette Kolinka a 19 ans et n'est pas inquiète car elle croit arriver dans un camp pour travailler en usine ou aux champs. Elle n'a pas peur. Après, elle a connu l'horreur des wagons à bestiaux jusqu'à Auschwitz-Birkenau.

Elle raconte bien, avec des détails, on l'imagine arriver dans ce camp immense avec des cheminées fumantes et des tas de barraques, des fils barbelés, des miradors… Elle est arrivée à pied au camp. Ceux qui ont pris les camions comme son père et son frère sont allés directement aux chambres à gaz. C'est l'horreur.

L'enfer pour elle, c'est quand il a fallu se mettre nue devant tout le monde car elle est très pudique. On lui a tatoué un numéro (78599) sur le bras. Elle nous l'a montré. On lui a rasé les cheveux. Elle apprend qu'elle n'est pas dans un camp de travail mais dans un camp d'extermination. Elle travaille dur à transporter des pierres et des rails.

Après, en novembre 1944, elle est emmenée en train à Bergen-Belsen. Elle repart le 4 février 1945 (elle a 20 ans) en train pour travailler dans une usine d'aviation en Allemagne, où elle est mieux traitée. En avril, elle arrive à côté de Prague dans un camp qui vient d'être libéré par les Russes. Mais elle attrape le typhus, elle a de la fièvre, elle est maigre et elle a des poux. Elle a eu plus de chance qu'Hélène Berr… Quand elle arrive à Lyon dans un centre d'accueil, elle apprend que sa mère et ses sœurs sont à Paris.

L'histoire de Ginette Kolinka, c'est comme un feuilleton. Ça me donne des frissons et on est transporté avec elle pendant la guerre. Elle raconte bien, elle est grave mais elle n'est pas émue. J'ai du mal à croire tout ce qu'elle dit tellement c'est incroyable.

Je crois qu'elle s'est endurcie parce que quand elle rentre chez elle en 1945 et qu'elle retrouve sa mère et ses sœurs, elle ne pleure pas, elle ne ressent rien. Elle doit être choquée par tout ce qu'elle a vécu et les horreurs qu'elle a vues. Elle ne parle pas de ça avec elles. Elle leur apprend juste d'une façon brutale ce qui est arrivé à son père et son frère comme si elle parlait de choses banales. C'est ça la guerre, ça te rend insensible et dur. Je pense que c'est vital sinon tu sombres, tu déprimes et tu ne te bats plus. J'aimerais bien que son histoire devienne un film car c'est plein de rebondissements et c'est une histoire qui se termine bien.

Martin Couespel (2de 10)

Samedi 5 octobre 2019

Dans deux jours, ça fera sept mois que je tiens mon journal et pour une fois, je vais y écrire quelque chose de marquant. En effet, lundi, je vais rencontrer Ginette Kolinka, une survivante des camps d'extermination. C'est vraiment exceptionnel de rencontrer une personne qui a subi toutes ces horreurs. Aujourd'hui, il n'en reste que très peu. À vrai dire, l'histoire de la Seconde Guerre mondiale m'intéresse beaucoup, mon oncle et mon arrière-grand-père faisaient partie de la résistance.

Lundi 7 octobre 2019, soir

Je viens de la rencontrer. Oui, je viens de voir Ginette. Elle est plutôt marrante. Durant les deux heures de son intervention, elle a raconté son histoire et c'était vraiment intéressant. Elle a raconté comment elle s'est faite arrêter jusqu'à son retour en France, après sa déportation à Auschwitz-Birkenau. Pendant son récit, plus rien ne comptait pour moi à part ses paroles. Elle a dit plein de choses. Ginette a surtout évoqué le fait qu'elle n'avait pas eu de courage mais de la chance de survivre à ces horreurs.

Mardi 8 octobre 2019

Hier, je me suis endormi sur mon journal et finalement je n'ai pu tout raconter sur Ginette. J'avais acheté son livre *Retour à Birkenau* et cette rencontre m'a permis de comprendre mieux le livre et d'avoir plus de détails sur son histoire. Je n'ai pas envie d'oublier, je vais raconter l'histoire de Ginette à toutes les personnes que je connais. Il ne faut pas oublier, il nous reste déjà tellement peu. Elle m'a dédicacé son livre. Je vais le garder précieusement de façon à ce qu'il ne s'abime pas.

Théo Couespel (2de 5)

Herblay, le 19 octobre 2019,

Chère Ginette,

Je me permets de vous écrire pour vous dire à quel point j'ai apprécié de vous rencontrer le lundi 7 octobre dernier.

Lors de votre venue, j'ai pu apprendre de nouvelles choses sur ce qui vous est arrivé. Ce qui m'a le plus marquée, c'est cette phrase que vous avez prononcée : « Vous dites que vous n'aimez pas une personne, mais vous ne savez même pas pourquoi. » Je trouve cette phrase tellement réaliste. Elle m'a fait beaucoup réfléchir parce qu'elle résume bien certains jeunes de notre génération.

En effet, certains détestent quelqu'un qu'ils croisent et juste parce qu'il pense « qu'il l'a mal regardé » et sans lui parler, il le déteste. Sauf que comme vous nous l'avez si bien expliqué, cette haine de l'autre peut conduire à la mort, comme on peut le lire dans les faits divers, où des jeunes sont battus parfois à mort, juste pour un regard. C'est un peu comme Hitler envers les Juifs. Il ne savait pas pourquoi mais il les détestait au point de les exterminer avec toujours plus de cruauté.

Cette rencontre m'a permis de réaliser les causes et les conséquences du génocide lors de la Seconde Guerre mondiale. Quand vous nous avez montré votre tatouage, inscrit à vie sur votre bras, c'est à ce moment précis que je me suis rendue compte qu'on se plaint pour des choses inutiles alors que vous avez vécu la guerre sans jamais vous plaindre aux autres et surtout en gardant cette joie de vivre qui est communicative lors de vos interventions.

Cette lettre, je vous l'ai écrite pour vous dire merci. Merci de vous être déplacée jusqu'à nous pour témoigner sur ce qui s'est passé à cause de la haine. Cela aura permis à certains, et j'en fais partie, d'essayer d'empêcher, avec nos moyens, que cela ne recommence.

Clémence Bianchin (2de 5)

Herblay, le 19 octobre 2019,

Chère Ginette,

Je vous écris cette lettre pour simplement vous remercier de votre venue au lycée Montesquieu à Herblay qui a permis aux élèves de 2de 5 et de 2de 10 d'avoir un réel témoignage pour se rendre compte de ce qu'a été l'horreur d'Auschwitz-Birkenau.

Personnellement, ce témoignage m'a beaucoup plu et m'a beaucoup touché, j'ai pu apprendre plein de choses comme votre arrestation, l'état d'esprit et l'ambiance de la France à cette époque et surtout l'horreur d'Auschwitz-Birkenau.

Je ne pense pas être le seul dans ce cas, car comme vous avez pu le remarquer, tout le monde portait une attention particulière à votre témoignage.

Désormais, comme vous l'avez dit, je ferai « attention » à ne pas éprouver de haine pour un individu ou pour quelque chose pour ne pas reproduire les horreurs du passé.

J'espère, même si vous-même ne le pensez pas, que votre témoignage permettra de changer des mentalités et de faire prendre conscience à vos auditeurs, adultes, lycéens ou enfants, où peut mener la haine.

Cordialement,

Johan Emmanuelli (2de 10)

RENCONTRE AVEC UNE DES DERNIÈRES SURVIVANTES DE LA SHOAH

Deux classes de seconde du Lycée Montesquieu d'Herblay (Val d'Oise), ont rencontré Ginette Kolinka, l'une des dernières rescapées des camps de concentration et d'extermination nazis, qui ont marqué la Seconde Guerre mondiale.

LUNDI 7 OCTOBRE 2019

C'est un témoignage émouvant et poignant que raconte Ginette Kolinka dans les établissements scolaires de France et qui touche chaque élève qu'elle rencontre. C'est le cas des élèves de deux classes de seconde du lycée Montesquieu d'Herblay, dans le Val d'Oise, qui ont eu cette chance de la rencontrer grâce à leur professeur de français, Monsieur Coutant.

Ce lundi 7 octobre 2019, était un jour très attendu et les élèves étaient tous assis dans une grande salle lorsque la survivante, âgée de 94 ans, est arrivée et a été accueillie chaleureusement par les élèves qui se sont levés pour lui faire honneur.

Ginette, les yeux fermés, commence alors le récit de cette histoire, si bouleversante pour elle. En juillet 1942, elle et sa famille fuient Paris, où ils résident, pour aller à Avignon en zone libre. Le 13 mars 1944, à 19 ans, elle est arrêtée sur dénonciation par la Gestapo avec son père, son petit frère et son neveu. Ils seront internés à Drancy puis déportés à Auschwitz-Birkenau par le convoi n°71, où elle enverra malencontreusement son père et son petit frère à la mort pendant qu'elle et son neveu seront sélectionnés pour le travail. De 1944 à 1945, Ginette passera son adolescence dans les camps d'Auschwitz-Birkenau, Bergen-Belsen et de Theresienstadt où elle attrapera le typhus et d'où elle sera libérée par les Alliés. Elle retrouvera à Paris sa mère et ses sœurs, qui avaient pu échapper à la déportation.

Depuis 2000, elle raconte son histoire pour ne pas oublier cette époque si tragique.

● Amandine Dauchelle (2de 10)

En photo page suivante :
Ginette Kolinka au lycée Montesquieu, en compagnie de la réalisatrice Sophie Nahum, initiatrice de la série *Les Derniers*, réunissant les témoignages filmés des derniers déportés.

En début d'année scolaire, les élèves du lycée Montesquieu à Herblay firent la rencontre d'un personnage extraordinaire.

Ginette Kolinka, une femme qui a traversé et surmonté le chaos de l'Histoire, a dû se battre pour survivre. Âgée de 94 ans, cette survivante du camp d'Auschwitz-Birkenau, en Pologne, est une incroyable passeuse de mémoire de la Shoah.

Son arrestation

Ginette fut internée à Drancy du 7 au 13 avril 1944 avec son père, son petit frère et son neveu à la suite d'une dénonciation. Après huit jours passés dans ce camp d'internement, elle est déportée à Auschwitz-Birkenau par le convoi n° 71, où elle fera la rencontre de Simone Veil. À son arrivée, son père, ainsi que son frère, sont directement assassinés dans des chambres à gaz, contrairement à elle qui est sélectionnée pour le travail. L'enfer commence quand elle prend ensuite la direction du Sauna pour se faire raser, doucher et tatouer. La nudité sera sa première humiliation. Elle entre enfin dans le camp des femmes.

Sa délivrance

D'octobre 1944 à avril 1945, Ginette changea plusieurs fois de camps : elle survécut à Bergen-Belsen et fut libérée à Theresienstadt, en mai 1945. Terriblement amaigrie, faible suite au typhus, elle fut rapatriée à Lyon avant de rejoindre le reste de sa famille à Paris au printemps 1945.

Mon impression

"J'ai assisté à cette rencontre au Lycée Montesquieu. C'est une chance que nos enfants n'auront pas. Quand mes enfants seront lycéens, il n'y aura plus une seule personne qui pourra témoigner de la Shoah, raconter ce qu'elle a vécu là-bas. Je me sens heureuse. Face à elle, je me sentais intimidée car elle dégage une impression de force et de confiance en elle. Ginette savait qu'il fallait se faire petite et discrète pour pouvoir survivre le plus longtemps possible. D'elle, j'ai appris que la force ne faisait pas tout et à quel point l'être humain peut, hélas, être mauvais."

● Mariam Fofana (2de 5)

Ils n'étaient plus des humains, ils n'avaient plus d'identité.
Ils n'avaient plus aucune liberté, hormis celle de ne rien dire.
Ils n'avaient que des devoirs, comme celui d'obéir.
Ils n'avaient rien fait de mal, mais étaient pourtant condamnés.

Au lycée Montesquieu, Ginette Kolinka est venue.
Au lycée Montesquieu, Ginette Kolinka a raconté.
Désormais, nous savons ce qu'elle a vécu.
Désormais, nous savons ce qu'elle a enduré.

Notre chance est d'avoir pu la rencontrer,
Notre chance est d'avoir pu l'écouter,
Nous souvenir est désormais notre devoir,
Il faut garder son histoire dans nos mémoires.

Emma Pottier (2de 10)

●

Le lundi 7 octobre, à Montesquieu,
Elle est arrivée, coquette et heureuse
Souriante, elle a pris possession des lieux.

Devant deux classes réunies, curieuses
Elle a tout raconté : Vichy, Drancy
Rien n'est omis. Puis Auschwitz-Birkenau.
Ni oubli ni pardon pour les nazis.
Il lui reste à clamer fort et bien haut :
Entendez mon message sans effroi,
Racontez quand je ne serai plus là.
Sacrée Ginette, on ne t'oubliera pas !

Julien Coutant

Lundi 7 octobre 2019,
Au lycée Montesquieu d'Herblay-sur-Seine,

Habituellement nous avons cours de français mais...
Aujourd'hui Ginette Kolinka est venue à notre rencontre.
Il y a bien longtemps, alors qu'elle
N'est encore qu'une adolescente,
Elle est arrêtée par la Gestapo.

C'est à Avignon que cela se passe,
Et que tout a commencé avec
Son père, son petit frère et son neveu
Tous déportés

A Auschwitz-Birkenau,
Un centre de mise à mort nazi dont elle sera la
Seule de toute sa famille à revenir.
Comment a-t-elle pu survivre à cela ?
Horreur, cruauté, infamie,
Wagon puant et surchargé,
Il lui faudra tant de courage et
Tant de force pour affronter le
Zèle de tous ces SS.

Pour ne jamais oublier,
Elle témoigne devant toutes les classes de France,
Ne réalisant pas la puissance de son histoire et
Sans se douter qu'elle change les mentalités,
En toute honnêteté et sans
Zigzaguer, les larmes montent à nos

Yeux à l'évocation de son passé.

Suite à ce récit,
Aucun de nous
Ne pourra oublier
Son supplice et celui de bien d'

Autres.
Raconter,
Raconter,
Encore et
Toujours

Son calvaire.
Il s'agit pour elle d'un devoir afin de
Ne jamais revivre ces années
Obscurcies par le
Nazisme et ses folies.

Cette grande dame,
Authentique et

Valeureuse,
Avance chaque jour un peu plus pour

Réveiller les consciences.
Elle ne peut imaginer les
Vertus de son témoignage
Emouvant et unique mais...
Néanmoins avec un message universel.
Il en faut du courage pour
Revenir témoigner devant nous !

Cassandra Lobo (2de 10)

Je vais vous dire quelque chose.
C'est la haine qui a provoqué tout cela.
Demandez-vous, avant de dire « Je déteste », si cela est vraiment le cas.
Méfiez-vous de la haine, elle conduit tout droit à la mort.
Nous n'avions rien fait.
Comment pouvait-on nous reconnaître dans la rue ?
On ne pouvait pas.
J'étais loin d'imaginer ce que nous allions subir.
C'est encore irréel.
Elle ferme les yeux.
Ses souvenirs refont surface.
Elle revit ce qu'elle a enduré.
Chaque fois, elle se redemande comment elle a pu supporter cela.
Elle nous raconte son histoire.
Émouvante, touchante, sincère, authentique.
Nous avons pu entendre un autre témoignage de l'enfer.
Bientôt, il n'y aura plus personne pour transmettre.
Il fallait donc que je vous dise tout.
C'est à vous d'en faire de même.
Vous êtes notre mémoire.
Il faut que vous compreniez l'enfer que nous avons vécu.
Nous n'étions plus nous-mêmes.
Nous étions transformés en matricules.
Nous étions déshumanisés.
Je suppose que c'est écrit dans vos manuels d'histoire.
Mais là ce n'est pas pareil.
Personne ne peut savoir à quel point tout était invivable.
La puanteur des corps de nos compagnons qui pourrissaient
était insoutenable.
Malgré tout, je ne suis pas une héroïne.
Je ne suis pas courageuse, juste chanceuse.
La honte que l'on nous mettait était intentionnelle, recherchée.
Je cherchais un peu de lumière dans l'obscurité.
Il faut croire qu'il n'y avait pas d'étoiles dans le ciel de Birkenau.

Ornella Neri (2de 10)

Cette adorable dame revenue de Birkenau arrêtée en mars avec son père, son frère et son neveu qu'elle emmènera à la mort en pensant bien faire. Là-bas, elle se fera humilier nue et tatouée à contre cœur, elle dira que c'est un joli numéro comparé à celui de ses camarades. Qu'est-ce qu'elle est belle Madame Kolinka malgré tous les interdits que lui a imposé le fait d'être née juive et cette étoile ne lui a pas arrangé. Ginette dit souvent qu'elle n'a aucunement fait preuve de courage mais qu'elle ne pensait à rien et que cela lui a peut-être permis de vivre. Ce rayon de soleil, abîmé par la Seconde guerre mondiale. Elle raconte jour après jour son histoire car il faut se rappeler et transmettre cette époque où l'humanité a fauté pour pouvoir avancer. Merci de venir nous voir pour raconter votre histoire, même si vous ne croyez pas aux bienfaits de votre témoignage, nous vous montrerons que vous aviez tort.

Kela Honsai (2de 5)

Nous sommes à Paris, en juillet 1945. Julien Coutant, professeur de lettres, est à la recherche de son amie d'enfance, Ginette Kolinka, une femme juive déportée à Birkenau. Il décrit l'angoisse de ne pas la retrouver après avoir été informé du retour des survivants des camps d'extermination.

Et ce matin, j'apprends que les déportés sont de retour, du moins ceux qui ont survécu. D'après le journal, ils sont accueillis au Lutétia.

— Ginette ! Elle est peut-être là-bas ! m'écriais-je.

Sans en douter une seule seconde, j'enfourche mon vélo et je parcours Paris du XVIIIe jusqu'au VIIe arrondissement, au 45 Boulevard Raspail.

Cela fait maintenant plus de trois ans que je n'ai pas eu de nouvelles d'elle. Même sa famille ne sait rien de ce qu'elle est devenue et cela m'inquiète vraiment beaucoup. Alors je n'ose imaginer ce que sa mère peut ressentir, elle qui se retrouve sans mari avec ses deux autres filles à espérer leur retour dans la peur de ne jamais plus les revoir.

Une fois arrivé, je jette mon vélo sur le trottoir et fonce vers la porte d'entrée. Pour moi, c'est sûr, c'est certain : elle y sera. Des corps faméliques, d'une maigreur absolument affolante se trouvaient là, quasi inertes tant ils ne bougeaient pas. On les croirait morts. J'espère que Ginette ne se trouve pas dans le même état que ces pauvres gens. Je traverse l'hôtel jusqu'au niveau des femmes. Mes yeux cherchent désespérément ceux de ma chère amie, mais je ne reconnais personne. Je décide de demander à une femme qui semblait aussi rechercher quelqu'un :

— Excusez-moi ? Sauriez-vous qui est cette jeune femme ?

Je lui montre une photo de nous deux prise en 1937 lors d'un pique-nique. Nous avions 12 ans et je pense que depuis le temps, elle a dû beaucoup changé mais c'est tout ce dont je dispose pour la retrouver. Elle me fit un « non » de la tête, l'air aussi affligé que moi.

— Et vous, sauriez-vous qui est ce jeune homme ?

Elle sort une photo d'un petit homme rieur. Ce visage titille ma mémoire. Je suis sûr de savoir de qui il s'agit :

— Oh, mais je sais qui c'est ! C'est le neveu de mon amie ! On l'appelait Jojo !

— Oui, c'est lui ! Seigneur, quelle chance que vous le connaissiez ! Mais d'où exactement ?

— C'est le petit neveu de la femme que je vous ai montré, elle s'appelle Ginette.

— Je vois, nous ferions mieux de les chercher ensemble dans ce cas !

Nous continuons donc la recherche. Au bout d'une heure, ni moi ni elle n'avions trouvé qui que soit. Le désespoir nous happe petit à petit et nous décidons de rentrer mais nous gardons contact au cas où l'un d'entre nous retrouverait Jojo ou Ginette.

Ce n'est que bien plus tard que le professeur, désormais à la retraite, retrouva Ginette, en 2019. Lors d'une conférence au Mémorial de la Shoah où des élèves étaient réunis pour écouter avec la plus grande attention le témoignage de cette grande dame, elle expliqua quel enfer avaient été les camps, et comment son neveu Jojo, ainsi que son frère Gilbert et son père Léon furent gazés dès leur arrivée à Birkenau. La femme qui recherchait Jojo assista aussi à cette conférence, aux côtés de Ginette, appelée par Julien qui avait conservé son contact tout ce temps.

Illana Teixeira (2de 10)

RACHEL JEDINAK

CHAPITRE 3

RENCONTRE
AU LYCÉE MONTESQUIEU

•

16 OCTOBRE 2019

Dans le cadre de mon travail au Mémorial de la Shoah à Paris, j'ai rencontré le vendredi 20 septembre 2019 Rachel Jedinak. En arrivant au bureau ce matin-là, rien n'était inscrit à mon programme. J'ai constaté qu'il y avait dans l'auditorium du musée une formation pour des policiers qui prenaient leur poste dans les commissariats d'Ile-de-France la semaine d'après. Après avoir visionné un film sur l'histoire de la police sous l'Occupation et le régime de Vichy, les futurs gardiens de la paix devaient assister au témoignage d'une enfant cachée, rescapée de la rafle du Vél'd'Hiv. J'ai décidé de me glisser dans l'assistance. Quelle ne fut pas ma surprise de voir cette petite dame de 84 ans entrer et s'installer devant ce parterre inhabituel !

Je l'ai écoutée attentivement. Je savais naturellement ce qu'était un enfant caché, mais je n'en avais jamais rencontré. Après les deux heures du témoignage, j'ai décidé d'aller lui parler et je lui ai demandé si elle accepterait de venir témoigner au lycée devant les élèves pour qu'ils découvrent une autre histoire, une autre facette de la Seconde Guerre mondiale. Après avoir un peu hésité, elle a accepté. Il restait à convenir d'une date. Après quelques échanges téléphoniques, nous nous sommes mis d'accord pour le mercredi 16 octobre 2019. Juste avant les vacances de la Toussaint, j'ai donc réuni une nouvelle fois les deux classes qui ont assisté à ce témoignage percutant et riche.

Sur le même modèle que les textes écrits sur Ginette Kolinka, les élèves ont choisi d'écrire quelques lignes ou quelques vers sur cette rencontre. Toutes les productions sont réunies ici.

TÉMOIGNAGES

« ENFANCE VOLÉE, J'AVAIS 8 ANS »

Nous avons eu la chance de rencontrer une enfant cachée qui est intervenue dans notre lycée pour nous raconter son histoire.

Issue d'une famille polonaise qui a immigré en France dans les années 1920, Rachel Jedinak grandit avec ses parents et sa grande sœur avec le peu de moyens de la famille. Son père, réquisitionné à 15 ans pour combattre durant la Première Guerre mondiale, s'enfuit ensuite en France car la guerre laisse des traces douloureuses dans sa mémoire.

Arrivé en France, il se mariera quelques années plus tard avec la mère de Rachel avec qui il aura deux filles. Mais avec la collaboration du maréchal Philippe Pétain avec le chancelier allemand nazi Adolf Hitler, la montée soudaine de l'antisémitisme se fait de nouveau ressentir auprès de la famille qui vit désormais à Paris.

Quelques années plus tard, son père est déporté au camp d'extermination d'Auschwitz et n'en reviendra pas. De l'autre côté, lors de la rafle du Vélodrome d'Hiver le 16 juillet 1942, Rachel, sa sœur et sa mère sont arrêtées et conduites ensemble à la Bellevilloise, un centre de rassemblement à Paris. Les deux filles s'échappent par l'issue de secours, mais leur mère est internée à Drancy et ensuite déportée vers le centre de mise à mort d'Auschwitz-Birkenau quelques jours plus tard, par le convoi n°12.

Après une seconde arrestation où elle échappera une nouvelle fois à la déportation, elle entame une vie chaotique d'enfant cachée. Grâce à l'UGIF, elle va de famille en famille.

C'est avec beaucoup d'émotion qu'elle nous raconte tous ces épisodes de sa vie, il lui est parfois arrivé de se lever de sa chaise pour nous expliquer quelque chose qui lui tenait à cœur. C'est aussi pour cela que nous nous sommes directement sentis touchés et que nous avons réalisé toute l'ampleur de ces années noires en France.

Il est très important pour nous, élèves, de comprendre en détails ce qu'il s'est passé et d'accomplir une mission, celui du devoir de mémoire pour ne jamais oublier par où certains êtres humains sont passés. Nous devons apprendre de nos erreurs car l'assassinat des Juifs mais aussi des handicapés, des Tziganes et d'autres personnes, est un crime contre l'humanité.

Ce témoignage est aussi une trace que Rachel Jedinak nous laisse pour toujours. Le fait de l'entendre et de la voir est une chance unique car, même quand elle aura disparu, quelque chose d'elle restera sur cette Terre. Nous, enfants de cette Terre, devons nous assurer que ce témoignage donné ce mercredi 16 octobre 2019 dure dans le temps grâce à nos mémoires.

Rossana Faruque (2de 10)

•

Mercredi 16 octobre 2019

J'ai rencontré Rachel aujourd'hui, elle nous a raconté ce qu'elle a vécu lors de la Seconde Guerre mondiale.

Elle nous a expliqué comment elle avait réussi à s'échapper de la rafle du Vél'd'Hiv et de toutes les autres rafles. Lors de la rafle du Vél'd'Hiv le 16 juillet 1942, sa mère, sa sœur et elle se font arrêter par les policiers français et elles sont conduites à la Bellevilloise, une salle de spectacle du 20e arrondissement. Grâce à sa mère, qui l'a giflée, Rachel et sa sœur se sont enfuies par l'issue de secours. Le 29 juillet 1942, sa mère se fait déporter à Auschwitz d'où elle ne reviendra pas.

Lors de la rafle de février 1943, Rachel et sa sœur qui se sont cachées chez leurs grands-parents se font arrêter une nouvelle fois et sont au sous-sol du poste de police, sauf le grand-père puisqu'il est en fauteuil roulant. Les deux sœurs réussissent à s'échapper quand deux policiers remontent du sous-sol, avec l'aide de plusieurs personnes qui étaient dans le poste.

Rachel se cache pendant la guerre grâce à l'UGIF, dans des familles catholiques. En 1944, Rachel change d'identité et devient Rolande Sannier grâce à sa cousine. À 9 ans, elle est emmenée dans une famille d'accueil après avoir passé du temps à Château-Renault, près de Tours. À la Libération, elle rentre à Paris.

Je suis ému devant ce qu'elle a raconté sur sa vie pendant la Seconde Guerre mondiale et ce qu'elle a vécu.

Antoine Richard (2de 5)

Mercredi 16 octobre, 17 h 15

Ce matin, au lycée, nous avons eu la visite de Rachel Jedinak, qui était une enfant cachée durant la Seconde Guerre mondiale. Elle nous a raconté son histoire pendant deux heures. Pour commencer, elle nous a parlé de sa vie avant la guerre quand elle avait moins de 6 ans. Elle vivait dans le XXe arrondissement de Paris. Elle nous a expliqué que sa vie était heureuse avec ses deux parents, des Juifs arrivés de Pologne au début du siècle, et sa sœur. Elle était aimée, avait des amis et menait sa vie de petite fille.

Puis vint le début de la guerre et de ses malheurs. Dès 1939, son père Abram s'engagea pour protéger la France des Allemands dans le 21e régiment de marche de la Légion étrangère. Démobilisé après la défaite, il retrouva sa famille. Pendant cette guerre, sa mère Chana, sa sœur et elle fuirent Paris pendant l'exode, avant d'y revenir, un fois l'armistice signé.

Le 14 mai 1941, Abram s'est fit arrêter lors de la rafle du billet vert. Quelque temps plus tard, en juin 1942, on obligea tous les Juifs de la zone occupée à porter une étoile jaune cousue sur leurs vêtements pour les reconnaitre et les humilier. Rachel dit : « Je redoutais qu'on ne me voit plus comme Rachel […]. Allais-je simplement devenir Rachel la juive ? » Pour moi, cette phrase montre à quel point cette étoile jaune a changé la vie de milliers de Juifs.

Elle nous a aussi raconté un autre moment très marquant que je n'oublierais sûrement jamais. À l'aube du 16 juillet 1942, elle s'est faite arrêter avec sa mère et sa sœur lors de la rafle du Vél' d'Hiv par deux policiers français, après avoir été dénoncée par la concierge. Rachel révèle que des centaines de Juifs du XXe arrondissement, surtout des femmes et des enfants, étaient entassés à la Bellevilloise, personne ne comprenait la situation. Chana, la mère de Rachel, a vu une voisine qui lui a dit que sa fille s'était enfuie par la porte de service. Alors sa mère lui a dit de faire la même chose. Malgré les pleurs et la peur et après une gifle magistrale pour la faire taire, Rachel et sa sœur arrivèrent à la porte de service gardée par deux policiers, qui firent semblant de ne pas les voir et les laissèrent filer. Avec ce geste simple, ces deux policiers leur ont sauvé la vie.

Aujourd'hui, Rachel se bat pour ne jamais oublier. Elle préside une association chargée de mettre des plaques commémoratives dans les écoles en l'honneur des enfants disparus entre 1939-1945. Son témoignage m'a permis une fois de plus de me rendre compte de l'atrocité de la vie des Juifs pendant la guerre.

Mathias Collas-Jourdan (2de 5)

MA RENCONTRE AVEC RACHEL JEDINAK

Rachel Jedinak, née en 1934 en France, a été une enfant cachée. Elle nous a expliqué que ses parents étaient des Juifs polonais de Varsovie. À 15 ans, son père a été réquisitionné par l'armée polonaise. Sa mère et une de ses tantes ont immigré en France. Les parents de Rachel se sont rencontrés en France et se sont mariés à Paris. Ils ont eu deux filles, Louise et Rachel.

Rachel avait 5 ans lors de la déclaration de la guerre en septembre 1939. Elle nous a raconté que pendant l'exode, au printemps 1940, alors qu'elle fuyait Paris et la guerre, elle était partie chercher de l'eau à une rivière quand des avions sont arrivés. C'était les Italiens qui étaient en train de les mitrailler.

Après l'armistice en juin 40 et la proclamation du premier statut des Juifs le 3 octobre 1940 par le régime de Vichy, Rachel et sa famille ont dû aller au commissariat se faire recenser comme Juifs. Elle nous a révélé aussi que quelques temps après, son père a reçu une lettre, l'invitant à se présenter au commissariat le 14 mai 1941 pour une vérification de papiers. Malgré les réticences de sa femme, qui sentait un piège, il est allé à cette convocation, plein de bonne foi. Mais il est arrêté – cette rafle est appelée « rafle du billet vert » – et interné au camp de Beaune-la-Rolande. Il sera ensuite déporté à Auschwitz-Birkenau par le convoi n°5, le 28 juin 1942.

Elle nous a aussi raconté qu'à l'âge de 8 ans lors de la rafle du Vél' d'Hiv, sa mère l'a cachée avec sa sœur Louise, chez ses grands-parents. Mais à l'aube, elles se sont faites arrêter ainsi que leur mère sur dénonciation de la concierge. Elles sont donc enfermées à la Bellevilloise. Leur mère croisa alors une personne qu'elle connaissait et qui lui dit que sa fille Léa s'était échappée par l'issue de secours. La mère de Rachel et Louise dit à ses deux filles de faire comme Léa, afin de retrouver leur liberté. Rachel commença à crier, à pleurer car elle ne voulait pas laisser sa mère. Cette-dernière la gifla pour qu'elle parte avec sa sœur, ce qui la sauva. En allant vers l'issue de secours, il y avait des policiers, qui ont volontairement tourné la tête, comme s'ils ne les avaient pas vues. Elles ont pu alors s'échapper. Rachel et Louise sont donc retournées chez leurs grands-parents. Leur mère est restée quelques jours à Drancy. Pendant tout ce temps, Rachel allait voir sa mère aux abords du camp. Elle s'approchait des grilles et une personne lui prêtait les jumelles afin qu'elle puisse observer sa mère. Mais sa mère la suppliait de partir pour ne pas qu'elle se fasse arrêter. Sa mère fut déportée le 29 juillet 1942 dans le convoi n°12.

Rachel et Louise allaient à l'école mais étaient souvent obligées de se cacher dans la cave de l'école pour éviter les arrestations. À 8 ans et demi, Rachel s'est faite arrêter une deuxième fois avec sa sœur et sa grand-mère. Elles furent amenées dans le commissariat du 20ème arrondissement, d'où elles purent s'échapper grâce à beaucoup d'audace et le soutien des autres détenus. Suite à cet épisode, Rachel et Louise partirent chez leur oncle et tante qui habitaient près de Tours, à Château-Renault. Rachel fut ensuite placée dans un centre pour enfants juifs puis jours dans une famille catholique. Elle fut dès lors séparée de sa sœur.

En janvier 1944, grâce à sa cousine, Rachel obtint des faux papiers et devint Rolande Sannier. Placée chez une nouvelle nourrice, qui n'était pas très gentille avec elle, elle fut identifiée comme juive et constamment sous la menace d'être dénoncée. À la Libération, elle rentra à Paris avec sa sœur. Aucun membre de sa famille n'est revenu des camps. Elle a travaillé tout d'abord comme couturière, puis comme vendeuse de vêtements et a fini sa carrière comme vendeuse, dans l'industrie du luxe. Rachel a fondé une famille. Elle a eu une fille et est grand-mère de deux garçons. Quant à sa sœur Louise, elle habite aux États-Unis.

Rachel nous a expliqué que personne ne voulait écouter ce qu'il s'était passé, personne ne voulait entendre leurs histoires. Les mentalités ont très lentement changé. En juillet 1995, Jacques Chirac, le Président de la République Française nouvellement élu, a reconnu la responsabilité du régime de Vichy. C'est à partir de ce moment que de très nombreux déportés ont pu s'exprimer.

En écoutant Rachel Jedinak évoquer son enfance, je suis partagée entre plusieurs sentiments. D'abord la tristesse car je ne sais comment expliquer une telle méchanceté, les dénonciations auprès des autorités d'une certaine catégorie de personnes. Puis, l'émotion et l'admiration prennent le dessus parce que Rachel raconte calmement et posément son parcours pendant et après la guerre même si le pardon est impossible envers le concierge et la nourrice. Enfin, je ressens de la colère et de l'incompréhension. Comment peut-il y avoir autant de cruauté et de mépris entre les êtres humains ?

À travers son témoignage, Rachel me fait comprendre et prendre conscience qu'il faut toujours défendre ses convictions, combattre les injustices, croire en ses idées et ne pas se laisser faire, ne surtout pas oublier ce qu'il s'est passé avant. Il faut que les gens sachent que d'être raciste, antisémite n'est pas une bonne chose. Il faut être tolérant et aller vers les gens même si nos cultures, nos religions et nos opinions sont différentes.

Julie Rafaillac (2de 5)

MA RENCONTRE AVEC RACHEL JEDINAK

Pour moi, cette rencontre avec une rescapée de la Seconde Guerre mondiale, Rachel Jedinak, est tout d'abord quelque chose d'unique et extraordinaire. En plus, le fait de la voir en vrai était émouvant, car je me disais que cette femme avait survécu à une guerre épouvantable, où l'humiliation et la torture étaient sans cesse présentes.

Cette rencontre m'a profondément touché, car Rachel avant de venir nous voir au lycée Montesquieu a fait une chute et pouvait aussi annuler notre rencontre, mais elle est venue quand même nous raconter son histoire.

Voir une petite dame âgée avec un si grand vécu venir nous rencontrer était extrêmement impressionnant. Entendre ce qu'elle a vécu, sentir la souffrance qu'elle a endurée, comprendre la douleur qu'elle a surmontée, voilà ce qui m'a bouleversé.

Cette rencontre m'a apporté du savoir sur la Seconde Guerre mondiale, plus particulièrement sur la vie des Juifs d'Europe à cette époque, constamment menacés et voués à une destruction voulue par une idéologie de haine.

Mohcine Tamim (2de 10)

•

Réveil difficile. Rhume depuis un mois. Hâte d'être en vacances. Ce matin du 16 octobre, je suis censé rencontrer Rachel Jedinak, une enfant cachée pendant la Seconde Guerre mondiale.

Arrivée au lycée à 9h, attente dans la salle de conférence. Moment chill [détendu], on a joué du piano. J'ai joué *Someone You Loved* de Lewis Capaldi, et on m'a applaudi, cela m'a fait chaud au cœur.

Rachel est arrivée peu après, une petite femme, qui ressemble à ma Tatie que j'aime énormément, ce qui m'a tout de suite mis en confiance. De plus, elle était tombée deux jours avant, elle aurait pu annuler notre rencontre. Malgré sa chute, elle nous a fait l'honneur de venir.

Elle a parlé pendant environ deux heures trente, son histoire était captivante, saisissante, remplie d'émotion. Pour appuyer son histoire, elle nous a même fait part de certaines phrases dont elle se souvenait. Toutes les personnes présentes durant cette rencontre étaient silencieuses, respectueuses. J'espère aujourd'hui qu'elles sont fières d'avoir pu entendre le discours d'une survivante de la Shoah car malheureusement aujourd'hui, ils se font rares.

Je crois qu'on ne peut pas vraiment se rendre compte de l'horreur qu'a été

le génocide du peuple juif car ce n'est pas grâce à un discours ou à des photos que l'on pourrait imaginer la souffrance qu'ont endurée ces pauvres familles. Cette femme m'a donné envie de me battre contre le racisme, contre le harcèlement, toutes les injustices qu'il y a dans ce monde. C'est ce que j'ai compris du discours de Rachel qui a prononcé ces phrases fortes : « Gardez votre humanité ! » ; « Quelles que soient nos origines, notre couleur de peau, on est tous pareil, on a le même sang rouge qui coule dans nos veines. »

Maxime Vandemal (2de 10)

•

17 octobre 2019

Hier, j'ai rencontré Rachel Jedinak. Elle est venue témoigner et nous raconter son histoire qui m'a énormément touchée, plusieurs fois j'ai eu les larmes aux yeux. Elle avait 8 ans quand la guerre a éclaté. Aujourd'hui, elle en a 85 et pourtant, quand elle a raconté, j'ai eu l'impression que c'était son âme d'enfant qui nous parlait. Cette guerre l'a traumatisée comme elle a dû traumatiser tous ceux qui l'ont traversée. Pourtant, elle paraissait forte et sûre d'elle.

Elle a perdu son père puis sa mère, déportés tous les deux à Auschwitz-Birkenau. Après avoir échappé à la rafle du Vél'd'Hiv et à une deuxième arrestation, elle a dû vivre chez ses grands-parents, cacher son identité, vivre chez une nourrice ignoble, qui après avoir découvert sa vraie identité l'a battue, frappée, menacée. Elle a vécu l'enfer. C'était seulement une enfant. Rachel nous a d'ailleurs dit qu'elle n'a pas eu d'enfance, d'adolescence, elle est directement devenue une adulte.

C'était donc le troisième témoignage auquel nous avons assisté : il y a d'abord eu celui de Mariette Job, puis celui de Ginette Kolinka et pour finir celui de Rachel Jedinak. Celui de Ginette était également très fort et riche en termes d'émotion mais sans savoir pourquoi, j'ai préféré celui de Madame Jedinak. Rachel est une femme vénérable et formidable, tout comme Ginette, et je pense qu'au fond de nous, on souhaite tous leur ressembler ou du moins avoir une part d'elles en nous.

Dans quelques jours, avant de partir à Auschwitz, nous allons rencontrer un homme cette fois, Samuel Adoner. J'ai hâte d'écouter son histoire, qui je pense sera tout aussi touchante.

Lise Mathieu (2de 5)

Aujourd'hui, mercredi 16 octobre 2019, avec ma classe, j'ai rencontré Rachel Jedinak, née Rachel Psankiewicz, dans mon lycée. C'est une femme de 84 ans qui était une enfant cachée pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle nous a raconté son histoire très touchante.

Son père s'était engagé dans la Légion étrangère, au moment de la déclaration de la guerre en 1939. Après la défaite française, il a été démobilisé. Avec sa femme et ses deux filles, Louise et Rachel, il a repris sa vie à Paris. Mais, le 14 mai 1941, suite à la rafle du billet vert, le père de Rachel est arrêté et envoyé au camp d'internement de Beaune-la-Rolande (Loiret). Le 27 juin 1942, il est déporté à Auschwitz-Birkenau par le convoi n°5 et ne reviendra pas.

Le 15 juillet 1942, la mère de Rachel a appris que le lendemain, il y aurait une grande rafle. Elle a donc envoyé Rachel et Louise chez leurs grands-parents, mais tout ne s'est pas passé comme prévu. Le lendemain à l'aube, les policiers français ont frappé à la porte des grands-parents pour procéder aux arrestations. La concierge avait prévenu les policiers que les deux enfants étaient dans l'immeuble. C'était le début de la rafle du Vél'd'Hiv.

Les enfants sont donc emmenés près de leur mère, elle aussi arrêtée. Internées provisoirement à La Bellevilloise, toutes les trois sont d'abord restées ensemble. Puis, une autre femme a expliqué à Rachel comment sa fille s'était enfuie. La mère de Rachel a donc ordonné à ses deux filles de s'enfuir par l'issue de secours. Mais Rachel, encore enfant, n'a pas voulu. Il lui était impossible de quitter sa mère. C'est une gifle magistrale donnée à Rachel par sa propre mère qui l'a décidée à partir. Cette gifle douloureuse lui a sauvé la vie… Une fois dehors, Rachel et sa sœur sont retournées chez leurs grands-parents en pleurant et en expliquant ce qui s'était passé.

La mère de Rachel est d'abord envoyée à Drancy et est ensuite déportée le 29 juillet 1942 à Auschwitz-Birkenau par le convoi n°12. Dès lors, Rachel est seule et change son identité en Rolande Sannier et vit tant bien que mal les années de l'Occupation, notamment à Château-Renault, où elle vit chez une nourrice qui découvrira qu'elle est juive et qui lui mènera la vie dure. À la Libération, Rachel et sa sœur retournent à Paris, dans leur appartement vide et sous scellés. Elles arrivent à vivre et survivre grâce à leurs oncles et tantes. À la fin de la guerre, les déportés ayant survécu aux horreurs des camps se rendaient à l'Hôtel Lutétia. Rachel et sa sœur y sont aussi allées avec une photo de leurs parents, avec le maigre espoir de les retrouver…

L'histoire de Rachel m'a touchée car beaucoup de personnes se plaignent pour rien alors qu'il y a beaucoup de personnes qui ont tant souffert pendant cette période noire… Je n'oublierai pas cette histoire !

Anaïs Simoes Cardao (2de 10)

Mercredi 16 Octobre 2019

Aujourd'hui, j'ai rencontré une dame avec ma classe et mon professeur de français. Elle s'appelle Rachel Jedinak, c'est une enfant cachée pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette rencontre était très intéressante et différente des autres rencontres que j'ai faites cette année dans le cadre du projet. Jusqu'à cette année, je ne connaissais pas les enfants cachés, je n'en avais jamais entendu parler avant. La vie d'enfant caché m'intriguait beaucoup et j'attendais avec impatience le jour où nous allions la voir.

Rachel est une dame extrêmement gentille et bienveillante, j'ai beaucoup aimé son témoignage. Elle était très prévenante et veillait toujours à ce qu'on ait compris ce qu'elle disait. Elle nous a raconté comment elle a échappé à la rafle du Vél'd'Hiv et à la rafle des vieillards, puis comment elle a été cachée de famille en famille pour échapper aux arrestations. Elle a même changé de nom grâce à sa cousine qui lui a fait faire de faux papiers.

Son histoire était vraiment intéressante, je ne me suis jamais ennuyée en l'écoutant, le temps est passé extrêmement vite lors de cette rencontre, elle nous a montré une autre facette de la guerre et de la Shoah, cela montre encore plus que les enfants ont aussi souffert pendant la guerre.

J'ai pu discuter quelques instants avec Rachel à la fin de la rencontre, cet échange me conforte dans l'idée qu'elle est très gentille, je lui souhaite tout le bonheur du monde car elle le mérite fortement.

Fatma Khorchani (2de 10)

•

J'ai fait la rencontre de Rachel Jedinak, une enfant cachée pendant la Seconde Guerre mondiale, le 16 octobre 2019 de 9h00 à 11h30. Rachel nous a fait part de son histoire pendant l'Occupation. Elle est Juive et sa mère lui a sauvé la vie grâce à une gifle qui l'a faite se taire et s'enfuir en cachette de la Belleviloise, où elle était retenue avec sa grande sœur juste après la rafle du Vél'd'Hiv.

Ce que Rachel nous a expliqué, c'est que la haine est toxique pour nous et les autres. Hitler avait la haine des Juifs. Sa folie raciale l'a conduit à vouloir les exterminer. Six millions d'entre eux ont péri entre 1939 et 1945.

Ça m'a fait beaucoup de peine pour Rachel parce qu'elle a vécu une jeunesse profondément difficile et traumatisante.

Louna Quentin (2de 5)

Rachel Jedinak est née en 1934 et elle vit à Paris. Elle est juive et non pratiquante. Aujourd'hui, elle a 85 ans. Elle est venue au lycée pour nous raconter son histoire.

Cette femme avait 5 ans quand la guerre a éclaté. Française grâce au droit du sol, elle est la dernière des filles de Chana et Abram Psankiewicz. Son père a fait la guerre, il faisait partie de la légion étrangère. Elle vivait déjà à Paris pendant la guerre et a connu l'occupation. Elle se rappelle les jardins de Paris interdits aux juifs, la carte d'alimentation pour avoir à manger…

Le 14 mai 1941, de très nombreux Juifs étrangers furent convoqués aux postes de police. Sur 7000 juifs, 3700 y sont allés. Le père de Rachel s'est rendu à la convocation et a été emmené dans un premier camp d'internement à Beaune-la-Rolande, puis déporté à Auschwitz-Birkenau par le convoi n°5, le 28 juin 1942. Il n'est jamais revenu.

Pour la rafle du Vélodrome d'hiver, 5000 policiers étaient mobilisés. Les Juifs ont été rassemblés dans des centres dans le 20ème arrondissement avant d'être emmenés au Vél'd'Hiv. Pour cette rafle, elle est emmenée avec sa sœur et sa mère. Elles étaient dans une salle de réunion, la Bellevilloise, mais elle s'est échappée par l'issue de secours et est retournée chez ses grands-parents. Sa mère est restée plusieurs jours au camp de Drancy. Environ 13000 personnes ont été arrêtées ces 16 et 17 juillet 1942.

Le 11 février 1943, c'est la deuxième grande rafle. Elle s'est faite arrêter avec sa grand-mère et sa sœur. Les policiers les ont embarquées au commissariat et les ont enfermées dans une pièce accessible par une trappe. Elles ont essayé de s'échapper. Un policier leur a même dit : « Fichez le camp ! »

En janvier 1944, elle a changé de nom grâce à une cousine qui lui procure de faux papiers.

Après la guerre, Rachel a raconté son histoire à sa fille. Puis sa fille l'a racontée à ses enfants. À son tour, son premier petit-fils l'a racontée à l'école. Mais les enfants de l'école et la maîtresse ont été surpris car ils ne savaient rien de tout ça ! Les Juifs n'ont pas pu parler de leur histoire pendant plus de 50 ans. Rachel dit témoigner pour que cela ne se reproduise plus. Jacques Chirac a reconnu la responsabilité du gouvernement de l'époque.

Elle raconte son histoire depuis plus de vingt ans. Elle a fait apposer des plaques sur des écoles pour expliquer l'histoire et aussi pour rendre hommage aux enfants juifs déportés. Elle a participé à des documentaires et a écrit un livre : *Nous étions seulement des enfants*.

Elle a souvent dit ces phrases marquantes : « je suis une battante », « je lutte » et « c'est un devoir ».

Cassandre Lefèvre (2de 10)

J'ai beaucoup aimé le témoignage de Ginette Kolinka, il a été marquant pour nous, car elle nous parle de l'enfer d'Auschwitz-Birkenau, des longs mois de souffrances qu'elle a vécus. Mais j'ai été plus sensible au témoignage de Rachel Jedinak car elle parle d'événements surmontés avec sa sœur.

J'ai été particulièrement touché par son témoignage, elle parle de cela avec un calme incroyable et en même temps avec beaucoup d'émotions. Cette histoire se passe pendant l'Occupation comme le témoignage de Ginette Kolinka. Rachel est une enfant cachée avec sa sœur. Ses parents sont déportés et morts à Auschwitz-Birkenau en 1942.

Rachel nous explique que grâce à une gifle donnée par sa mère, elle est encore en vie aujourd'hui. Lors de la rafle du Vél'd'Hiv, Rachel, sa sœur et sa mère sont emmenées par des policiers français à la Bellevilloise. C'est une salle de spectacle où il y avait une issue de secours difficile d'accès pour les adultes mais pas pour les enfants. La mère de Rachel a dit à ses deux filles de s'enfuir par cette porte discrète et de partir le plus loin possible. Logiquement, Rachel et sa sœur n'ont pas voulu quitter leur mère. Rachel, qui pleurait et hurlait, a donc été giflée violemment pour lui faire comprendre qu'elle devait partir. Au moment de sortir, deux policiers français les ont vues s'enfuir mais ils ont tourné la tête et les ont laissées partir. Bel acte de résistance.

Pour finir, je crois que j'ai préféré le témoignage de Rachel car je trouve l'histoire plus touchante du fait qu'elle avait 8 ans et qu'elle a vécu ces épreuves difficiles seulement avec sa sœur qui, elle aussi, vit encore aujourd'hui.

Antonin Brunard (2de 5)

•

Ce que Rachel Jedinak m'a fait comprendre, c'est que la vie n'était pas simple il y a 75 ans, c'était un désastre. On a du mal à se rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'Occupation. Les Juifs étaient contraints à se cacher, à vivre dans l'angoisse et la crainte d'une rafle ou d'une arrestation arbitraire. Lorsqu'elle nous racontait son histoire, j'ai pris conscience de ce qui s'était vraiment passé : c'est quelque chose d'horrible. Ce que Rachel Jedinak m'a apporté est qu'on a de la chance d'avoir une vie paisible dans un pays en paix. On a eu la chance d'avoir pu écouter l'histoire d'une enfant cachée, après avoir entendu le récit d'une déportée, Ginette Kolinka. On est la dernière génération à avoir la chance de les voir et de les écouter. Bientôt, ce sera à nous de transmettre l'histoire, d'être les passeurs de mémoire.

Sabri Lakhdouri (2de 5)

LA VENUE DE RACHEL JEDINAK

Ce mercredi 16 octobre, quand j'ai vu arriver cette petite dame dans la salle de conférence, je n'arrivais pas à m'imaginer ce qu'elle avait vécu durant la Seconde Guerre mondiale, pendant l'Occupation, dans les années 1940. Quand elle nous a raconté son histoire, j'avais toujours du mal à croire à tout ce qu'elle disait, je me disais que tout ce qu'elle racontait n'était pas possible à vivre. Et pourtant, tout est vrai.

Je n'ai vraiment pris conscience de ce que je venais de vivre qu'à la fin de l'intervention et cela m'a paru bizarre. Je me suis aussi rendu compte que malgré tout ce qu'elle avait vécu, elle n'avait pas perdu son sens de l'humour. Je souhaite la remercier de s'être déplacée à son âge car je pense que tout ce qu'elle nous a raconté peut changer nos façons de voir et de comprendre le monde. Elle nous a livré un beau message de vie et de tolérance. Et nous l'avons écoutée attentivement. Nous sommes les derniers élèves à pouvoir vivre ces moments et bientôt ce sera à nous de raconter leur vécu.

J'ai beaucoup aimé les trois rencontres – Mariette Job, Ginette Kolinka et Rachel Jedinak – car elles traitent le même sujet mais présentent des histoires et des destins différents.

Julien Pepillo (2de 5)

•

Aujourd'hui, je suis très excité en allant au lycée car je vais rencontrer Rachel Jedinak. La seule chose que je sais sur elle, c'est qu'elle est une enfant cachée, rescapée de la rafle du Vél' d'Hiv.

Malgré la discrimination, elle a toujours su rester forte, ce qui fait que son histoire est bouleversante. Elle nous raconte des moments de peur, d'autres de joie et enfin des moments d'entraide. Son discours m'a fait beaucoup réfléchir car il montre une partie de la guerre qui était très floue dans mon esprit. Sur le moment, je me suis rendu compte que son cas est extrêmement rare. Elle a été arrêtée deux fois et a toujours réussi à s'enfuir.

Cette rencontre m'a montré que, malgré la guerre, l'horreur, certaines personnes sont prêtes à prendre des risques pour sauver des vies. Je peux prendre l'exemple du policier qui gardait l'issue de secours de la Bellevilloise et qui a tourné la tête pour la laisser s'échapper. Ou bien encore les différentes familles d'accueil chez qui elle est restée.

Raphaël Froment (2de 10)

MA RENCONTRE AVEC RACHEL JEDINAK

Le 16 Octobre 2019, le soir

Aujourd'hui fut pour moi un jour inoubliable : j'ai rencontré Rachel Jedinak. C'était un moment magnifique. On avait rendez-vous à 9 h, dans la salle polyvalente. J'étais à l'heure, je suis arrivé au lycée à 8 h 16, j'ai pris mon petit déjeuner et je suis parti à la salle polyvalente.

Elle nous a alors livré son histoire. Celle d'une fillette qui avait 8 ans à l'été 1942 lorsque, cachée avec sa sœur, Louise, chez ses grands-parents, elle fut arrêtée lors de la rafle du Vél'd'Hiv. Sa mère fait en sorte que les fillettes s'échappent. Déportée le 29 juillet 1942, au départ de Drancy, elle ne reviendra pas de Birkenau.

Rachel est d'abord chez ses grands-parents jusqu'à une nouvelle rafle en février 1943. Les deux sœurs sont alors arrêtées avec leurs grands-parents mais s'échappent à nouveau. Rachel sera cachée pendant le reste de la guerre. Séjours dans un centre de l'Union Générale des Israélites de France, dans des familles catholiques, séparée de Louise, dans des conditions « précaires ».

Quelques mois avant la Libération, elle prend le nom de Rolande Sannier. Elle est accompagnée par une cousine chez une nourrice à Château-Renault, près de Tours, qui la maltraite. Sa sœur est placée dans ce bourg comme « bonne » chez de braves gens, les Proust. Le dernier mois avant la Libération, la nourrice place Rachel chez sa soeur et son beau-frère, les Saillard, jusqu'à la Libération.

J'ai eu de la chance de rencontrer cette femme parce qu'elle fait partie de ces Juifs de France qui ont réussi à échapper à la mort. Après cette rencontre, j'étais très heureux d'avoir écouté ce témoignage que j'ai beaucoup aimé et qui m'a donné une image plus claire sur l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale. Je remercie beaucoup mon professeur, Monsieur Coutant, et aussi le Lycée Montesquieu d'Herblay qui m'a donné cette chance de rencontrer non pas seulement cette dame, mais aussi Ginette Kolinka et Mariette Job, la nièce d'Hélène Berr.

Après le témoignage, on a posé des questions à Rachel et elle était très contente de nous répondre. À la fin, on a pris des photos avec cette femme remarquable et on est reparti en cours.

Mohamed Aziz Lahbib (2de 5)

Le témoignage de Rachel Jedinak m'a profondément touchée. Chaque mot qu'elle a prononcé me procurait de la peine et me rendait triste. J'ai adoré tous les témoignages auxquels nous avons assisté mais celui de Rachel Jedinak m'a encore plus captivée que tous les autres. Ce qui m'a le plus touchée dans tout son témoignage, c'est le moment où elle nous parle de sa mère et de la gifle monumentale qu'elle reçoit et qui lui a sauvé la vie.

La façon dont Rachel nous raconte ces péripéties était passionnante. J'avais comme l'impression de ressentir ces émotions à travers ses paroles et l'intonation de sa voix. Si on fermait nos yeux, on pouvait s'imaginer les choses par lesquelles elle est passée.

Je trouve que Rachel Jedinak est quelqu'un d'incroyable : sa présence parmi nous m'a beaucoup émue.

Ana Ribeiro (2de 5)

•

Lipogramme sans la lettre L (qu'on entend dans le prénom Rachel)

Mercredi 16 octobre 2019, nous avons eu une rencontre très importante avec Madame Jedinak, de 9 h 30 à 11 h 30, à Montesquieu.
R. Jedinak, née en 1934, nous a fait part de son témoignage très marquant. Cette dame avait cinq ans quand son cauchemar a commencé. Sa mère a décidé de cacher ses enfants avant d'être arrêtée par des gendarmes français. Pendant trois, ans de 1942 à 1945, R. Jedinak a été cachée dans différents endroits.

Ce témoignage m'a émue et grâce à sa venue, j'ai pu avoir des informations précises sur cette période sombre de notre histoire française. J'ai adoré passer deux heures à écouter son histoire qui n'est pas commune. C'est une personne avec un grand cœur, qui est très sympathique et qui a une grande joie de vivre. Nous avons une chance inouïe car c'est certainement une des dernières enfants juives cachées encore en vie et qui prend du temps pour raconter une part de sa vie passionnante dans différents endroits, comme pour nous, à Montesquieu.

Depuis notre entrée en seconde, nous avons aussi eu une chance immense de rencontrer Ginette K., début octobre, et aussi Mariette Job, nièce d'H. Berr, fin septembre 2019. Ces témoignages m'ont permis de me rendre compte de cette méchanceté et inhumanité des nazis.

Maëva Martins (2de 5)

16 octobre 2019 : Rachel Jedinak raconte son passé d'enfant cachée durant la Seconde guerre mondiale, devant les élèves de 2de 5 et 2de 10 réunis dans la salle polyvalente du lycée Montesquieu **(1 et 2)**.
Au terme de la rencontre : séance de dédicaces **(3)**.

Séance photos pour Rachel Jedinak, avec les élèves de 2de 10 (**1**) et 2de 5 (**2**). Julien Coutant, Professeur de lettres organisateur de cette rencontre, a droit lui aussi à sa dédicace (**3**).

Mercredi 16 octobre, 20h10

Cher journal,

Ce matin, au lycée, avec ma classe, j'ai eu la chance de rencontrer Rachel Jedinak. Cette femme était une enfant cachée de 8 ans durant l'Occupation des nazis en France.

Son témoignage m'a profondément touchée car, très jeune, elle perd son père déporté au camp d'extermination d'Auschwitz par le convoi n°5, fin juin 1942.

Avec sa sœur Louise, Rachel doit se cacher chez ses grands-parents où elles seront malheureusement dénoncées par le concierge.

La peur était sur leur visage quand les policiers sont venus les chercher le 16 juillet 1942, lors de la Rafle du Vél' d'Hiv. Elles sont emmenées à la Bellevilloise, dans le XXe arrondissement de Paris, où elles retrouvent leur mère, elle aussi arrêtée. Angoissée et inquiète devant cette situation anormale, la mère des jeunes filles leur dit : « Essayez de sortir par l'issue de secours et retournez chez vos grands-parents vous cacher. » Mais à seulement 8 ans, Rachel avait naturellement peur de faire ce que sa mère demandait. Elle ne voulait pas la quitter et s'accrochait fort à elle en hurlant. À cet instant, sa mère l'a giflée violemment, elle l'a donc lâchée et les deux fillettes se sont enfuies. Et c'est bien des années plus tard qu'elle a compris que cette gifle lui avait sauvé la vie. Naturellement, cette gifle est un acte fort et marquant pour Rachel mais c'est grâce à cela qu'elle est en vie aujourd'hui.

Rachel m'a beaucoup émue quand elle nous a parlé de sa mère qu'elle a vue pour la dernière fois à Drancy. Rachel était en bas, et sa mère à une fenêtre des bâtiments. Elles ont pu se voir grâce à des jumelles le temps de quelques secondes.

J'ai ressenti beaucoup d'empathie pour cette femme lors de cette rencontre, elle n'a pas eu une adolescence comme tout le monde, elle a grandi et est devenue adulte très vite, beaucoup trop vite. Rachel a finalement réussi sa vie en devenant couturière puis vendeuse dans un magasin, mais ce n'est malheureusement pas ce qu'elle aurait voulu être... Elle a malheureusement perdu son mari jeune mais c'est une personne très forte et courageuse et elle nous l'a dit elle-même : « je suis une battante » !

Giulia Frugolo (2de 5)

Mercredi 16 octobre 2019

Cher journal,

Depuis le début de l'année, comme tu le sais, je fais un devoir de mémoire sur les survivants de la Shoah. Et aujourd'hui, j'ai rencontré Rachel Jedinak, une enfant cachée pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ses parents venaient de Pologne et étaient de religion juive. Ils se sont mariés en France et ont eu deux petites filles : Louise et Rachel. Rachel est née en 1934, Hitler avait déjà commencé à mettre en œuvre son idéologie en Allemagne. Elle avait 5 ans en 1939 quand la haine nazie contre les Juifs arriva en France. Pendant presque toute la guerre, elle était avec sa grand sœur. Sa mère et son père ont été déportés et ne sont jamais revenus des camps. Elles ont pu échapper au pire par des actions que je n'aurais jamais eu le courage de faire : elles ont échappé à la police française, elles ont dû lutter pour avoir un endroit où dormir la nuit : chez leurs grands-parents, chez des nourrices...

Son histoire était très stressante car souvent, ces deux petites filles auraient pu se faire arrêter et directement envoyer dans les camps et y être gazées. Malgré le danger constant, elles ont réussi à s'en sortir. Quand elles parvenaient à s'en sortir une fois, on se disaient « ouf, sauvées ! ». Mais les situations dangereuses se sont répétées à plusieurs reprises dans son récit et on finissait par se demander : « Mais quand est-ce qu'elles vont enfin être tranquilles ? »

Rachel est aujourd'hui une petite femme qui a l'air d'avoir beaucoup de caractère mais aussi très douce dans sa façon de parler. Elle m'a fait penser à ma grand-mère. Elle avait envie de raconter son histoire : régulièrement, elle se levait pour que les personnes qui étaient au fond l'entendent mieux, alors qu'elle était tombée deux jours auparavant. Souvent, elle demandait si on l'entendait bien.

Son intervention a duré deux heures et elle nous a vraiment tout dit sur ce qui lui était arrivé, comme si elle l'avait vécu il n'y a même pas un mois. Tout ce qu'elle nous disait était très bien formulé et très bien décrit. Elle mettait beaucoup de sentiments dans ce qu'elle disait et cela m'a beaucoup touchée. J'avais l'impression que toute la salle était à l'écoute et captivée pas ce qu'elle disait et je pense que beaucoup étaient dans mon cas.

On nous parle des camps, des Juifs massacrés à Auschwitz, des marches de la mort… Mais on ne nous avait jamais raconté l'histoire des Juifs cachés et encore moins du point de vue d'une petite fille. C'est la première fois que

j'entendais un témoignage sur la Shoah pour lequel j'ignorais ce qui allait suivre. Je pense que c'est pour ça que ce témoignage m'a beaucoup plu : je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait vécu.

Pendant son intervention, elle nous a fait passer certains messages. D'abord, un message d'égalité : dès le début, elle nous a expliqué qu'avant la guerre, elle aimait jouer avec ses amis, qui eux venaient de toute l'Europe. Ensuite un message sur la famille, car elle reste très liée à sa sœur, du début à la fin. Et pour finir un message de paix : suite à son histoire, elle rappelle qu'il ne faut pas juger une personne par sa religion ou son origine.

Perrine Barthel (2de 10)

5 octobre

Cher journal,

Je suis tellement contente et impatiente. Je ne sais pas avec qui je vais partager cette joie. Enfin mon rêve va se réaliser, celui de rencontrer quelqu'un qui fait partie des derniers survivants de cette époque troublée. Notre professeur de français nous a annoncé que nous allons avoir la chance de rencontrer une dame, qui était enfant en 1939-1945 et qui a vécu l'occupation. Cette personne a aussi écrit un livre intitulé *Nous étions seulement des enfants*. Elle s'appelle Rachel Jedinak et c'est une survivante de la rafle du Vél' d'Hiv. Certaines personnes trouveront peut-être ça bizarre d'être contente et impatiente de rencontrer une survivante de cette rafle historique. Mais pour moi, le 16 octobre prochain sonne comme une chance que beaucoup n'ont pas et n'auront sans doute jamais.

Mercredi 16 octobre, 4 h

J'écris ceci à cette heure si matinale car une joie, une folle joie m'a saisie et empêchée de dormir. Je ne cesse de penser à cette rencontre qui m'attend dans quelques heures. C'est vrai qu'on parle souvent des derniers survivants des camps, mais plus rarement des enfants de la Shoah. Aujourd'hui, je vais rencontrer une enfant rescapée de la rafle du Vél'd'Hiv. J'ai hâte.

Soir

Dès 9 h, j'étais dans la salle polyvalente. Je me suis faite interroger par une journaliste en attendant Rachel, qui avait un peu de retard. Finalement, elle est entrée dans la salle et, en se levant, tous, nous l'avons accueillie.

Rachel a commencé son témoignage en évoquant ses deux parents, des Juifs d'origine polonaise, qui se sont mariés en France et qui ont eu deux filles. Son père s'est engagé pendant la guerre pour défendre sa nouvelle patrie. Le père de Rachel fut déporté, sans retour, à Auschwitz-Birkenau, le 27 juin 1942. Sa mère le suivit le 29 juillet 1942, après avoir réussi à préserver ses deux filles lors de la rafle du Vél'd'Hiv. Elle n'est pas revenue non plus. Après la disparition de ses parents, Rachel s'est cachée d'un endroit à un autre, d'abord chez ses grands-parents jusqu'à la rafle des Vieillards, en février 1943, puis grâce à l'UGIF, dans des foyers et des familles catholiques. En 1944, grâce à sa cousine, qui lui procure de faux papiers, sous le nom

de Rolande Sannier, Rachel Psankiewicz, 9 ans, est emmenée à Château-Renault, près de Tours, puis placée dans une famille d'accueil.

À la Libération, elle a repris sa vie, difficilement, sans parler de son terrible passé. Aujourd'hui, elle raconte inlassablement son histoire devant les jeunes, pour ne pas oublier, jamais.

Cette rencontre m'a apporté plus de connaissances sur cette période et m'a prouvé que cela s'est vraiment passé et que ces récits ne sont pas des mensonges : c'est la réalité.

Oumayma Bekkali (2de 5)

Mercredi 16 octobre 2019, 17 h 30

Cher journal,

Aujourd'hui, j'ai vécu une expérience unique ! Une chance qui ne se réalisera qu'une fois dans ma vie : j'ai rencontré une enfant cachée pendant la Seconde Guerre mondiale. En effet, ce matin, mon lycée a accueilli Rachel Jedinak. Elle a accepté de venir témoigner bien qu'elle se soit fait mal deux jours auparavant. Avec un peu de retard, le témoignage débute. Elle commence par nous raconter la vie de ses parents qui vivaient en Pologne et qui sont venus en France car c'était le pays des droits de l'Homme. Elle continue avec l'exode des Français du Nord de la France après la défaite de juin 40. Puis avec le premier statut des juifs le 3 octobre 40, la déshumanisation commence ! Elle parle ensuite de la rafle du « billet vert » car son père a été convoqué lors de celle-ci. Elle poursuit avec la rafle du Vél' d'Hiv' qu'elle a vécue avec sa mère et sa sœur. Elle a finalement pu s'échapper par une issue de secours. Son père était parti dans le convoi n°5, sa mère dans le convoi n°12. Après cette tragédie, elle s'est retrouvée seule avec sa sœur. À l'école, la directrice et l'agent de service cachaient les enfants juifs car ils étaient constamment en danger. Plus tard, elle a été à l'UGIF mais étant séparée de sa sœur, elles ont décidé de fuir l'UGIF. Sa cousine lui a donc fourni des faux papiers pour qu'elle se réfugie chez une nourrice qui a finalement été très cruelle envers elle. Cette dame a fini par apprendre la supercherie de Rachel et l'a menacée de dénonciation. Après avoir subi de nombreuses persécutions, à la fin de la guerre, Rachel et sa sœur espéraient revoir leurs parents. Malheureusement, cela ne s'est jamais produit... Par la suite, elle est devenue membre fondateur d'un comité dans le but de retrouver des enfants disparus et déportés vers Auschwitz. Grâce à ce comité, des plaques noires aux inscriptions dorées ont été posées sur les murs des écoles expliquant ce qu'il s'est passé. Ainsi, leurs noms resteront gravés à jamais ! Je ne peux que la remercier car elle a livré un témoignage authentique, bouleversant et plein d'émotions !

Lorsqu'elle répond à nos questions, je note certaines phrases vraiment marquantes comme : « Gardez votre humanité ! », « Je suis une battante ! », « Mon père est mort en combattant », « Ma sœur ne peut pas témoigner, dès qu'on en parle, elle pleure », « Ce n'est pas une mission c'est un devoir », « Je lutte ! », « Il faut aller voir les jeunes, leur parler, leur expliquer », « Quelle que soit la couleur de notre peau, on est tous pareil […] on a tous le même sang rouge dans les veines », « Il faut laisser des traces », « J'ai horreur du

mot "haine" ! […] Le mot "haine", non, je ne l'aime pas », « Changer les mentalités, ce n'est pas évident », « La vérité avec un grand V, elle aura existé ! ». Ces phrases me font beaucoup réfléchir...

À la fin de son intervention, j'ai la chance de me faire dédicacer son livre *Nous étions seulement des enfants* et par la même occasion de lui offrir un portrait que j'ai dessiné pour elle avec l'acrostiche suivant :

Rayonnante	**J**oyeuse
Admirable	**E**mblématique
Courageuse	**D**ébrouillarde
Honnête	**I**mpressionante
Emouvante	**N**aturelle
Lumineuse	**A**uthentique

Et encore une longue **K**yrielle de qualités...!

Vers midi, la rencontre terminée, je vais au club Humani'terre comme tous les mercredis. Puis je me rends compte que j'ai oublié de donner mon carnet de lecture à mon professeur de français. Je me précipite donc dans la salle polyvalente, en espérant qu'il y soit toujours. Il discutait avec une journaliste. Je le laisse terminer son interview puis je lui donne mes exercices. Je me dépêche de retourner au club mais juste avant de quitter la salle, j'entends Rachel dire : « Ah qu'est-ce qu'elle est douée cette petite ! », mon dessin entre ses mains (elle ne m'avait pas vu revenir). Elle n'imagine pas à quel point cela me fait plaisir. Je suis sur un petit nuage !

Enfin, la journée se termine tranquillement. Cette rencontre avec Rachel restera à jamais gravée dans mon cœur et ma mémoire. J'en ressors grandie ! C'était un des plus beaux jours de ma vie ! Et je n'oublierai jamais cette phrase : « La vie ne tient parfois qu'à trois mots : Fichez le camp ! » ces trois mots lui ont sauvé la vie ! Nous ne devons jamais oublier que la vie n'est qu'un instant et qu'il faut en profiter !

Cassandra Lobo (2de 10)

Mercredi 16 octobre 2019, le soir

Cher journal,

Aujourd'hui, on a eu le témoignage de Rachel Jedinak, j'ai tellement de choses à dire, enfin à écrire.

Après un petit moment d'attente dans la salle polyvalente, Rachel Jedinak est rentrée dans la salle et tout le monde s'est levé. Et au moment où je l'ai vue passer au milieu de la salle, la première chose qui m'est venue à l'esprit était : alors c'est elle Rachel Jedinak, l'enfant cachée qui va témoigner devant nous ? Elle avait l'air tellement joyeuse et fière d'être présente, ça m'a redonné le sourire. Si je n'avais pas su qui elle était, jamais je n'aurais pu penser qu'elle était une enfant cachée, une personne qui a réussi à échapper à l'horreur passée. Et pourtant, derrière son apparence, elle cachait bien une histoire intéressante et poignante qu'elle allait nous raconter.

À la suite du témoignage, j'étais vraiment impressionnée par énormément de choses. Premièrement par le témoignage qui était très intéressant car Rachel a vécu de près ce qui pouvait la conduire à la mort, et malgré ça elle est toujours en vie. Deuxièmement, j'ai été surprise par tous ces agents de police aux différents comportements : il y avait, dans les années 40, des agents qui résistaient et qui prévenaient avant d'arrêter ou même qui laissaient partir quelques Juifs, notamment Rachel. Mais il y avait aussi des agents méchants et zélés qui se réjouissaient d'arrêter tant de personnes. Mais ce qui m'a le plus impressionnée, c'est la vitesse avec laquelle Rachel et sa sœur Louise ont perdu leurs parents. En quelques semaines, quelques mois, les lois antisémites et les arrestations ont anéanti sa famille. Ça a dû être extrêmement difficile pour elle, surtout qu'elle était très jeune et qu'à son âge, on devrait être en train d'étudier à l'école et non de fuir.

J'ai pu retenir plusieurs choses mais ce que je voudrais plus mettre en valeur serait l'entraide. Malgré toutes les règles et le danger, beaucoup de personnes résistaient, notamment les policiers mais aussi, pour Rachel, la directrice de son école qui a pu la cacher à plusieurs reprises et lui éviter d'être arrêtée. Sachant que si elle aussi se faisait attraper en train de cacher les enfants juifs dans la cave, elle pouvait risquer le pire. Heureusement qu'il restait des personnes comme ça.

Marie-Émilie Guillou (2de 10)

Mercredi 16 octobre

C'est aujourd'hui que je rencontre Rachel Jedinak, une enfant cachée pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce sera probablement différent des autres rencontres auxquelles j'ai assisté car les autres témoins que j'ai rencontrés ont été déportés et ont vécu dans les camps. Ce n'est pas le cas de Rachel.

Même jour, 9 heures

Je suis dans la salle polyvalente du lycée, on attend tous avec impatience que Rachel arrive. Il y a une journaliste qui nous pose des questions. Je reprendrai l'écriture ce soir.

Soir

Le prof a commencé par prononcer son discours habituel, comme il le fait à chaque rencontre avec un témoin depuis le début de l'année.

Rachel Jedinak est née en 1934 dans une famille juive. Son père et sa mère sont nés en Pologne. Ils ont ensuite émigré à Paris car ils étaient victimes d'antisémitisme. Quand Rachel nait, ça fait un an qu'Hitler est au pouvoir en Allemagne. Son père demande alors la nationalité française pour lui et sa femme – Rachel et sa sœur l'ont déjà depuis la naissance – mais elle leur est refusée.

En 1939, la guerre éclate. Après la drôle de guerre, la France est battue très rapidement par la Wehrmacht. C'est une invasion fulgurante et le début de l'exode. À six ans, Rachel voit la mort de près.

Après la défaite, son père, engagé dans la Légion étrangère, est démobilisé et rentre à Paris en septembre 1940. Quelques jours après son retour, le 3 octobre 1940, le régime de Vichy proclame le premier statut des juifs. Les difficultés commencent.

Un jour de mai 1941, son père reçoit un mot sur un billet vert le priant de se présenter au commissariat pour une vérification de situation. En vérité, c'était un prétexte pour l'arrêter en tant que Juif étranger. Malgré les réticences de sa femme, son père s'y rendit. Rachel ne vit pas son père rentrer. Après l'arrestation, il fut envoyé au camp de Beaune-la-Rolande, dans le Loiret. Il y resta 13 mois. Rachel, sa sœur et sa mère obtinrent une fois le droit de rendre visite à leur père et mari. Il fut déporté à Birkenau fin juin 1942.

Devant les menaces d'une rafle, Rachel et sa sœur s'étaient cachées chez leurs grands-parents paternels. Le 16 juillet 1942, deux policiers, un en uniforme et l'autre en civil toquèrent chez les grands-parents et les arrêtèrent. Retenues à la Bellevilloise avec leur mère et de nombreuses autres personnes, elles étaient inquiètes et angoissées. Sa mère, plus lucide que d'autres sur leur situation, demanda alors à ses deux filles de partir mais Rachel ne voulait pas... Elle pleurait sans s'arrêter jusqu'à ce que sa mère lui donne une gifle. Rachel comprit et partit. Quand elle franchit la porte, deux policiers tournèrent la tête, faisant mine de ne rien voir.

Après deux jours de rafle dans Paris, Rachel et sa sœur ne firent pas partie des 12 884 homme, femmes et enfants arrêtés parce que Juifs. Sa mère fut emmené à Drancy, puis déportée, quelques semaines après son mari, à Birkenau où elle mourut dans la chambre à gaz.

Jusqu'à la Libération, désormais sans parents, Rachel et sa sœur vécurent cachées, dans des familles ou des foyers, sous de fausses identités. Après la guerre, il leur fallut reconstruire une vie : Rachel devint couturière, se maria et eut une fille.

Rachel a eu un long et douloureux parcours, mais je la trouve admirable, vraiment. De nos jours, elle a réussi sa vie malgré son enfance volée. Elle témoigne désormais sans relâche pour nous faire comprendre l'Histoire et les enjeux du passé pour construire demain.

Maëva Petitjean (2de 5)

Herblay, jeudi 17 octobre 2019,

Chère Rachel Jedinak,

Vous êtes venue hier mercredi 16 octobre au lycée Montesquieu d'Herblay, dans le Val d'Oise. Vous avez raconté votre histoire d'enfant cachée dans la salle polyvalente de mon établissement. Vous avez commencé par nous raconter l'histoire de votre père. Puis vous avez parlé des péripéties vécues lors de l'exode, comment vous avez échappé à deux arrestations de la police française, l'internement de votre mère à Drancy, votre changement d'identité sans oublier quelques anecdotes sur la vie quotidienne de l'époque, comme le marché noir. Enfin, après tout ce récit, nous vous avons posé des questions, ce qui nous a permis de revenir sur des détails intéressants.

Cette rencontre a été très pertinente car elle m'a permis de découvrir l'histoire d'une enfant cachée, vous nous avez même apporté quelques détails sur la guerre qui m'étaient inconnus. Lors de votre première phrase, j'ai toute suite ressenti l'ampleur de la tragédie que vous avez vécue, avec votre voix qui parfois tremblait. À certains moments, grâce à vos expressions du visage ou votre voix, vous avez réussi à nous faire ressentir vos sentiments comme si nous étions à vos côtés lors de la guerre.

Je tiens à vous remercier d'être venue sans y être obligée et d'avoir raconté votre histoire. Vous m'avez appris énormément de choses et je tiens à vous remercier pour ces trois heures passées en votre compagnie.

Thomas Picard (2de 10)

Herblay, le 20 octobre 2019,

Chère Rachel,

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai écouté votre récit, je vous remercie d'avoir pris le temps de venir nous le raconter. Passionnée par cette période de l'Histoire, j'étais déjà renseignée sur le sujet, j'avais vu des témoignages sur internet, mais le fait de vous rencontrer m'a touchée et émue. Survivante de la rafle du Vél' d'Hiv et des suivantes, vous avez raconté d'une manière tendre et émouvante votre terrible histoire, à travers les yeux d'une enfant. Vous avez parlé des dénonciations, des rafles, des flots grossissants de femmes et d'enfants qui avancent vers l'inconnu, comme un troupeau, sous le regard des Parisiens qui n'avaient pas toujours le même comportement ; il y avait ceux qui pleuraient, ceux qui priaient, ou ceux qui osaient rire.

J'admire et retiens la détermination de votre mère, sa volonté presque obsessionnelle de vous protéger, car son instinct ne la trompe pas, elle savait que les femmes ne pouvaient pas travailler avec des enfants dans les bras, elle savait qu'il fallait fuir la mort. Son instinct protecteur de maman est émouvant, elle protège ses enfants une première fois en les envoyant se cacher chez les grands-parents, mais la concierge vous dénonce et l'angoisse de les voir revenir ressurgit en elle. Votre maman avait déjà cherché à protéger votre père, en lui demandant de ne pas se rendre à la convocation du billet vert. Mais ses efforts sont restés vains.

Ce qui m'a le plus bouleversée, c'est le moment où vous racontez que votre mère vous a sauvé la vie grâce à une gifle, la seule qu'elle vous donnera. Comme il est fort ce geste et si difficile pour une mère qui s'apprête à se séparer ainsi de ses enfants ! Un autre moment du récit est aussi très fort : la période chez cette nourrice qui vous maltraite. C'est tellement injuste et encore plus lorsqu'elle découvre que vous êtes juive et qu'elle s'acharne sur vous et vous fait souffrir. Vous qui aviez déjà vécu tellement de malheurs ne méritiez pas d'en supporter davantage.

J'ai été très émue de partager vos souvenirs et, à travers vous, ceux des nombreux enfants qui n'ont pas pu grandir, tués juste parce qu'ils étaient nés juifs ! Votre intervention a fait ressurgir en moi beaucoup de colère contre ceux qui ont été complices de cette période de l'Histoire, j'ai un sentiment d'injustice, de tristesse, mais j'admire votre courage et votre générosité pour continuer à venir témoigner au nom des personnes disparues.

Veuillez agréer, Chère Rachel, l'expression de ma meilleure considération.

Clara Martinat (2de 5)

Cher Mathieu,

J'espère que tu te portes bien. Cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas vus et j'espère que nous nous reverrons bientôt.

Il m'est arrivé quelque chose d'exceptionnel la semaine dernière. Avec ma classe, j'ai pu rencontrer Rachel Jedinak, une enfant cachée pendant la Seconde Guerre mondiale. Ses parents étaient juifs polonais ; son père était menuisier et sa mère restait au foyer. Rachel est né en 1934. Quand elle avait 5 ans, en septembre 1939, la guerre a été déclarée et son père s'est engagé. Il y avait beaucoup de monde qui fuyait comme elle. Les Allemands les ont rattrapés et ils ont été obligés de rentrer à Paris. En octobre 1940, le statut des Juifs est promulgué ; elle qui aimait faire du vélo ou sortir dans les parcs ne pouvait plus faire tout ça. Le 14 mai 1941, le père est convoqué pour des vérifications administratives au commissariat. Même si sa femme pense que c'est un piège, il se rend à cette convocation donnée par la police sur un billet vert. Il est alors arrêté, interné et déporté au camp de Beaune-la-Rolande pendant plus d'un an. Le 28 juin 1942, dans le convoi 5, son père est déporté à Auschwitz-Birkenau.

La veille de la rafle du Vél' d'Hiv, elle a été cachée chez ses grands-parents ; mais rien n'y a fait, elle a tout de même été arrêtée à cause de la concierge... Sa mère, sa sœur et elle sont enfermées à la Bellevilloise dans une grande salle. Elle évoque la première et la seule gifle que sa mère lui a donnée pour qu'elle s'échappe par l'issue de secours. Elle et sa sœur retournent chez leurs grands-parents pendant que sa mère sera internée à Drancy puis déportée à Auschwitz par le convoi 12. Elle mourra dès son arrivée. En février 1943, sa grand-mère, sa sœur et elle sont enfermées avec beaucoup de personnes âgées. Avec l'aide des gens qui passaient, elles réussirent à sortir. En janvier 1944, à 9 ans, elle change de nom avec des faux-papiers. Avec sa sœur, elles arrivent à Château-Renault et Rachel est emmenée chez une nourrice. Pour retourner à l'école, elle fait venir son cartable de chez sa grand-mère. Sauf qu'un de ses cahiers était encore à son vrai nom ; elle est battue et menacée d'être dénoncée. Les Américains arrivent, c'est la fin de la guerre et elles retournent à Paris. Son père et sa mère sont morts. De nos jours, elle fait poser des plaques sur les écoles avec les noms des enfants qui ont été déportés.

Cette rencontre m'a impressionné, j'ai beaucoup aimé sa façon de raconter les choses avec beaucoup de détails. Ce nombre de détails m'a permis de suivre jusqu'à la fin de son temps de parole sans jamais m'ennuyer,

elle a vraiment une superbe personnalité. À la fin, elle a dit une phrase qui résume sa manière de penser : « Respectons-nous, il n'y a qu'une espèce humaine ». Pour elle, c'est un devoir d'aller devant les jeunes et raconter son histoire. Après cette rencontre, je me suis senti bien et maintenant je sais que les difficultés qui peuvent arriver ne sont pas les pires, donc je peux les surmonter.

Quand on se verra, je te montrerai des photos.

Tu diras bonjour de ma part à ta famille.

Diego Carvalho Dos Santos (2de 10)

DES LYCÉENS ONT RENCONTRÉ RACHEL JEDINAK

Dans le cadre du projet mémoriel mené par un professeur de français, deux classes de Seconde du lycée Montesquieu d'Herblay ont rencontré cette femme incroyable qui a survécu à la Seconde Guerre mondiale.

16 OCTOBRE 2019

Rachel Jedinak, née Psankiewicz, est une petite fille de parents polonais, victimes de l'antisémitisme et réfugiés dans la patrie des droits de l'Homme. Le couple s'installe avec ses deux filles, Louise et Rachel, dans le 20e arrondissement de Paris, un quartier où il y avait beaucoup d'étrangers fuyant les guerres et les pogroms dans leur pays d'origine. Le père est menuisier mais, à la déclaration de guerre, lors de la mobilisation générale, il s'engage pour défendre la France. Rachel et sa sœur, nées en France, bénéficient du droit du sol et sont donc toutes deux de nationalité française.

Lorsque l'Allemagne envahit le nord de la France, Rachel, avec sa mère et sa sœur, fuit vers le sud comme beaucoup d'autres familles. C'est l'exode. Sur le trajet, lors d'une pause sur le bord de la route, Rachel et sa sœur partent chercher de l'eau quand soudain trois avions italiens les attaquent. Elle se souvient d'une phrase : *« l'Italie nous canarde ! »* Finalement, sa famille retourne à Paris et son père, démobilisé, revient lui aussi. Suite à la rafle du billet vert, son père est arrêté, interné à Beaune-la-Rolande et déporté à Auschwitz dans le convoi n°5.

Dès qu'elle comprend qu'elles ne sont plus en sécurité, leur mère cache ses filles chez leurs grands-parents mais elles sont finalement dénoncées par la concierge puis arrêtées et enfermées à la Bellevilloise. Elles réussissent à sortir et retournent chez leurs grands-parents mais leur mère est déportée par le convoi n°12. Rachel et sa sœur doivent se débrouiller seules. Elles trouvent des personnes qui veulent bien les accueillir mais souvent mal traitées et ne restent pas longtemps sous le même toit.

Aujourd'hui, Rachel, 84 ans, raconte son histoire aussi bien dans des lycées qu'au Mémorial de la Shoah. Les élèves du lycée Montesquieu qui l'ont rencontrée la remercient , ainsi que les autres personnes qu'ils ont rencontrées et avec qui ils ont échangé, avant d'écrire sur leur histoire.

● Loïc Mallard (2de 10)

Une enfant cachée rescapée du Vél'd'Hiv raconte son histoire.

Rachel Jedinak est née en 1934 à Paris, dans une famille de Juifs polonais dont le père était menuisier-ébéniste. Ils ont fui les pogroms en Pologne pour venir à Paris dans l'espoir d'avoir une vie tranquille et meilleure. Aujourd'hui, Rachel témoigne dans les écoles pour raconter son histoire, ce qu'elle n'a pas pu faire pendant de très nombreuses années avant la reconnaissance des faits par Jacques Chirac en 1995. Elle fait aussi partie d'une association qui s'occupe de poser des plaques sur les écoles où des enfants juifs ont été déportés et tués.

L'HISTOIRE DE SON PÈRE ● À la déclaration de guerre en 1939, son père Abram Psankiewicz s'engage dans la Légion étrangère pour défendre la France. Après la défaite et sa démobilisation, il rentre à Paris et reprend une vie normale. Mais un jour de mai 1941, Abram reçoit un billet vert : c'est une convocation à la police pour un règlement administratif. Piégé, il est arrêté et ensuite envoyé au camp de Beaune-la-Rolande (Loiret) où il restera 13 mois. Sa fille Rachel a pu lui rendre visite une seule fois avant qu'il soit déporté le 28 juin 1942 dans le convoi n° 5 vers Auschwitz-Birkenau. Elle n'a plus jamais eu de nouvelles de sa part. Elle sait juste qu'il est mort en 1944.

UNE GIFLE SALVATRICE ● Juillet 1942, l'étau se resserre sur les Juifs de France et sur Rachel, sa sœur et sa mère. Cette dernière avait emmené ses filles chez leurs grands-parents pour essayer de les sauver, mais la concierge les a dénoncées. Elles furent arrêtées lors de la rafle du Vél' d'Hiv, le 16 juillet 1942. D'abord retenues prisonnières à la Bellevilloise, la mère a vu une sortie de secours et ordonné aux fillettes de la prendre. Mais Rachel n'a que 8 ans et refuse de quitter sa mère, qui lui inflige une gifle magistrale. *« Elle m'a sauvé la vie »*, rapporte Rachel dans son récit. Alors, les deux filles ont pris la sortie de secours et sont retournées chez leurs grands-parents. Sa mère a été ensuite envoyée à Drancy, avec les célibataires comme elle n'avait plus d'enfants. Elle y est restée 13 jours avant d'être déportée à Birkenau le 29 juillet 1942 par le convoi n° 12. Elle ne sera pas immatriculée mais directement envoyée à la chambre à gaz.
Lors d'une deuxième arrestation, sa grand-mère, sa sœur et elle, furent emmenées au commissariat et placées dans un sous-sol avec d'autres Juifs. Avec beaucoup d'audace, de courage et le soutien d'autres détenus, les gendarmes les laissèrent partir. Comme Rachel le dit dans son discours : *« la vie tient parfois à trois mots : Fichez le camp ! »*
Après avoir échappé à deux arrestations, Rachel et sa sœur furent cachées loin de Paris. Elles y revinrent à la Libération. Par la suite, Rachel fera de la couture, sera vendeuse dans un magasin féminin et dans un magasin de vêtements de luxe. Aujourd'hui, elle consacre son temps à la transmission de la mémoire.

● Loan Ousset (2de 5)

L'ENFANT CACHÉE

Elle avait 5 ans.
Son père s'est engagé,
Mais il sera démobilisé.

Elle avait 8 ans.
Ses parents déportés,
Elle a dû se cacher.

Battue par sa nourrice,
Et menacée de dénonciation,
Elle est recueillie par une âme protectrice,
Tout ça à cause d'une petite inattention.

Pendant l'Occupation,
Elle n'avait aucun droit.
Après la Libération,
Les Allemands ne faisaient plus régner leurs lois.

C'est une enfant cachée,
Son bonheur, elle l'a mérité :
Rachel Jedinak.

Emma Pottier (2de 10)

Rachel fut une jeune fille
Arrêtée par les Français, et giflée par sa mère,
Cachée aussi par d'autres Français.
Histoire très émouvante.
Ecouter son témoignage m'a ému,
Littéralement marqué et attristé.

J'ai écouté son terrible récit.
Encore émue par son histoire, elle la raconte sans cesse,
Déterminée à participer au devoir de mémoire.
Importance de garder et transmettre son souvenir.
Ne pouvant pas encore tout dire, elle
A raconté pour la première fois la mort en héros de son père.
Kyrielle de souvenirs, qui resteront à jamais dans nos mémoires.

Kilian Gross (2de 5)

•

Rayonnante, c'était une enfant belle et souriante.
Authentique, son écriture est belle et poétique.
Courageuse, mais dans son récit, un peu anxieuse...
Honnête, elle raconte son histoire d'une traite.
Emouvante, dans son témoignage, très avenante.
Lucide, comment se douter d'un affreux génocide ?

Joyeuse, c'était une enfant très gaie et curieuse.
Emblématique, avec les autres si empathique.
Débrouillarde, elle devait tout de même prendre garde...
Impressionnante, c'est une femme forte et battante.
Naturelle, c'est une personne exceptionnelle.
Altruiste, elle livre un récit triste mais réaliste.
Kidnappée mais finalement sauvée de ces atrocités !

Cassandra Lobo (2de 10)

Raflé en mai 1941, à cause d'un billet vert,
A Auschwitz, son père vécut l'enfer.
Cachée avec sa sœur et sa mère,
Hébergée chez ses grands-parents,
Elle est arrêtée par des policiers violents
Lors de la rafle du Vélodrome d'Hiver.

Jeudi 16 juillet 1942, parmi les pleurs et les cris,
Elle reçoit une gifle qui lui sauve la vie.
Durant trois ans, elle reste avec sa sœur.
Il y a une chose dont elle veut se souvenir,
Ne supportant pas la disparition d'enfants privés d'avenir,
Anéantie par l'Histoire, elle témoigne chaque seconde,
Kilomètre après kilomètre, partout dans le monde.

Hugo Soullard (2de 5)

•

Enfant persécutée
Née bien loin d'Hitler
Fille de parents juifs
Ayant été arrêtée et
Ne sachant que faire
Trouve de l'aide à l'UGIF

Courant dans les champs
Arrivant en pleurant
Chez ses grands-parents
Hitler a détruit sa vie
Elle n'était qu'une enfant
Elle n'était qu'une enfant

Laurine Nicolas (2de 10)

Polonais juifs arrivés en France dans les années 20, Abram et Chana accueillent Rachel dans leur foyer en 1934. Elle a cinq ans quand la Seconde Guerre mondiale éclate.

Ordre funeste : après la convocation du billet vert, son père est déporté à Auschwitz-Birkenau en 1942.

Le jour de la Rafle du Vél' d'Hiv, Rachel, sa sœur et sa mère sont arrêtées.

Obligée et giflée par sa mère pour s'évader, elle échappe à la déportation. Elle retourne vivre chez ses grands-parents.

Noble courage de la directrice de son école qui l'a cachée avec d'autres enfants juifs dans les caves de l'école pour échapper aux rafles.

Année 1943, elle est arrêtée par la police et elle est emmenée au commissariat avec sa grand-mère et sa sœur.

Irruption dans la salle principale du commissariat et évasion avec l'aide d'un policier qui leur dit « Fichez le camp ».

Séparée de sa sœur, elle fait des séjours dans différentes familles et dans des foyers.

Enfin, la guerre terminée, Rachel a longtemps espéré revoir ses parents et sa famille. En vain…

Charles Maillard (2de 5)

À L'AUDITORIUM

C'est un matin tranquille, au quatrième étage,
En septembre au Mémo, l'année doucement commence,
J'ai commencé hier, je mesure ma chance,
L'esprit heureux et la tête dans les nuages.

C'est alors que j'entends : « tu descends voir Rachel ?
Elle est là ce matin, c'est une enfant cachée,
Elle témoigne aujourd'hui devant des policiers. »
Sans beaucoup hésiter, je réponds à l'appel.

Arrivée en avance, elle est là sur le banc.
Coquette et élégante, elle attend patiemment.
Je la regarde alors, un instant je frissonne.

Juive née à Paris, sa vie a basculé :
Père et mère arrêtés, et raflée en juillet.
C'est à l'auditorium que sa parole résonne.

Julien Coutant

Ce mercredi 16 octobre 2019, une femme très spéciale nous a marqués.
Je vais vous raconter mon histoire de petite fille persécutée.
Mes parents, des Juifs polonais, espéraient, en France,
vivre tout simplement.
Mais la haine a changé ma vie pour toujours.
On m'a volé mon enfance.
Elle s'est mise debout, afin de tous nous voir.
C'est important que vous compreniez.
Il ne faut pas reproduire les erreurs du passé, vous êtes l'avenir.
Nous étions à son écoute.
Tout le temps où elle s'est exprimée, nous étions comme muets.
Son histoire nous a tous beaucoup touchés.
Puis elle a commencé à parler.
J'ai vu, alors que j'avais six ans, des hommes
qui baignaient dans leur sang.
Des soldats, armés jusqu'aux dents.
Des panneaux qui indiquaient un lieu interdit aux Juifs et aux chiens.
Nous étions des animaux.
La dernière fois que j'ai vu mon père, c'était en 1941.
Venez vous présenter monsieur.
Juste une vérification de situation.
Direction le camp de Beaune-la-Rolande.
Puis la mort à Auschwitz.
Convoi numéro 5.
Rachel s'arrête quelques secondes.
On devine un alliage de sentiments qui monte en elle.
De la colère ?
De la tristesse ?
Quelques semaines après l'arrestation de mon père,
une horreur de plus s'est produite.
La rafle du Vél'd'Hiv.
Je n'ai jamais compris pourquoi ma mère ne s'est pas cachée.
J'ai vu des femmes, des enfants, qui criaient.
Où on va ?
Répondez-nous !
Où on va ?
Nous nous sommes retrouvées dans une grande salle, ma sœur et moi.
Notre mère avait entendu parler d'une fille qui a réussi à s'échapper.

Passez par l'issue de secours, fuyez, comme Léa.
Nous l'avons écoutée.
Des policiers surveillaient cette issue.
Coïncidence, ils ont tourné la tête au moment où nous sommes passées.
Merci.
Rachel nous regarde tous.
Elle se souvient de chaque détail.
La dernière fois que j'ai vu ma mère avant qu'elle ne parte pour Drancy,
c'était grâce à des jumelles.
Je pleurais.
Je n'étais qu'une enfant.
Après la guerre, tout n'était pas redevenu comme avant.
Cela aurait été trop facile.
Nous n'avons pas pu parler, raconter, transmettre
tout de suite ce que nous avions vécu.
Nous avions notre vie brisée.
Plus de famille.
Plus rien.
Nous étions dans l'espoir de revoir nos parents.
Mais non.
Cette rencontre nous a beaucoup apporté.
Nous avons pu comprendre d'une autre manière,
d'une manière authentique.
Nous avons pu comprendre ce qui est arrivé durant ces années de haine.
Nous avons pu comprendre ce qui a été commis.
Rachel nous a fait comprendre la plus belle revanche des survivants.
Pouvoir transmettre, aux enfants, aux petits-enfants,
aux familles, aux futures générations.

Ornella Neri (2de 10)

Remerciements

Travailler sur un tel projet implique forcément des rencontres riches et multiples, des soutiens précieux et d'indispensables inspirations. Je voudrais mettre à profit cette page pour adresser tous mes remerciements à tous ceux qui m'ont permis de mener à bien cette aventure exaltante et passionnante.

Mes remerciements les plus sincères et les plus profonds s'adressent d'abord à nos trois témoins qui sont venus au lycée raconter leur histoire. Il y a d'abord eu Mariette Job, qui nous a admirablement bien parlé de sa tante Hélène Berr, disparue dans l'enfer des camps nazis. Puis, ce sont Ginette Kolinka, survivante de Birkenau, et Rachel Jedinak, rescapée des rafles, en particulier du Vél'd'Hiv en juillet 1942, à qui je voudrais témoigner toute ma reconnaissance d'avoir accepté mon invitation et de s'être déplacées jusqu'à Herblay.

Je veux ensuite remercier le Président de la République, Monsieur Emmanuel Macron, pour la confiance qu'il m'a témoignée il y a deux ans en m'invitant avec ma classe à la panthéonisation du couple Veil et en me permettant, cette année encore, de travailler sur un projet mémoriel d'envergure.

Je remercie aussi vivement Mesdames Djamila Soufi, Proviseure du lycée Montesquieu, et Sarah Serva, Proviseure-adjointe, pour leur écoute et leur soutien sans faille dans cette aventure incroyable. Je n'oublie pas non plus Madame Sophie Nahum, réalisatrice d'une formidable série documentaire, *Les Derniers*, qui permet de voir et d'entendre les survivants français de la Shoah, et qui est venue nous filmer avec Ginette Kolinka, pour le film long-métrage qu'elle prépare.

Pour qu'un tel projet se réalise, j'ai pu aussi compter sur le soutien de la Rectrice de l'Académie de Versailles, Madame Charline Avenel, et de mon Inspecteur de lettres, Monsieur Olivier Combault, sans oublier la Députée de notre circonscription, Madame Cécile Rilhac, qui nous suit depuis plusieurs années maintenant. Que tous soient sincèrement remerciés dans ces lignes.

Mes remerciements vont aussi aux soixante-huit jeunes de mes classes de 2de 5 et 2de 10 pour leur implication dans ce vaste projet. Je veux ici mettre en valeur le travail de tous et le talent artistique de certains. Sans leurs efforts, sans leur créativité et sans leur détermination à faire toujours plus et toujours mieux, un si beau livre n'aurait pas vu le jour. Bravo à eux !

Enfin, mes remerciements chaleureux vont à mon environnement familial – mes parents et ma sœur toujours à l'écoute – et amical, à Gilles Cheval en particulier, mon éditeur, pour son travail de grande qualité, son enthousiasme, sa réactivité et son souci de la perfection qui ne le quitte jamais.

Julien Coutant

INDEX DES AUTEURS

Albucher Pierre, 60, 64, 181
Barthel Perrine, 51, 118, 226
Bekkali Oumayma, 14, 106, 130, 228
Bianchin Clémence, 36, 138, 193
Brunard Antonin, 32, 124, 219
Calais Gabin, 150, 180
Carvalho Dos Santos Diego, 55, 89, 140, 237
Celik Ethan, 49, 66, 142, 181
Collas-Jourdan Mathias, 55, 75, 211
Couespel Martin, 160, 190
Couespel Théo, 57, 125, 192
Coutant Julien, 6, 11, 44, 56, 58, 59, 68, 130, 131, 169, 184, 197, 207, 245, 249
Da Veiga Océane, 57, 124, 175
Dauchelle Amandine, 29, 84, 124, 195
Dos Santos Rodrigues Delfine, 18, 71, 132, 172
Emmanuelli Johan, 42, 66, 103, 194
El Ouair Jawed, 26, 126
Faruque Rossana, 70, 120, 145, 209
Fofana Mariam, 35, 139, 196
Froment Raphaël, 14, 126, 220
Frugolo Giulia, 42, 96, 225
Garcia Olivia, 38, 72, 171
Gasiglia Romain, 23, 74, 188
Gross Kilian, 38, 127, 242
Guillou Marie-Émilie, 30, 67, 144, 232
Haddaoui Sami, 16, 76, 104, 178
Honsai Kela, 13, 123, 201
Hotte Axel, 28, 72, 150, 180
Jahan Lucie, 46, 98, 187
Joao Matéo, 44
Khamis Waël, 46, 127
Khorchani Fatma, 48, 84, 107, 217
Lahbib Mohamed Aziz, 19, 82, 128, 221
Lakhdouri Sabri, 20, 80, 128, 219
Lefèvre Cassandre, 49, 141, 218
Lekami Macha, 24, 97
Lobo Cassandra, 53, 81, 129, 198, 230, 242
Mallard Loïc, 15, 82, 239
Maillard Charles, 36, 149, 244
Manresa Mattéo, 16, 69, 133, 174
Martinat Clara, 13, 79, 134, 149, 236
Martins Maëva, 22, 78, 133, 155, 222
Mathieu Lise, 20, 112, 215
Mirra Noa, 40, 162
Moharam Basmala, 30, 85, 164, 176
Neri Ornella 27, 86, 125, 135, 200, 246
Nicolas Laurine, 37, 88, 110, 243
Ousset Loan, 28, 108, 240
Pepillo Julien, 40, 136, 220
Petitjean Maëva, 32, 63, 233
Petolla Adriano, 45, 100, 117, 175
Picard Thomas, 48, 132, 235
Pierre Enzo, 35, 148, 182
Pottier Emma, 19, 93, 143, 158, 197, 241
Quentin Louna, 15, 77, 137, 217
Radjasegar Arjun, 26, 136,173
Rafaillac Julie, 54, 90, 134, 152, 212
Ribeiro Da Coasta Ana, 21, 99, 222
Richard Antoine, 33, 115, 210
Simoes Cardao Anaïs, 13, 101, 216
Soullard Hugo, 60, 91, 243
Tamim Mohcine, 21, 137, 214
Teixeira Illana, 24, 156, 164, 202
Torrao Guilherme, 137, 177
Tranchant Cloé, 51, 65, 183
Vandemal Maxime, 33, 92, 114, 214
Zegadi Sarah, 182
Zhou Alice, 61, 123, 183

ILLUSTRATEURS

Bekkali Oumayma, 95, 102, 116
Bianchin Clémence, 138
Dos Santos Rodrigues Delfine, 71
Garcia Olivia, 73
Guillou Marie-Émilie, 20, 67, 92, 156
Haddaoui Sami, 76, 90
Honsai Kela, 201
Jahan Lucie, 50, 157, 159
Lobo Cassandra, 9, 64, 81, 131, 167, 190, 205, couverture
Mallard Loïc, 83
Martins Maëva, 78

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES :
Coutant Julien, 45, 69, 85 ● Martins Maëva, 154 ● Mémorial de la Shoah de Paris, 17, 22, 31, 74, 89, 147 ● Nahum Sophie,185 (photo du bas) ● Rafaillac Julie, 54, 151, 153 ● Weiss Bernadette, 161 à 165, 185 (sauf photo du bas), 186, 195, 196, 223, 224, 238, 240

L'année 2020 marque le 75e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale et de la découverte de l'horreur perpétrée loin des regards par l'Allemagne nazie : le massacre de six millions de personnes, non pas pour ce qu'elles avaient fait, mais pour ce qu'elles étaient. Leur crime : être né Juif dans une époque gangrénée par l'antisémitisme.

Depuis maintenant trois ans, les actions pédagogiques menées au Lycée Montesquieu sur le thème de la Shoah invitent les jeunes générations à ne jamais oublier que l'humanité, entre 1933 et 1945, a sombré dans la barbarie.
Mais s'en souvenir ne suffit pas. Encore faut-il comprendre.

Pour cela, deux classes de seconde ont débuté le projet mémoriel de cette année par l'étude du *Journal* d'Hélène Berr, étudiante parisienne qui, peu avant sa mort en déportation, détailla avec une rare lucidité l'oppression subie par les Juifs pendant l'Occupation.

En écho à ce précieux témoignage écrit, trois personnalités sont venues raconter leur histoire aux lycéens : Mariette Job, nièce d'Hélène Berr qui publia son journal, Ginette Kolinka, survivante de Birkenau, et Rachel Jedinak, enfant rescapée de la rafle du Vél'd'Hiv.

Dans le cadre du cours de français, ces rencontres et lectures ont ensuite donné naissance à de nombreux textes écrits par les élèves, devenus ainsi les témoins des témoins.
À la fois analytique et créatif, cet ensemble très riche constitue le premier tome de *Leur trace dans nos mémoires*.